HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUATRIE'ME.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *LA RELIGION, LES USAGES ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI DE CARTES GEOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or

M. DCC. XLIX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

Aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE III.

Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam en 1605.

MICHELBOURNE.

Flotte indépendante de la Compagnie des Indes.

IL paroît que les Priviléges de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'étoient point excluſifs, puiſqu'on trouve pluſieurs Voyages entrepris ſous

la protection du Roi d'Angleterre, sans aucune dépendance de la Compagnie pour le commerce. *Michelburne*, dont Purchas nous a conservé la Relation, étoit un Gentilhomme opulent, à qui le goût des avantures & le desir d'augmenter ses richesses, firent équiper deux Vaisseaux avant le retour de l'Amiral Middleton. Il en prit le commandement lui-même; & partant de *Cowes* dans l'Isle de Wight le 5 de Décembre 1604, il déclara dès le premier jour à ses gens, que n'étant pas fort entendu dans les affaires du Négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage. Il parle de sa cargaison, sans nous apprendre de quoi elle étoit composée; mais le nom de ses deux Vaisseaux étoit le *Tygre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du Capitaine Davis qu'on a déja vû paroître dans deux voyages; l'un avec les Hollandois, l'autre avec Lancaster.

Départ de Michelburne, & sa résolution.

Michelburne arriva le 23 de Décembre à l'Isle de Tenerife, où il jetta l'ancre dans la Rade d'*Aratana*; & jusqu'au 16 de Janvier qu'il passa la Ligne, il eut beaucoup à souffrir de l'excès de la chaleur & de divers orages. Son premier dessein étoit de gagner l'Isle de *Loronha*. A trois degrés du Sud, il trouva une quantité incroyable de poissons,

Rade d'Aratana.

Abondance de poissons & d'oiseaux.

& sur-tout de Bonites & de Dauphins. La facilité de les prendre, lui parut aussi surprenante que l'abondance du nombre & des especes. Quoiqu'il fût en pleine mer, il vit d'épaisses nuées d'oiseaux, ausquels les Matelots ont donné le nom de *Pecharaboves* & d'*Alcatrazes*. Les premiers viennent se reposer sur les Vaisseaux pendant la nuit, & s'effrayent si peu de la vûe des hommes, que si on leur tend le bras, ils se perchent dessus. L'Alcatraze est une sorte d'oiseau de proie qui se nourrit de la pêche, & qui fait particulierement la guerre au poisson volant.

MICHELBURNE. 1604.

La Flotte aborda le 22 de Janvier à l'Isle de Loronha, au 4e degré de latitude méridionale. L'agitation des vagues y est si violente, que la Chaloupe fut renversée en s'approchant du rivage. Richard Michelburne, parent de l'Amiral, eut le malheur de se noyer sans pouvoir être secouru. Trois jours après, le même accident arriva à la Barque longue, & fit périr deux Matelots. Quoique cette Isle soit commode aux Voyageurs par sa situation, rien n'est si dangereux que ses bords. Peu de jours auparavant, un Vaisseau Hollandois, que le besoin d'eau & de bois y avoit amené comme Michelburne, y avoit

1605. Isle de Loronha.

Ses bords sont fort dangereux.

MICHELBURNE. 1605.

perdu sa Chaloupe avec quantité de Matelots qui s'étoient brisés contre un rocher.

Elle n'est habitée que par six Négres.

Les Anglois qui descendirent dans l'Isle, n'y trouverent qu'un Pays desert, dont tous les Habitans se réduisoient à six Négres. Elle étoit autrefois remplie de chevres & de vaches sauvages; mais ces animaux ont été détruits par les Caraques Portugaises qui s'y rafraîchissent en allant aux Indes. Les Portugais y ont laissé un petit nombre de Négres pour tuer des chevres dont ces malheureux Esclaves boucannent la chair, & la tiennent prête au passage des Vaisseaux. Cependant Michelburne ne put s'en procurer qu'une quantité médiocre. Mais ses gens tuerent une multitude de tourterelles, d'alcatrazes, & d'autres oiseaux, dont la chair leur parut délicieuse. Ils trouverent aussi du maïs ou du bled d'Inde en abondance; du coton, des gourdes sauvages & des melons d'eau.

Etrange phénomene.

Le 12 de Février, vers le 7e degré de latitude méridionale, ils furent tout d'un coup effrayés par un étrange phénomene. La Mer jetta des flammes si vives au milieu de la nuit, après que la Lune eut quitté l'horison, que la lumiere ne le cédant gueres à celle du

jour, on lisoit facilement les plus petits caracteres d'impression.

Michelbourne. 1605.

La Flotte passa le 13 au matin, à la vûe de l'Isle, ou plûtôt du Roc de l'Ascension, au 8e degré 30 minutes du Sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au Sud-Sud-Est; quoique suivant le calcul des Pilotes, on s'en crût éloigné de 40 lieues. Le lendemain on se trouva fort près du rivage, dix ou douze lieues au-dessous de la Baye de Saldanna; & le jour suivant on tomba près d'une petite Isle que le Capitaine Davis prit pour celle qui n'est qu'à cinq ou six lieues de Saldanna. L'Amiral curieux d'y descendre, se mit dans la Chaloupe avec trois de ses amis & quatre Rameurs. Mais tandis qu'il étoit à terre, il s'éleva une tempête qui fit perdre pendant deux jours la vûe de l'Isle à son Vaisseau Il y trouva dans cet intervalle un si grand nombre de lapins, qu'il lui donna le nom de *Coney Island* ou *Isle des Lapins.* Le 8, on alla jetter l'ancre dans la Baye de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de descendre au rivage.

Isle des Lapins.

Le Pays qui environne cette Baye, est si bien fourni de toutes sortes de provisions, que les Sauvages ne jouissent nulle part d'une si parfaite abondance. Il

Baye de Saldanna.

MICHELBOR-NE.

1605.

eſt rempli de bœufs & de moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de chevres, de daims, de gazelles, de renards, de liévres, de grues, d'autruches, de hérons, d'oies, de canards, de faiſans, de perdrix, & d'autres ſortes d'excellens oiſeaux. Il eſt arroſé par une infinité de fontaines & de ruiſſeaux d'une eau très-pure, qui deſcendant du ſommet de pluſieurs hautes montagnes, rendent les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des Côtes un arbre qui reſſemble beaucoup au *bouys*, mais beaucoup plus dur. Les Palmiers y ſont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les Habitans du Pays empreſſés à leur apporter toutes ſortes de proviſions. Un veau gras ne leur coûtoit qu'une demi-livre de fer; & pour deux ou trois cloux ils achetoient un mouton. Mais le monde n'a peut-être point d'hommes auſſi groſſiers & d'un eſprit auſſi borné que ces Négres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de bête, paſſée ſur les épaules, & vers la ceinture une autre piece qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la Flotte demeura dans leur Baye, ils ſe nourriſſoient des inteſtins & de toutes les parties des ani-

Groſſiereté de Négres de Saldana.

maux que les Anglois rejettoient, sans les nettoyer & sans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un moment de cendre chaude; après quoi se contentant de les secouer un peu, ils mangeoient avidemment cette viande à demi crue & mêlée de cendre. Ils se nourrissent aussi de racines que le Pays produit abondamment.

La bonté des rafraîchissemens rendit la santé & les forces à tous les Matelots qui avoient beaucoup souffert du scorbut depuis qu'ils avoient passé la Ligne. On remit a la voile le 3 de Mai, après avoir employé vingt-cinq ou ving-six jours dans la Baye de Saldanna. Le 7, on se trouva douze lieues au-delà du Cap de Bonne-Espérance; & l'on passa heureusement pendant la nuit les écueils du Cap *das Aguillas*. Le 9, il s'éleva une tempête qui sépara les deux Vaisseaux pendant quarante-quatre heures, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit *le Lyon de la Mer*, non-seulement parce que les orages y sont presque continuels, mais à cause d'une espece de rugissement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les ames les plus intrépides. Au fort de la tempête, on vit

Tempête.

MICHELBURNE. 1605.

Feu que les Portugais appellent Corpo santo.

sur le grand mât une flamme de la grosseur d'une chandelle, qui parut successivement pendant deux nuits. Ce phénomene n'a rien d'effrayant. Les Portugais l'appellent *Corpo santo*, & croyent qu'il annonce la fin du péril. On l'a regardé long temps comme un esprit qui s'intéresse au sort des Vaisseaux maltraités. Mais depuis qu'on se borne à des causes moins éloignées, on n'a pas cherché d'autre explication que les vapeurs qui s'élevent de la Mer dans une violente agitation des flots. L'expérience a fait connoître que la tempête n'est point alors éloignée de sa fin; & lorsqu'elle finit, il est naturel que le beau tems lui succede.

Isle de Diego Ruiz.

La Flotte poussée par un vent favorable, découvrit le 24 à la distance de sept ou huit lieues l'Isle de *Diego Ruiz*, qui est située au 19e degré quarante minutes de latitude du Sud, 98 degrés 30 minutes de longitude. On se proposoit d'y relâcher; mais le vent qui augmenta pendant la nuit, fit abandonner ce dessein. Les environs de l'Isle sont peuplés d'un grand nombre d'oiseaux blancs qui n'ont pour queue que deux grandes plumes de la même couleur. Ils suivirent long-tems les Vaisseaux, malgré la force d'un vent si contraire, que les voi-

les furent brisées en plusieurs endroits. On avança si peu pendant neuf ou dix jours, que le 3 de Juin, lorsqu'on s'imaginoit gagner l'Isle de *Cirné*, on apperçut encore celle de Diego Ruitz. Michelburne reprit le dessein d'y aborder, dans la résolution d'y attendre un meilleur vent; mais la multitude de rochers qui s'y présente lui fit craindre de ne pouvoir jetter l'ancre en sûreté. On prit le parti de continuer la navigation pour les Indes. Le 15, on eût la vûe des Isles de *Bankas*, à six degrés trente-sept minutes de latitude du Sud, & cent neuf degrés de longitude. C'est une erreur dans la plûpart des cartes, que de les placer beaucoup plus à l'Ouest. On en compte cinq. Elles abondent en oiseaux, en poissons & en cocos. Mais en cherchant au Sud & à l'Ouest, il fut impossible de trouver un bon ancrage. Dans certains lieux, on ne trouva point de fond; & dans d'autres, la pointe des rocs effraya les Pilotes. Le 19, on se trouva proche l'Isle *Diego Graciosa*, au 7e degré trente minutes de latitude du Sud, & cent dix degrés quarante minutes de longitude. Sans y relâcher, on reconnut à la perspective, que le Pays en est fort agréable, & capable de fournir toutes sortes de rafraîchissemens, si

MICHELBURNE.

1605.

Isles de Bankas.

Isle Graciosa.

MICHELBURNE. 1605.

l'accès en étoit moins difficile. Mais le vent & la marée se trouvant contraires, il ne parut pas possible de vaincre les obstacles. Michelburne donne à l'Isle Graciosa dix ou douze lieues de longueur. Elle est couverte de cocotiers, & si remplie d'oiseaux, qu'ils y forment continuellement une espece de nuée. Le 12 de Juin on repassa la Ligne, où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs causerent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la Flotte.

Grand nombre d'Isles.

Le 19 on découvrit une terre qui parut suivie d'une infinité d'autres, que Michelburne reconnut pour autant d'Isles situées sous la haute terre de Sumatra. La Mer s'y brise avec tant de violence, que les Pilotes n'oserent y aborder, quoique les Habitans eussent allumé sur la Côte un grand nombre de feux, pour les encourager par cette invitation. Il en parut même quelques-uns qui les appellerent par des signes, & qui étant tout-à-fait vêtus, sembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laissés dans ce lieu, pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des Vaisseaux de leur Nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande

Isle de Bata.

Isle deserte, qui se nomme *Bata*, à 20 minutes du Sud. Elle a des Bois & des

Rivieres en abondance. Les ſinges y ſont en fort grand nombre, avec une eſpece d'oiſeaux qu'on appelle la chauve-ſouris de cette Iſle. Michelburne en tua une de la longueur d'un lievre, & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une ſorte de peau, qu'elle étend en ſautant de branche en branche, & qui reſſemble véritablement à des aîles. Elle eſt d'une agilité extrême; & ſouvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre, elle ne s'appuye que ſur ſa queue.

Rencontre de trois Barques Portugaiſes.

Le 29, Michelburne étant à ſe promener au long du rivage, crut découvrir un Vaiſſeau, ſous une petite Iſle qui n'eſt qu'à quatre lieues de celle de Bata. Il le prit pour ſon ſecond Bâtiment, qui ne l'avoit point encore rejoint, depuis que la tempête les avoit ſéparés. Il y envoya auſſi-tôt le Capitaine Davis, qui trouva trois Barques à l'ancre; mais ſe défiant que ce fût des Portugais, il n'approcha qu'autant qu'il falloit pour les obſerver. On l'invita par des ſignes à s'approcher, en lui offrant des poules & d'autres alimens. Ses ſoupçons ne firent qu'augmenter. Il retourna vers ſon Vaiſſeau, dans le deſſein de s'armer aſſez pour ne rien craindre; & le lendemain il s'avança ſi proche des

MICHELBURNE. 1605.

trois barques, que jugeant de ses intentions, elles leverent aussi-tôt l'ancre. Il ne balança point à les poursuivre, quoiqu'il n'eût que dix hommes dans sa Chaloupe, & qu'ensemble elles n'en eussent pas moins de vingt. Outre les mousquets & les sabres, il avoit apporté deux petites pieces de canon, dont il les salua si heureusement, qu'au premier boulet il tua deux hommes à la derniere, & la força de s'arrêter. Elle contenoit encore six Portugais de Priaman, qui étoient chargés de cocos, d'huile, de nattes, & de provisions de bouche. Ils assurerent Davis que Priaman n'étoit éloigné que de quatre ou cinq jours de navigation, & qu'à leur départ ils y avoient laissé un Vaisseau Anglois. Cette heureuse nouvelle fut recompensée par les bons traitemens du Vainqueur, qui se contenta de leur prendre leurs poules & leurs autres provisions fraîches. Ayant rejoint aussi-tôt Michelburne, il le pressa de remettre à la voile le 4 d'Août. Trois jours après ils découvrirent au long des Côtes, les deux autres Barques que la crainte avoit fait retourner vers Priaman. Ils les presserent si vivement, qu'ils les forcerent de se faire échouer volontairement sur le rivage, d'où tous les Portugais gagnerent les montagnes.

Les Anglois en arrêtent une.

Ils joignent aussi les deux autres.

Davis, envoyé avec la Chaloupe, n'y ayant trouvé que des cocos, de l'huile, & des nattes, dedaigna un butin si vil, & n'en prit qu'une petite quantité.

MICHELBURNE. 1605.

Le 9, Davis ayant continué de ranger le rivage dans la Chaloupe, apperçut huit Pares, près d'une Ville nommée *Tico*; & dans l'espérance d'y trouver le Vaisseau qu'il cherchoit, il ne balança point à s'en approcher. C'étoient des Indiens, qui lui confirmerent du moins que le Vaisseau Anglois étoit à Priaman, & que cette Ville n'étoit plus éloignée que de six lieues.

Les Anglois retrouvent leur Vaisseau.

Il se hâta de porter cette agréable certitude à l'Amiral. On mit toutes les voiles au vent, pour arriver au Port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieue, qu'on donna contre un banc de sable, sous un rocher qu'on auroit pris à sa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de travail & de soins, ils se dégagerent assez-tôt pour entrer le même jour dans la Rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le *Whelp*, qui leur avoit causé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie, ils le saluerent de toute leur artillerie. Le Capitaine vint dans son Esquif

MICHELBURNE.
1605.

au-devant de l'Amiral, & lui raconta toutes les disgraces qu'il avoit essuyées depuis leur séparation. Il avoit rencontré un Vaisseau Portugais de quarante pieces de canon, qui lui avoit donné la chasse pendant deux jours, & dont il avoit essuyé plusieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger. Michelburne jetta l'ancre à la vûe de Priaman, sur un excellent fond. Cette Ville est située à quarante minutes de latitude du Sud.

L'Amiral arrive à Priaman.

Après avoir fait demander au Gouverneur la permission d'acheter du poivre, & de prendre des rafraîchissemens dans son Pays, il lui envoya un présent considérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de regler avec lui quelques articles qu'il jugeoit nécessaires pour la sûreté des Anglois. Mais quoique son présent & ses Députés fussent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faisoit demander. Le Gouverneur répondit à cette proposition, que la guerre, où le Royaume d'Achin étoit malheureusement engagé, l'obligeoit de s'observer beaucoup. Le Roi d'Achin, qui avoit alors deux fils, s'étoit déterminé à faire entre eux pendant sa vie, le partage de sa succession. Il avoit donné le Royaume de *Pedir* au

second, en reservant celui d'Achin pour l'aîné. Mais celui-ci choqué de voir entrer tout d'un coup son cadet en possession d'une Couronne, tandis qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de son pere pour attendre son héritage, s'étoit fait un parti considérable entre les Grands; & sous prétexte que l'âge ne permettoit plus au Roi de gouverner, il s'étoit saisi de sa personne, & l'avoit resserré dans une étroite prison. Ensuite, déclarant la guerre à son frere, il avoit prétendu que le Royaume de Pedir étoit une partie de ses Etats, qui ne pouvoit être demembrée, ou du moins, que son frere ne devoit posseder qu'à titre de Vassal & de Tributaire. Les Anglois jugerent, sur ce recit, qu'ils n'avoient rien à se promettre dans un lieu si peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

MICHELBURNE. 1605.

Guerre entre les deux Princes d'Achin.

Le même jour, ils rencontrerent deux Pares, dont les hommes sauterent aussitôt dans l'eau. Michelburne, surpris de voir cette facilité à s'effrayer dans les Indiens, qui devoient être accoutumés à la vûe des Nations de l'Europe, donna ordre à ses gens de visiter leurs Barques. Quelques Anglois s'avancerent dans la Chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derriere les voi-

Indiens pris sur mer, & leur confession.

MICHELBOURNE. 1605.

les plusieurs Indiens, qui blesserent dangereusement ceux qui se présenterent les premiers, & qui se jettant à la nage éviterent le châtiment auquel ils devoient s'attendre. Cependant Davis, qui avoit été lui-même atteint d'une fléche au bras, pressa les Rameurs de les suivre. On en prit deux malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant; & Davis, qui avoit eu l'occasion, dans ses voyages précédens, d'apprendre quelques mots de leur langue, n'attendit pas l'Interprete pour les interroger. Ils ne lui déguiserent point qu'ils étoient en Mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroissoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette pyraterie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la Flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'Interprete. Les menaces dont elles furent accompagnées, leur arracherent une confession fort étrange. Ils avouerent que dans une des petites Isles qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un Vaisseau Européen qui avoit fait naufrage sur leurs Côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs

Plusieurs Portugais arrêtés par les Indiens.

hommes & quelques femmes, ils les retenoient depuis long-tems parmi eux. Michelburne fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'independamment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de Nation de l'Europe qu'il ne fut obligé de secourir dans une si triste situation. Quatre hommes qu'il fit entrer dans une Pare avec deux Indiens servirent de guides à la Flotte, & remontant au dessus de Priaman, il arriva le soir, au-travers de plusieurs autres Isles, à celle d'où les Indiens étoient partis. Entre plusieurs Habitans qui se présenterent sur le Rivage, il parut deux hommes vêtus à l'Européenne, que les Anglois reconnurent aisément pour des Portugais. Ce fut une raison de balancer s'il leur offriroit du secours; mais le motif qui avoit déterminé Michelburne eut la force de soutenir sa générosité. Il fit jetter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la Chaloupe pour recevoir des informations.

MICHELBURNE. 1605.

Il revint bien-tôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui n'ignorant point les justes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur Nation, supplierent d'abord l'Amiral de considérer

Ils implorent le secours des Anglois.

MICHELBURNE.

1605.

moins leur Pays que leur qualité d'hommes, & de se laisser toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui raconterent qu'étant partis de Ternate pour Calecut, leur Capitaine s'étoit obstiné à vouloir relâcher au Port d'Achin, par la seule curiosité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vû; & qu'en traversant les petites Isles qui bordent la Côte Méridionale de Sumatra, il n'avoit pû se garantir de la force des courans, qui l'avoient fait briser contre celle de *Fiurma* : que de trente-deux hommes dont l'Equipage étoit composé, il ne s'en étoit sauvé que sept, avec trois femmes, dont l'une étoit Maria *Pratencos*, jeune veuve du Gouverneur Portugais de *Brantor* : que les Habitans de l'Isle ne leur avoient pas refusé les secours nécessaires à la vie; mais que les trois femmes avoient payé l'hospitalité fort cher : que le Gouverneur de l'Isle, Chef d'une troupe de Pyrates, sous la protection du Roi de Pedir, avoit forcé la jeune veuve de devenir sa femme; & que deux de ses Officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaises : que depuis plus de cinq mois, ils languissoient tous dans le plus triste esclavage, cherchant sans cesse le moyen de gagner l'Isle de Sumatra, pour se re-

Triste situation de trois Dames Portugaises.

fugier dans les Etats du Roi d'Achin : qu'à si peu de distance, ils n'auroient pas desesperé du passage, s'ils n'avoient pas été retenus par un sentiment de compassion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur misérable sort : que le Gouverneur Indien, brûlant d'une vive passion pour la sienne, ne la perdoit pas un moment de vûe : qu'ils avoient formé plusieurs fois le dessein de le tuer, sans en avoir encore trouvé l'occasion : que l'Isle contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais, tandis que le reste écumoit la Mer, ou pilloit les Côtes voisines, & faisoit peu de quartier aux sujets du Roi d'Achin : que si la pitié touchoit les Anglois en faveur des trois Dames, il ne doutoit pas qu'au seul bruit des armes à feu, les Pyrates n'acceptassent toutes sortes de compositions: que pour lui & ses Compagnons, l'Amiral pouvoit disposer de leur vie ; mais que s'il étoit assez généreux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une si malheureuse situation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employassent volontairement tout leur sang à son service.

Elles sont délivrées par les Anglois.

Michelburne fut si touché de ce dis-

MICHELBURNE. 1605.

cours, qu'oubliant en effet pour qui son cœur étoit attendri, il se disposa sur le champ à faire sa descente. Cent douze hommes qu'il avoit sur ses deux Vaisseaux, ne lui laissoient rien à craindre dans son entreprise ; mais il falloit assurer le sort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déja prises pour les éloigner. Aussi-tôt que l'obscurité fut venue, cinquante Anglois bien armés descendirent sous la conduite de Davis ; & suivant les instructions des deux Portugais, ils s'avancerent jusqu'à la maison du Gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du Pays. Tous les Indiens s'y étoient rassemblés, & leurs mouvemens sembloient marquer quelque résolution de se défendre. Davis ayant placé ses gens sur deux lignes, leur donna ordre de se tenir prêts à tirer, mais successivement : de sorte qu'il n'y en eut jamais qu'une partie dont les armes se trouvassent vuides. Ensuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens, pour s'assurer de leur situation, il prit le parti d'attendre le jour, qui étoit déja prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bien-tôt avec deux autres de ses Compagnons. Ils rapporterent que sans pénétrer l'intention des Anglois &

Conduite de Davis pour assurer son entreprise.

par le ſeul mouvement de ſa défiance, le Gouverneur ſe diſpoſoit à paſſer dans une Iſle voiſine, avec les femmes Indiennes & Portugaiſes; mais que ne pouvant gagner leurs Pares avant le jour, il ſeroit aiſé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun riſque à ſuivre le conſeil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéreſſés au ſuccès de ſon entrepriſe. Il ſe laiſſa conduire ſur le paſſage du Gouverneur. Bien-tôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes; & ſe montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le Gouverneur fut le premier à fuir, avec toutes ſes femmes & ſes Indiens. Il ne reſta que les trois Portugaiſes, accompagnées de deux hommes de la même Nation. Davis, pour augmenter l'effroi des fuyards, fit tirer quelque coups de fuſil ſans aucun deſſein de leur nuire. Il amena ainſi fort tranquillement les trois femmes à bord; tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriſer l'évaſion du Gouverneur, ſe rendirent auſſi à la Mer par un autre chemin.

Il délivre les Portugais.

Michelburne, après avoir conſolé les trois femmes par ſes politeſſes, leur offrit de les débarquer à Priaman, où

MICHELBURNE 1605.

elles pouvoient se promettre de trouver quelques Portugais, ou de les conduire jusqu'à Bantam. Elles choisirent le dernier de ces deux partis comme le plus sûr; quoique suivant les apparences, elles n'eussent rien à redouter dans le Port de Priaman, qui étoit une Ville réguliere & dévouée au Roi d'Achin.

Prise d'un Vaisseau Guzarate.

Le 2 de Septembre, la Flotte rencontra un petit Vaisseau Guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en saisit sans résistance; & le butin, quoique médiocre, fut utile aux trois Portugaises, parce que la plus grande partie consistoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreusement les plus belles pieces pour se faire des robbes. Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du Sud, dans la Rade de *Sillibar*, où le grand nombre

Rade de Sillibar.

de Pares qu'il y vit sans cesse arriver, lui causa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des provisions; eau fraîche, bois, riz, chair de buffle & de chevre, poules, racines & poisson de toutes sortes d'especes. Les Habitans prennent en échange des toiles & des étoffes, qu'ils préferent beaucoup à l'argent; mais ils passent pour les plus grands voleurs de cette côte, & les Etrangers ont besoin

d'une vigilance continuelle pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirerent de leur prise pour se procurer des rafraîchissemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre jusqu'au 28. Ayant remis à la voile, ils arriverent deux jours après à trois lieues de Bantam, d'où ils envoyerent la Chaloupe au Port de cette Ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la Flotte de Middleton ; mais elle étoit partie depuis trois semaines.

Michelburne arrive à Bantam.

Les Facteurs du Comptoir s'empresserent de venir au-devant de leurs Compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hollandois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes sortes de mauvais offices, en les représentant au jeune Roi de Bantam comme des Pyrates & des scélérats, qui ne cherchoient que l'occasion de nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept Vaisseaux dans la Rade, dont l'un étoit de sept ou huit cens tonneaux ; mais la plûpart des autres étoient fort inférieurs. Michelburne échauffé par ce récit, & comptant sur la bonté de son artillerie, résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à leur Amiral pour lui faire des plaintes au nom de la Na-

Il traite les Hollandois sans ménagement.

MICHELBURNE.
1605.

tion Angloise, & lui déclarer que si dans le dessein où il étoit d'aller jetter l'ancre à ses côtés, il s'appercevoit que les Hollandois en voulussent user mal avec lui il le couleroit à fond. L'Amiral ne fit aucune réponse à ce brusque compliment ; ce qui n'empêcha point les Anglois d'entrer dans la Rade, & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurerent, ils trouverent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils descendre un sur le rivage.

Il part de Bantam, & se saisit de trois Pares.

Après avoir chargé quelques marchandises qui convenoient à ses projets de commerce, Michelburne quitta Bantam pour se rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra deux Pares, à qui la crainte fit gagner aussi-tôt le rivage. Les ayant invités inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans sa Chaloupe, avec ordre de les suivre jusqu'à terre, & de leur demander en payant, un Pilote, qui fût capable de le conduire à *Pulo Timacu*. Mais les Indiens, qui étoient en grand nombre dans les Pares, voyant les deux Vaisseaux sur leurs ancres à plus d'un mille, rejetterent fierement toutes sortes de propositions.

Davis

Davis prit auſſi-tôt le parti de les attaquer ; & dans l'eſpace d'une demi-heure, il en força une de ſe rendre. Une autre prit la fuite. La troiſiéme fit une longue défenſe, & ne ſe rendit que le lendemain à la pointe du jour. C'étoit la plus riche. Elle étoit chargée de *benjoin*, de *ſtorax*, de poivre & de porcelaine de la Chine. Michelburne deſeſperé, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec ſes Vaiſſeaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens ſur les Eſquifs. Sans ce ſecours, l'action auroit duré plus long tems. Il n'y pérdit néanmoins que deux hommes ; & lorſqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans, il leur reſtitua toutes leurs marchandiſes, en ſe contentant de prendre parmi eux deux Pilotes. Ils venoient de *Palimbam*, pour ſe rendre à *Griſy*, Ville maritime de l'Iſle de Java au Nord-Eſt.

MICHELBURNE. 1605.

Le 26, les Anglois découvrirent, au Nord-Oueſt, ceraines Iſles, dont leurs nouveaux Pilotes ne purent leur apprendre le nom ; & le vent ſe trouva ſi contraire à leur courſe, que ſans les connoître mieux, ils ſe virent forcés d'y relâcher. Cependant à meſure qu'ils s'en approchoient, la perſpective leur en parut ſi triſte, qu'ayant jetté l'ancre

Iſles abîmées.

MICHELBURNE.
1605.

à la diſtance d'un mille, du côté du Sud, ils envoyerent une Chaloupe pour reconnoître les Côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des Iſles, étoit un reſte de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus, dans quelques endroits, que le ſommet des arbres, & dans d'autres lieux, des collines nues & deſertes. Il ne s'y préſenta d'ailleurs aucune ſorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux Vaiſſeaux s'approcherent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jetta l'ancre ſur un fort bon fond; & la curioſité, plutôt que le beſoin, porta Michelburne à deſcendre. Il trouva ſur la Côte une ſource d'eau très-pure, avec diverſes traces, qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toujours été deſert. Mais il admira beaucoup que dans l'eſpace de plus de deux lieues, qu'il prit plaiſir à parcourir, il ne parut point un oiſeau, ni le moindre animal. Il ouvrit la terre dans pluſieurs endroits, ſans y trouver non plus aucun inſecte. Le mauvais tems l'obligea néanmoins de paſſer ſept ou huit jours dans ce triſte lieu. Dans cette ſaiſon, les vents ne ceſſent point, ſur cette Mer; d'être Nord, Nord-Oueſt, ou Nord-Eſt.

Vents qui regnent dans cette ſaiſon.

MICHELBURNE. 1605.

On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant, avec beaucoup de difficulté, de porter constamment vers Patane. Le 22, en passant près de *Pulo Laor*, le Whelp découvrit trois Bâtimens dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha sa Chaloupe pour les observer; mais dans l'impétuosité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vûe; & toute la nuit se passa dans l'inquiétude de son sort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes résolus, qui s'étant approchés d'un des trois Bâtimens, avoient eu le bonheur de s'en rendre maître, quoiqu'il fût d'environ cent tonneaux, & qu'il eût dix-huit hommes à bord. Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un Jonc de *Panhang*, chargé de riz & de poivre, qui faisoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fût digne de lui. Il n'en prit que deux petites pieces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens; & tirant peu d'utilité des Pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un, pour prix de sa générosité, au Capitaine du Jonc, en lui donnant les deux autres comme en échange.

Hardiesse de quinze Anglois.

Le 13, en voulant s'approcher de *Pulo Timacu*, Isle voisine de Panhang,

MICHELBURNE. 1605.

on eut beaucoup à combattre les vents & les courans. La Mer, depuis le commencement de Novembre jusqu'au commencement d'Avril, se porte continuellement vers le Sud; & depuis Avril, jusqu'au mois de Novembre, elle retourne au contraire vere le Nord. De même, le vent pendant les cinq premiers mois, est ordinairement Nord, comme il est Sud pendant les sept autres. Tous les Vaisseaux de la *Chine*, de *Patane*, de *Jor*, de *Panhang*, & des autres lieux au Nord, prennent la mousson du Nord pour venir à *Bantam*, ou à *Palimbam*, & celle du Sud, pour leur retour. On est sûr, en suivant ces observations, d'avoir toujours les vents & les marées favorables; au lieu que les Anglois, à qui ces lumieres manquoient encore, trouvoient tant d'obstacles à vaincre, qu'en trois semaines de navigation, ils n'avançoient pas plus d'une lieue.

Observation sur les vents & les courans.

Panhang, Pays fertile.

Panhang est un Pays éxtrémement fertile, & distingué par la politesse de ses Habitans. Il est situé entre Jor & Patane. s'étendant au long de la Côte jusqu'au Cap Tingercin. Ce Cap s'avance beaucoup. C'est la premiere terre qui se présente aux Caraques de Macao, aux Joncs de la Chine, & aux Pa-

res de Kamboya, dans leur route pour *Malaca*, *Java*, *Sumatra*, *Jambo*, *Jor*, *Palimbam*, & les autres lieux de commerce vers le midi.

MICHELBURNE. 1605.

En s'approchant de Patane, la Flotte Angloise rencontra un Jonc chargé de Pyrates Japonois, qui avoient exercé leurs brigandages sur les Côtes de la Chine & de Kamboya. Ayant perdu leur Pilote, ils s'étoient trouvés dans un si grand embarras pour se conduire, qu'ils avoient été jettés sur les bancs de la grande Isle de *Borneo*. Mais la haine qu'on porte à leur Nation dans toutes ces contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'Isle. Ils s'étoient sauvés dans leur Chaloupe, après avoir perdu leur Vaisseau; ils avoient trouvé un Jonc de Patane chargé de riz, dont ils avoient massacré l'Equipage; & l'ayant équipé de leurs débris, ils se proposoient de retourner au Japon, lorsqu'ils tomberent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un Bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plûpart étoient habillés trop galamment pour des Matelots. Quoiqu'ils eussent un Chef, qui étoit chargé de l'autorité, ils paroissoient tous égaux; ce qui fit encore ju-

Pirates Japonois pris par les Anglois.

MICHELBURNE. 1605.

ger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaison qu'une grosse provision de riz, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur Jonc faisoit eau de toutes parts.

Résolution desespérée des Corsaires Japonois.

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur prise, sous une petite Isle proche de Patane, y passerent deux jours, pendant lesquels ils traiterent fort civilement leurs prisonniers. Ils espéroient tirer d'eux la connoissance de divers lieux, & du passage de certains Vaisseaux de la Chine, pour regler là dessus leur propre voyage. Mais ces hardis Avanturiers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un aussi mauvais Bâtiment que celui qu'ils avoient, prirent entr'eux la résolution de hazarder leur vie pour se saisir du meilleur des deux Vaisseaux Anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou six à qui l'on eût laissé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fussent traités, pour venir quelquefois sur son bord au nombre de vingt-cinq ou trente. Il donna ordre à Davis de faire exactement la visite de leur Jonc, pour s'assurer s'ils n'y cachoient point d'au-

tres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laiſſé. Mais Davis ſe laiſſa tromper par leurs fauſſes démonſtrations d'amitié & de tranquillité. Il viſita légerement le Vaiſſeau, où il ne trouva qu'une petite quantité de ſtorax & de benjouin. Il s'en ſaiſit, & ce fut comme le ſignal auquel ils entreprirent de faire éclater leur deſſein. Ceux qui étoient ſur le Jonc y tuerent ou précipiterent dans les flots, le petit nombre d'Anglois qui étoient à le viſiter. Davis fut preſque le ſeul qui fût aſſez prompt pour ſe jetter dans la Chaloupe: mais le deſordre n'étoit pas moindre ſur le bord de l'Amiral; & lorſqu'il penſoit y rentrer pour y mettre tout le monde ſur ſes gardes, il fut percé de cinq ou ſix coups, dont il mourut preſqu'auſſi-tôt. C'étoient environ trente Japonois qui ſe trouvant dans les différentes chambres du Vaiſſeau, lorſqu'ils avoient entendu du bruit ſur leur Jonc, s'étoient jettés ſur les premieres armes qu'ils avoient apperçues, & ſembloient menacer tous les Anglois de leur perte. Cependant Michelburne s'étant trouvé heureuſement ſur les ponts avec pluſieurs de ſes gens, avoit eu la préſence d'eſprit de ſauter vers l'écoutille, où il pouvoit les empêcher faci-

MICHELBURNE. 1605.

Le Capitaine Davis eſt tué de pluſieurs coups.

MICHELBURNE. 1605.

lement de passer. Quatre ou cinq, qui l'avoient prévenu, & qui trouverent en tête sur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre ressource que de se jetter à la nage; mais ce ne fut point sans avoir massacré le malheureux Davis au moment qu'il rentroit. Michelburne tenoit les autres en respect au passage de l'écoutille, quoique leur impétuosité fût si violente, qu'ils saisissoient d'une main le bout des piques Angloises, pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou six des plus furieux. Cette sorte de combat auroit duré plus longtems, si l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du Capitaine, où le plus grand nombre étoit resserré, ils s'efforçoient de mettre le feu au Vaisseau. Alors aucun remede ne paroissant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne se souvint qu'il avoit, sous le demi-pont, deux petites coulevrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de morceaux de fer, de balles, & de tout ce qui se présenta. Au hazard de se perdre lui-même, il voulut qu'elles fussent bracquées à bout portant contre les ais de séparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-seulement contre

Les Japonois sont coupés en pieces.

ſa charge des deux pieces, mais contre les éclats même du bois, qui en écraſerent une partie, & qui eſtropierent les autres de mille manieres. Leur rage ne laiſſa pas d'être ſi obſtinée, qu'ils ſe firent couper en pieces, ſans offrir de ſe rendre. Il n'y en eut qu'un, qui ſe voyant ſans bleſſure, trouva le moyen de gagner le bord du Vaiſſeau & de ſe jetter dans la Mer; mais qui perdant l'eſpérance d'arriver au Jonc, lorſqu'il le vit déja fort éloigné, revint à la nage, & demanda quartier. Michelburne empêcha ſes gens de le tuer. Il le fit reprendre à bord; & lui reprochant ſa trahiſon, il lui demanda quel avoit été ſon deſſein: « de vous couper la gorge à » tous, répondit-il fierement, & de pren» dre votre Vaiſſeau ». Il refuſa de répondre à toutes les autres queſtions; & la ſeule grace qu'il demanda, fut d'être poignardé promptement.

Obſtination barbare d'un Corſaire.

Le lendemain, après avoir un peu réparé le deſordre du Vaiſſeau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fût pendu. Il ſe laiſſa pendre ſans réſiſtance; mais ſes mouvemens furent ſi furieux lorſque l'Exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu ſa corde, il tomba dans la Mer, ſans qu'on pût ſçavoir s'il ſe noya dans les flots, ou s'il eut

MICHELBURNE. 1605.

le bonheur de se sauver á la nage. Ses Compagnons avoient pris leur course vers une petite Isle à l'Ouest, où l'on ne pensa point à les poursuivre.

1605.

Dessein de Michelburne sur les Vaisseaux de la Chine.

Michelburne rencontra le jour suivant un petit Bâtiment de Patane, de qui il s'informa si les Vaisseaux de la Chine étoient arrivés dans ce Port. Apprenant du Capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui servir de Pilote, dans la résolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des Vaisseaux Chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts, deux Vaisseaux qui venoient vers eux. Ils continuerent aussi de s'avancer; & se trouvant à l'entrée de la nuit fort prés du plus grand, ils l'attaquerent avec peu de précaution. Après un combat fort court, ils l'aborderent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit. Le lendemain Michelburne ayant visité sa prise, en tira quelques ballots de soie crue ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de sa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération & le bon traitement qu'il fit aux Vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver sa proie conforme à ses espérances, & de la crainte que le bruit de son entreprise ne lui fit man-

Ils prennent un Chinois, & payent ses marchandises.

quer des Vaiſſeaux plus conſidérables. Il vouloit gagner *China-Batta ;* mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut repouſſé le 22 vers deux petites Iſles à l'Oueſt, & forcé d'y relâcher. Quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il apperçut ſur le rivage, lui firent envoyer ſa Chaloupe, pour les reconnoître. Il apprit bien-tôt, par l'empreſſement même de pluſieurs de ces malheureux, qui vinrent à bord avec ſes gens, qu'ils étoient les reſtes d'un Bâtiment Portugais, parti de Macao, qui avoit fait depuis quinze jours un triſte naufrage à la vûe de cette Iſle. Le Capitaine qui ſe nommoit *Perez Diatriz*, ou *Diatriz Perez*, avoit perdu la vie dans les flots avec trente-deux de ſes gens ; & le reſte au nombre de dix-huit, s'étoit ſauvé, contre toute eſpérance, avec le ſecours de la marée qui les avoit pouſſés vers le rivage. Dans une Iſle deſerte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux ſauvages, ils étoient devenus ſi maigres par un jeûne preſque continuel, qu'à peine conſervoient-ils la figure humaine. Un jeune homme de quinze ou ſeize ans, fils du Capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur miſere parut ſi exceſſive aux Anglois, qu'elle les toucha de com-

MICHELBURNE.

1606.

Naufrage d'un Bâtiment Portugais,

Miſere des Reſtes de l'Equipage.

MICHELBURNE. 1606.

passion. Michelburne leur fit porter aussi-tôt quelques rafraîchissemens, qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire, que pour avoir négligé de le suivre, deux des Portugais furent trouvés morts le lendemain, de plénitude & d'indigestion.

Cependant Michelburne étant descendu dans l'Isle avec une partie de ses gens, jugea, sur le témoignage de ses Chasseurs, qu'elle ne manquoit point d'oiseaux ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits si bas, que faute d'armes ou d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme, qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours, il reconnut à sa figure & ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois, le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoissoit ni la famille de son pere, ni personne de qui il pût esperer le moindre secours. Cependant, non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la Religion & les usages des Portugais; mais son pere, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une

Histoire d'un jeune Portugais.

femme du Pays, avec laquelle il avoit vécu pendant ſeize ou dix-ſept ans qu'il avoit été Facteur à Macao, l'avoit légitimé en épouſant ſa mere à l'heure de ſa mort. Il ſe nommoit François Diatriz. C'étoit en ſa faveur que ſon pere avoit pris la réſolution de quitter Macao, & de retourner en Portugal pour lui aſſurer tout ſon bien qu'il apportoit ſur le même Vaiſſeau, & pour le faire reconnoître dans le ſein de ſa famille avec la qualité de ſon fils. Son malheur étoit ſi grand, qu'il ne lui reſtoit pas même de quoi prouver la vérité de ſon hiſtoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échapés comme lui à la fureur de la Mer, & qui l'avoient vû dans les droits de ſa naiſſance à Macao & ſur ſon Vaiſſeau.

MICHELBURNE. 1606.

Michelburne, pénétré de tendreſſe & de pitié, lui conſeilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une atteſtation de naiſſance & de fortune, qu'il ſigneroit lui-même avec ſes principaux Anglois en qualité de témoins. Enſuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque Ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le ſuivre en Europe.

Tempête furieuſe.

Le 24, il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que les deux Vaiſſeaux Anglois

MICHELBURNE. 1606.

furent enlevées de dessus leurs ancres, au milieu même de la Rade, & poussés sur le rivage avec une impétuosité qui les y fit échouer. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer. Peu de jours après, une Flotte Hollandoise de cinq Vaisseaux, qui avoit été fort maltraitée par la même tempête, entra dans la Rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'Amiral *Wibrantz van Warwick*. Ce Général prit des manieres fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner; & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le Roi de Bantam informé du dessein qu'ils avoient d'attaquer les Vaisseaux Chinois, & regardant cette entreprise comme une insulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces Bâtimens apportoient dans ses Porrs, paroissoit disposé à maltraiter les Anglois. On peut supposer que Warwick faisoit entrer aussi dans cette crainte les intérêts de sa Nation. Mais de quelque source que pussent venir ses conseils, il donna aux deux Capitaines Anglois celui de renoncer à leur dessein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner ensemble en Europe. Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation

Avis que Michelburne reçoit d'un Amiral Hollandois.

quelque autre vûe que celle de l'amitié ; & ce soupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de son voyage, il ne pensoit pas si-tôt à l'interrompre. Cependant après le départ de la Flotte Hollandoise, qui fut le 3 de Février, il fit des réflexions plus sérieuses sur les intérêts de sa patrie Elles se trouverent fortifiées par l'état de son Vaisseau, qui n'avoit plus que deux ancres, avec des cables ausquels on ne pouvoit prendre de confiance. Enfin il prit la résolution de partir, en se bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré jusqu'alors de son Voyage. Il mit à la voile le 5 de Février ; & le 7 d'Avril, il eut la vûe du Cap de Bonne-Espérance, après avoir essuyé une furieuse tempête.

Retour de Michelburne en Angleterre.

Le 17, il relâcha dans l'Isle de Sainte-Helene, où ses gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit consulté que le besoin qu'ils avoient de rafraîchissemens, & le goût qu'ils prirent pour un si beau séjour. Mais ne préférant rien à sa patrie depuis qu'il avoit manqué le but de son Voyage, il se remit en Mer le 3 de Mai, il passa l'Equateur le 14; & le 27 de Juin, il arriva au Port de Mildfort dans le Pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portsmouth, après une absence de 19 mois.

MICHELBURNE.

1606.

TABLE DES POSITIONS.

	Latit.		Longit.
Isle de Loronha	4 00	Sud.	
Isle de l'Ascension	8 30		
Isle de Diego Ruiz	19 40		98 30
Isles dos Banhos	6 37		109 00
Isle Graciosa	7 30		110 40
Isle près de Sumatra	2 00	Nord.	
Batachina	00 20	Sud.	
Rade de Priaman	00 40		
Rade de Sillibar	4 00		
Bantam	6 40		

CHAPITRE IV.

Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en 1607.

KEELING.

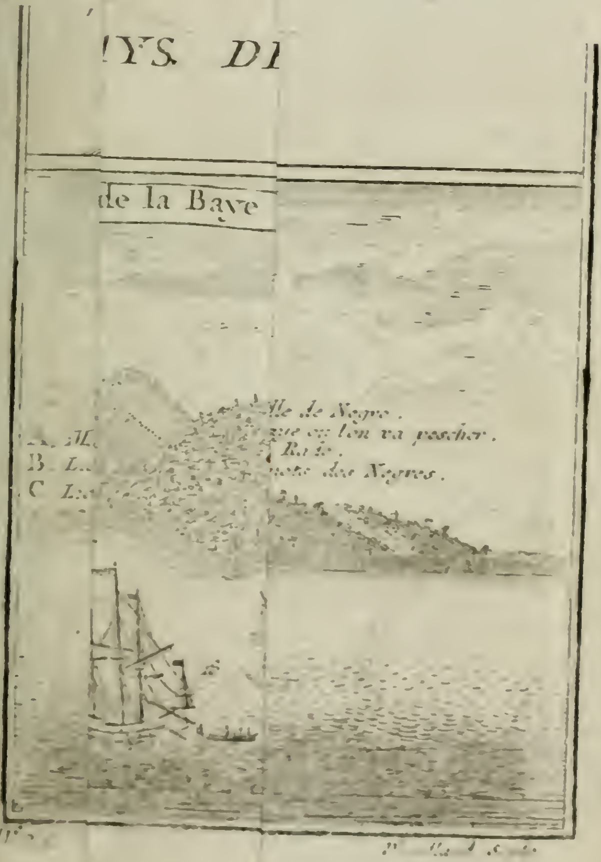
1607.

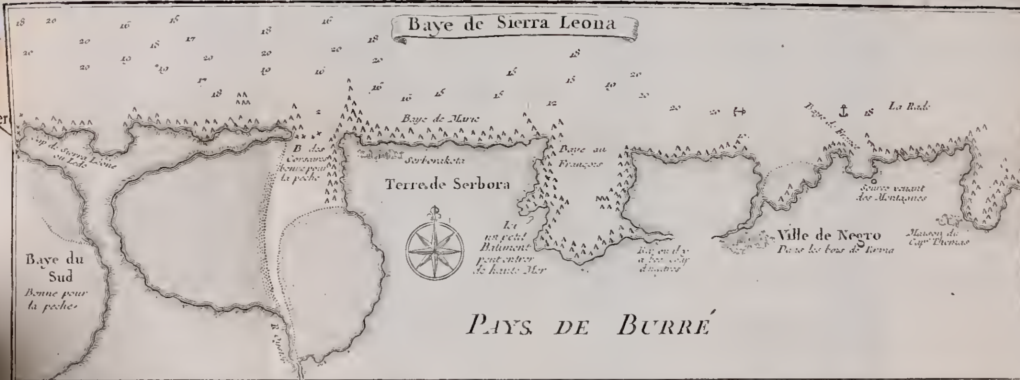
Ressentimens des Anglois contre les Hollandois.

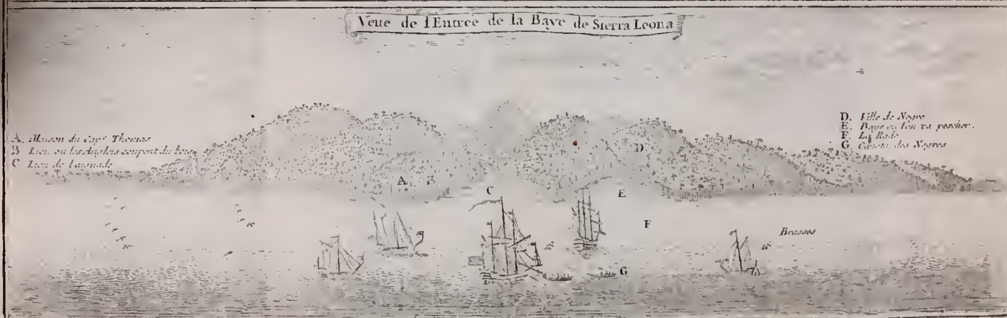
APRE'S s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, malgré l'opposition des Couronnes d'Espagne & de Portugal, les Anglois ne devoient pas s'attendre que les obstacles qui leur restoient à vaincre, & qui devoient faire avorter une partie de leurs entreprises, vinssent d'une Nation de qui leurs services & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnoissance à plusieurs titres. Cependant on va s'ap-

KEELING.

percevoir par degrés qu'ils n'eurent pas plus grands ennemis que les Hollan-




Baye de Sierra Leona
Baye de Marie
Terre de Serbora
Baye au François
Ville de Negro
La Rade
Baye du Sud
Bonne pour la peche
PAYS DE BURRÉ


Veue de l'Entrée de la Baye de Sierra Leona

KEELING. 1607.

percevoir par degrés qu'ils n'eurent pas de plus grands ennemis que les Hollandois. Keeling, qui a composé lui-même l'histoire de son Voyage, dont il ne reste néanmoins que l'abregé dans Purchas, confesse qu'avec les vûes ordinaires du Commerce, dans une entreprise à laquelle il étoit employé par la Compagnie, il emporta une vive curiosité d'approfondir les intentions de ces nouveaux concurrens de l'Angleterre, & de s'opposer à leurs progrès; mais que ses forces ne répondant point à son courage, il ne put exécuter que le premier de ses deux dessein. Il partit des Dunes le premier d'Avril 1607, avec trois Vaisseaux, le *Dragon*, l'*Hector* & le *Consent*, qui avoient à bord trois cens dix hommes. Il montoit le Dragon avec la qualité d'Amiral. *Hawkins* commandoit l'Hector, & *David Middleton* le Consent. Cette Flotte commença par essuyer divers desastres, qui firent craindre aux trois Capitaines pour le succès d'un Voyage si peu favorisé du Ciel. Elle passa la ligne au commencement de Juin; mais en arrivant vers le 5e degré de latitude du Sud, elle fut forcée par la fureur des vents & des orages, par l'impétuosité des courans, & par la multitude des maladies, de re-

Départ de Keeling avec trois Vaisseaux.

KEELING 1607.

Disgraces de la Flotte.

tourner vers le Nord. après avoir perdu de vûe le Consent. L'espérance des Pilotes étoit de gagner l'Isle de Loronha. Ils eurent le malheur de la manquer, sans pouvoir deviner la cause de leur erreur ; de sorte que perdant l'espérance de remonter contre le vent, ils se crurent dans la nécessité de reprendre vers l'Angleterre. Keeling se rappella d'avoir lû dans Hackluyt, qu'après une disgrace telle que la sienne, un Vaisseau Anglois avoit pris le parti de se rendre à *Sierra Leona*, pour s'y mettre à couvert. Il se fit apporter ce Livre, où il trouva d'autres exemples qui le confirmerent dans la même idée. Cependant une partie de ses Officiers panchoient pour *Mayo*. Ces deux sentimens furent pesés avec d'autant plus d'attention, que tout le monde reconnoissoit la nécessité de renoncer à pénétrer plus loin vers le Sud. Enfin l'on se détermina pour l'idée de l'Amiral, & tous les Matelots en témoignerent beaucoup de joie,

Il prend le parti de gagner Sierra Leona.

Le 4 d'Août, on apperçut le matin, sur la surface de l'eau, une grande quantité de fleurs ; signe qu'on croit presque certain pour marquer qu'on approche de la terre ; & vers le soir, on trouva un fort bon fond, depuis vingt-deux jusqu'à dix-huit brasses. Cependant on

ne découvrit aucune apparence de Côte. Plusieurs Matelots expérimentés furent envoyés dans un Esquif à quelque distance de la Flotte, pour observer la qualité des courans. Ils trouverent qu'ils alloient contre le vent, Sud-Est quart d'Est. On porta le jour suivant à l'Est, & à l'Est quart de Sud avec la sonde à la main. Elle faisoit trouver depuis trente & vingt jusqu'à dix brasses; mais on passa le jour entier & la nuit suivante sans appercevoir encore la terre. Enfin, vers neuf heures du matin, elle se fit voir, à la distance d'environ di -huit lieues. C'étoit une sorte de Promontoire, médiocrement élevé, & rond dans sa forme. A midi, les observations firent trouver 7 degrés 56 minutes de latitude. On porta le reste du jour à l'Est, tournent quelquefois un peu au Nord ou au Sud, suivant que la sonde trouvoit plus ou moins de fond; car s'il étoit souvent de dix brasses, presqu'au même moment il diminuoit à sept, ou même à six. On se crut fort proche des bas-fonds & des bancs de *Madeira Bomba*, ou de *Sainte Anen*. Depuis midi jusqu'au soir, on fit environ quatorze lieues dans cette incertitude. A l'entrée de la nuit, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond au Sud du Promontoire, qu'on reconnut

Bancs de Sainte-Anne.

KEELING. 1607.

ensuite pour *Illa Verde*. Le Cap de Sierra Leona, qui n'est qu'une pointe assez basse, en est à huit lieues. Il se présente Nord par Est; mais quoiqu'il ne puisse être apperçu de fort loin, les terres qui sont au-dessus, s'élevent assez pour se faire reconnoître, dans un jour serain, à plus de quinze lieues.

Situation du Cap & des lieux voisins.

Vers six heures du matin, on se remit en mouvement pour gagner la Rade. Le fond fut toujours entre seize & dix brasses, jusqu'à ce qu'on fût au Nord & au Sud du lieu, c'est-à-dire, à un mille & demi d'un roc, qui se trouve à un mille du Cap, & qui n'est pas plus proche d'aucun autre endroit du rivage. On ne trouve là que sept brasses; mais l'ancrage ne cesse pas d'être excellent; & lorsqu'on a passé le roc, on retrouve vingt brasses, dix-huit, seize, douze, & dix jusqu'au rivage, quoiqu'au Nord, à la distance d'une lieue, on apperçoive un banc de sable, contre lequel la Mer vient battre impétueusement. La pointe de Sierra Leona porte Ouest-Nord. La partie Septentrionale de la Baye porte Nord-Ouest; & le banc de sable, Nord-Nord-Est.

Dans l'aprèsmidi l'Amiral découvrant sur le rivage quelques hommes qui l'appelloient par des signes, y envoya sa

Chaloupe avec deux otages. Elle lui amena 4 Négres, qui lui promirent toutes sortes de rafraîchissemens. Il est fort remarquable que toutes les observations sur les variations de l'Eguille depuis le 2e dégré de latitude du Nord jusqu'à ce lieu, furent trouvées fausses: car à chaque distance qui se rapporte à quelque Méridien oriental, il faut ajouter trente lieues; & de celles qui ont rapport à des Méridiens Ouest, il faut retrancher le même nombre. En un mot la Flotte, en touchant à la terre, se trouva trente lieues plus à l'Ouest qu'elle ne l'avoit supposé par les observations. L'experience, ajoute l'Auteur, est une regle sûre; au lieu que les instrumens trompent souvent les plus habiles.

KEELING. 1607.

Observations reconnues fausses.

Le 7 d'Août, la Chaloupe étant retournée à terre avec deux otages & quelques petits présens, on vit approcher dans quelques Barques du Pays plusieurs Négres de meilleure apparence. Les otages Anglois revinrent le soir, & présenterent à l'Amiral de la part du Chef des Négres un petit anneau d'or, qui fut estimé sept ou huit schelings. Comme il étoit tard, les Négres qui étoient venus à bord ne voulurent point retourner au rivage, & ne firent pas difficulté de passer la nuit au milieu des

On lie commerce avec les Négres.

KEELING. 1607.

Anglois, sans aucune précaution pou leur sûreté. Le lendemain, on employa tranquillement le jour à chercher l'eau la plus pure, entre plusieurs ruisseaux qui se trouverent excellens & d'un accès fort aisé. Les Négres s'empresserent même de prêter leur secours aux Matelots Anglois.

Le tems devint si beau, qu'en attendant qu'on pût se fier à sa durée, l'Amiral se fit un amusement de la pêche au long du rivage. Il eut le spectacle d'un grand nombre de femmes, que les Négres y avoient amenées pour voir la Flotte. Mais quoiqu'ils eussent marqué peu de défiance pour eux-mêmes, leurs allarmes parurent excessives lorsqu'ils voyoient quelques femmes s'avancer trop vers les Chaloupes. Ils les forçoient brusquement de se retirer, comme s'ils eussent apprehendé qu'elle ne se rendissent trop facilement aux signes des Matelots. L'Amiral leur fit distribuer quelques bagatelles, qu'elles reçurent avec une avidité extrême. Il reçut d'elles en échange une grande quantité de limons, qui doivent être fort communs sur cette Côte, puisqu'à marché reglé on en pouvoit obtenir deux cens pour un petit couteau d'un sol. Les jours suivans devinrent pluvieux jusqu'au 14

Leurs allarmes pour leurs femmes.

ce qui n'empêcha point que la pêche ne fût abondante. On prit dans l'espace d'une heure six mille *Cavalos*, petit poisson, mais d'un excellent goût. L'Amiral acheta pour cinq aunes de toiles, une dent d'Elephant qui pesoit soixante trois livres. Le 15, Hawkins profita d'un court intervalle de beau tems pour descendre à terre avec une escorte convenable, & se rendre à l'habitation la plus voisine. Quelques gens de sa suite affecterent de s'approcher des femmes, sous prétexte de se procurer des limons, mais en effet pour mettre à l'épreuve la jalousie des Négres, ou peut-être pour chercher l'occasion de se réjouir aux dépens des maris. L'inquiétude de ce Peuple jaloux fut si visible, que le Capitaine en redoutant des marques plus funestes, défendit à ses gens, sous les plus rigoureuses peines, de faire la moindre caresse aux femmes. Il en retira néanmoins quelque avantage. Les Négres, pour ôter à leurs femmes tout prétexte d'écouter les Anglois, se hâterent d'offrir au Capitaine une grosse provision de limons, qui ne lui auroit coûté que la peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de plusieurs sortes. Il en compta jusqu'à trois mille. Ses observations dans

Hawkins visite l'habitation voisine.

KEELING. 1607.

ce petit Voyage ne lui firent pas décou vrir plus de quatre ou cinq arpens se més de riz. La surface de la terre est gé néralement si pierreuse, qu'à peine peut elle étre ouverte avec le fer. Cependan on voit dans l'éloignement une grand abondance de Palmiers, qu'on croiroi plantés en allées régulieres, tant la pers pective en est agréable, & qui font ju ger que le terrain est plus doux à quel que distance du rivage.

Qualités du Pays.

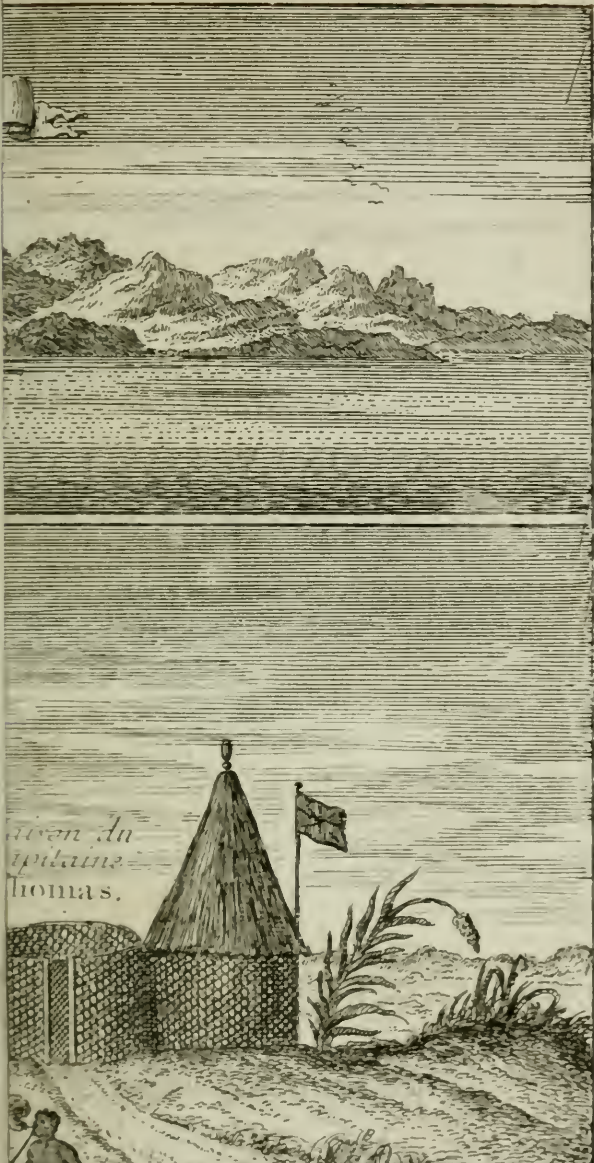
Il se trouvoit tant de Limons sur le deux Vaisseaux, que l'Amiral donna l 16, à tous ses Matelots, une Fête, où le *Pounch* (a) fut distribué avec profu sion. Comme cette partie de joie se fai soit sur le rivage, les Négres jugean que la chaleur de la débauche pouvoi exposer leurs femmes à quelque insulte les tinrent fort resserrées, & s'assemble rent même avec leurs armes à quelque distance de leur habitation. Mais le bon ordre que l'Amiral entretint parmi se gens rendit cette précaution inutile.

Observations de Jean Rogers sur les Négres de Sierra Leona

Un des otages qu'il avoit envoye d'abord aux Négres, & qui se nommoi *Jean Rogers*, s'étoit déterminé volontai rement à profiter de l'occasion pour pé nétrer dans le Pays. Il revint en bonne

(a) Liqueur Angloise, composée de sucre, d'eau-de vie, & de limons.

santé



N° 22


Vue des Montagnes nommées
Sierra Leona.
La Baye
Maison de Sierra Leona
Idole du Pais
Maison du Capitaine
Thomas.

N.° 22

ſanté, le 20, chargé de divers préſens qu'il avoit reçus des Sauvages, & fort ſatisfait de la douceur de leur caractere. Entre pluſieurs curioſités, il apportoit à l'Amiral une piece d'or, en forme de croiſſant, de la valeur à peu près d'un ducat. Il raconta qu'ayant été juſqu'à la principale habitation, qui étoit à huit ou neuf lieues de la Mer, il y avoit vû le Chef de la Nation. C'étoit un Souverain ſans Cour & ſans faſte, qui n'étoit diſtingué de ſes Sujets que par la ſupériorité du rang. Sa Ville paroiſſoit contenir environ ſix cens maiſons. Le Pays ne manquoit pas de culture; & contre l'uſage ordinaire des Négres, les champs étoient entourés d'une ſorte de haie. C'étoient les femmes qui prenoient ſoin d'y planter des racines & d'y ſemer du riz. Ce travail preſque continuel, joint à la chaleur extrême du climat, les rendoit ſi dégoûtantes, qu'il falloit être Matelot pour les trouver aimables, & Négre pour en être jaloux. Rogers ne s'apperçut point qu'elles fiſſent d'autre uſage de leur induſtrie que pour la préparation des alimens. Elles n'ont aucun art propre à leur ſexe, ni aucun exercice qui puiſſe les occuper. Les hommes vont à la chaſſe des Eléphans, & laiſſent en

KEELING. 1607.

paix les autres animaux, quoique le nombre en ſoit fort grand dans leurs montagnes. Ne mangeant point de chair, à la reſerve de quelques poules qu'ils nourriſſent dans leurs maiſons & dans leurs jardins, ils ne tuent les bêtes ſauvages qu'autant qu'ils ont beſoin de peaux pour revêtir leurs cabanes dans certaines ſaiſons, & pour ſe couvrir le corps vers la ceinture. Ceux qui habitent le rivage joignent à leurs racines l'uſage du poiſſon ; mais leur adreſſe eſt ſi bornée pour le prendre, que ce mets ne leur eſt pas fort ordinaire. Rogers ne put découvrir s'ils avoient quelques traces de Religion ; car en leur voyant lever ſouvent les yeux vers le Soleil, il eſt difficile de juger ſi c'eſt pour lui rendre un culte, ou pour en tirer les pronoſtics ordinaires du tems. L'or n'eſt pas aſſez commun parmi eux pour faire ſuppoſer qu'ils en connoiſſent des mines, ou que leurs rivieres en charient beaucoup. Cependant la petite piece que Rogers avoit rapportée, & qu'il avoit obtenue de leur Chef pour un couteau, fit regretter à l'Amiral de n'avoir point d'Interprete qui pût lui procurer plus de lumieres.

Chaſſe d'éléphans.

Le 7 de Septembre, huit Chaſſeurs Anglois entreprirent de tuer quelques

Elephans. Ils en virent plusieurs, dont ils ne purent s'approcher. Ce ne fut que vers le soir qu'ils en surprirent deux à la portée du fusil. Ils convinrent de tirer tous sur le plus proche; & tous se flaterent de l'avoir blessé. Mais la nuit, qui commençoit à devenir obscure, les obligea d'abandonner leur proie. Keeling ne rend point d'autre compte de ce qui l'occupa sur cette Côte jusqu'au 14 de Décembre; ce qui fait soupçonner à Purchas, qu'il tira du commerce des Sauvages quelque profit qu'il affecta de cacher. En effet, il paroît peu naturel qu'il eût passé près de trois mois dans l'oisiveté, avec une Nation qui connoissoit l'or & les dents d'éléphans. Cependant il finit par une remarque qui semble détruire ce soupçon. Après avoir admiré lui-même que les Négres de Sierra Leona fussent si mal pourvûs d'or & d'yvoire, il en rejette la cause sur leur indolence naturelle, qui les borne à vivre grossierement de leurs racines, & qui va jusqu'à leur faire négliger la chasse d'une infinité d'animaux qui viennent souvent ruiner leurs jardins. On pourroit s'imaginer que la paresse est un vice contagieux dans ce Pays, lorsqu'on lui voit confesser qu'il se proposa souvent d'observer la latitude de la Ra-

Keeling est soupçonné d'avoir caché ses profits.

KEELING. 1607.

de, & qu'il partit sans l'avoir exécuté. Son Pilote prit néanmoins cette peine, & trouva qu'elle est à 18 degrés 36 minutes du Nord. Il vérifia aussi que la variation est d'un degré 50 minutes à l'Est.

Latitude de Sierra Leona.

L'Auteur se transporte, sans autre liaison, à la vûe de la Baye de Saldanna, où il arriva le 17 de Décembre. Son dessein étoit de porter Est-Sud-Est, & Sud-Est quart d'Est, pour doubler le Cap. Mais tous ses gens, sains & malades, demanderent si ardemment de relâcher dans la Baye, qu'il se rendit à leurs instances. Ils passerent entre la petite Isle des Pengouins & le rivage, qui n'en est qu'à sept milles. Ayant jetté l'ancre au fond de la Baye, l'Amiral permit à ses gens de descendre à terre. Ils furent reçus avec beaucoup de caresses par quantité de Négres, qui reconnurent deux Matelots. Le premier objet qui frappa les Anglois, fut une inscription dans leur Langue, qu'ils apperçurent sur un roc. Elle portoit que Middleton, Capitaine du Consent, étoit entré dans la Baye le 24 de Juillet 1607. Cette heureuse rencontre les délivra de l'inquiétude où ils étoient depuis long-tems pour ce Vaisseau. Ils acheterent dès le premier jour cent deux Moutons, douze Bœufs & trois Veaux.

Les Anglois relâchent à Saldanna.

Inscription qu'ils y trouvent.

Ce trafic continua ſi heureuſement pendant pluſieurs jours, que les deux Bâtimens n'eurent rien à déſirer pour leur proviſion.

Ils remettent à la voile. Malheur qu'ils eſſuient.

Ils remirent à la voile, le premier de Janvier 1608, avec un tems ſi favorable, qu'ils n'avoient aucune défiance des deux malheurs qui les menaçoient. Le premier fut une voie d'eau qui ſe fit à l'Hector, & dont on ne s'apperçut que le 19, c'eſt-à-dire lorſqu'il étoit déja fort difficile d'y remédier. L'humidité avoit gagné juſqu'aux ballots de draps, dont la plûpart furent endommagés. L'embarras fut extrême, ſoit à vuider le Vaiſſeau, ſoit à faire ſécher les draps. Enſuite, lorſqu'on ſe crut en repos après une occupation ſi fatiguante, on tomba dans d'autres inquiétudes, en découvrant la terre à douze lieues de diſtance au Nord-Nord-Oueſt. L'Amiral fut moins ſurpris que les autres, parce qu'il connoiſſoit la force imperceptible des courans. Cependant comme on ſe trouvoit au 34ᵉ degré de latitude, il eut peine à comprendre que la terre pût être ſi voiſine; &, ſuivant ſes propres calculs, il conclut que l'erreur devoit être au moins de cent lieues. Le 17 de Février, on découvrit encore la terre, à ſept ou huit lieues; &, vers

Erreur cauſée par les courans.

KEELING. 1608.

le ſoir, on ſe trouva près de deux petites Iſles, que la nuit empêcha de reconnoître, d'autant plus qu'avec le deſſein de jetter l'ancre, on ne trouva point de fond à deux mille du rivage. Le lendemain les obſervations ne purent ſe faire avec exactitude, parce qu'il étoit arrivé quelque deſordre aux inſtrumens. On s'approcha d'une autre Iſle qui n'eſt qu'à trois lieues des deux premieres, en laiſſant celles-ci au Sud. Le Pilote de l'Amiral reconnut la Baye de S. Auguſtin. On prit la réſolution d'y relâcher. La Baye ſe préſenta ſi favorablement, que les deux Vaiſſeaux y entrerent à pleines voiles. On mouilla contre le rivage du Sud, ſur un fond de dix-ſept braſſes. *Hawkins* fut chargé par l'Amiral, qui ſe trouvoit indiſpoſé, de deſcendre à terre avec les deux Chaloupes bien armées. Il revint à bord le ſoir, ſans avoir rencontré un ſeul Habitant; mais il avoit remarqué un grand nombre de traces qui lui avoient paru fort fraîches; & trouvant une petite Barque abandonnée, il y avoit laiſſé des grains de verre & quelques petits couteaux. Ce rapport donna peu d'eſpérance à l'Amiral de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Cependant quelques Matelots qu'il avoit envoyés d'un autre

Baye de S. Auguſtin.

KEELING. 1608.

côté à la pêche, dans un Esquif, l'assurerent qu'en s'approchant du rivage ils y avoient vû de grands os de Bêtes, auquel il restoit encore de la chair. Le 21, on apperçut quatre Sauvages, qui ne marquerent aucun effroi en voyant approcher d'eux une Chaloupe. L'Amiral leur envoya divers petits présens, qui acheverent de les rendre si familiers, qu'ils promirent aussi-tôt, par des signes, d'amener au rivage beaucoup de bestiaux. Cependant il en parut quantité d'autres qui n'amenerent rien. L'Amiral, impatient, descendit lui-même avec un cortége assez nombreux pour n'avoir rien à redouter. Les Sauvages prirent la fuite à la vûe des armes. On les suivit, mais sans marquer trop d'ardeur à les poursuivre. Un Anglois, qui eût la hardiesse de s'avancer seul près d'un petit Bois, y découvrit douze ou quinze de ces Barbares avec environ le même nombre de Veaux & de Chevres. Ils étoient armés d'arcs & de fleches; mais voyant qu'on ne paroissoit pas disposé à les attaquer, il s'en détacha deux qui vinrent au devant de l'Amiral, chacun avec l'animal qu'il avoit amené. Ils étoient bien faits & robustes. Quoiqu'ils eussent le corps ceint d'une peau, ils apportoient peu

Sauvages de cette Baye.

KEELING. 1608.

de ſoin à cacher leur nudité. L'un menoit un veau & l'autre un mouton. L'Amiral tira quelques ſchellings de ſa poche, & leur préſenta de l'autre main pluſieurs petits couteaux, pour leur laiſſer le choix de ces deux payemens. Ils entendirent ce langage muet. Après avoir balancé quelques momens, ils prirent tous deux un ſchelling & un couteau, qu'on leur abandonna volontiers. A peine furent-ils retournés au Bois, que leurs Compagnons en ſortirent avec ardeur, & vinrent offrir leurs marchandiſe pour le même prix.

Commerce des Anglois avec eux.

L'Amiral fort ſatisfait de cette ouverture, & des apparences de douceur qu'il avoit remarquées dans les Sauvages, réſolut d'attendre ſans empreſſement qu'ils continuaſſent de lui apporter des proviſions. Il ſe fit conduire dans ſa Chaloupe au long du rivage, pour obſerver le fond de la Baye. La différence des flots lui fit bientôt juger qu'il y entroit quelque riviere. Il continua d'avancer juſqu'à l'embouchure, qui n'a pas plus d'un mille de largeur ; & comptant d'y trouver bientôt l'eau douce, il la remonta l'eſpace d'environ deux lieues. Son eſcorte le raſſuroit contre toutes ſortes d'accidens. Il fut peu ſatisfait de l'eau, qui ſe reſſentoit

L'Amiral découvre une riviere dans la Baye.

de la mer dans toute cette étendue; mais ayant vû plusieurs troupeaux de trente & de cinquante moutons, qui paissoient tranquillement sur le penchant d'une colline, il ne douta pas que dans le voisinage il n'y eût quelque source d'eau vive. Quelques-uns de ses gens, qu'il fit descendre, rencontrerent plusieurs Sauvages, qui leur vendirent trois moutons, pour autant de schellings, mais qui s'obstinerent à s'éloigner avec leurs troupeaux lorsqu'ils eurent apperçu la Chaloupe. L'Amiral descendit lui-même & s'efforça en vain de les rappeller par ses signes. Il fut encore étonné d'apprendre de ses gens que non-seulement les Barbares avoient préféré des schellings à tout autre prix, mais qu'ils n'avoient voulu donner leurs moutons que pour de l'argent. En jettant les yeux sur les Prairies qui étoient entre la riviere & les collines, il apperçut un gros ruisseau vers lequel il s'avança au travers d'un terrain fort humide, & dont il trouva l'eau extrémement fraîche. Cette découverte lui causa beaucoup de joie. Il remonta jusqu'au ruisseau avec la Chaloupe; & sa satisfaction fut encore plus vive lorsqu'il se fut assuré, avec la sonde, que ses deux Bâtimens pouvoient s'avancer

Sauvages qui aiment l'argent.

KEELING. 1608.

jusqu'au même lieu pour faire immédiatement leur provision d'eau.

Alligator, espece de crocodile.

En retournant vers la Baye, ses gens tuerent, à coups de fusils, un *Alligator*, espece de Crocodile, qu'ils virent marcher fort lentement sur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de coups, les mouvemens convulsifs qui lui restoient encore, étoient capables d'inspirer de la frayeur. Il avoit seize pieds de long; & sa gueule étoit si large, qu'il ne parut point surprenant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit transporter ce monstre jusqu'à son Vaisseau, pour en donner le spectacle à tous ses gens. On l'ouvrit. L'odeur qui s'en exhala parut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vûe, les plus hardis Matelots n'oserent en goûter.

Le 24, Keeling fit remonter la Riviere à ses deux Bâtimens, pour faire leur provision d'eau. Les Sauvages, qui observoient sans doute tous ses mouvemens, eurent soin d'éloigner leurs troupeaux des lieux voisins; ce qui n'empêcha point qu'il ne s'en présentât quelques-uns avec des moutons & des chevres. Les Anglois trouverent leurs moutons d'un meilleur goût que ceux de la Baye de Saldanna, quoique



Espece de C Jeune qui fut tiré vivant



Espece de Crocodile, nommé ALLIGATOR, Celui ci est un Jeune qui fut tiré vivant a Londres au mois d'Octobre 1760.

la figure en ſoit aſſez difforme ; car ils ont ſur le dos une maſſe de chair comme les chameaux, avec la ſeule différence qu'elle eſt plus avancée vers le col. Dans la familiarité qui augmentoit de jour en jour avec les Sauvages, on s'apperçut que leur Nation eſt circonciſe. Mais Keeling n'ajoute rien qui puiſſe expliquer une obſervation ſi étrange. Il en fait une autre ſur les araignées du Pays, qui ſans avoir rien d'extraordinaire en elles-mêmes, font des toiles beaucoup plus luiſantes que les nôtres, & d'un tiſſu ſi fort & ſi moelleux, qu'il ne doute point qu'elles ne puiſſent être filées comme la ſoie.

Sauvages circoncis.

Toile d'araignée qui peut être filée.

Le 25, il s'éleva du Nord Oueſt un orage ſi violent, que le Vaiſſeau de Hawkins fut enlevé de deſſus ſes ancres, & perdit la plus groſſe. Le danger étoit d'autant plus redoutable, que le rivage, dans la plus grande partie de la Baye, eſt bordé d'une chaîne de rocs, entre leſquels & la terre, on trouve continuellement deux braſſes d'eau. Le poiſſon y entre en abondance ; & comme il eſt facile d'y employer les filets, on en prenoit tous les jours une quantité prodigieuſe. Cette eſpece de digue eſt auſſi fort avantageuſe pour les Chaloupes & les autres petits Bâtimens,

KEELING. 1608.

qui y demeurent fort à couvert, tandis qu'on descend au rivage. Mais rien n'est si dangereux pour les grands Vaisseaux qui sont poussés par le vent, ou qui s'approchent de la terre sans précaution.

Qualités de la Baye de S. Augustin.

On quitta la Baye le 28. Malgré les secours que la Flotte s'y étoit procurés, Keeling regarde cette Rade comme un lieu où la nécessité seule doit faire chercher des rafraîchissemens. Outre que les Naturels ne veulent de commerce que pour de l'argent, & que les bestiaux n'y sont point en fort grande abondance, l'eau y est très-profonde, le rivage dangereux, & le fond si dur qu'à la moindre agitation il coupe les cables.

Passage dangereux.

Le 12 de Mars, vers le 15e degré cinquante minutes de latitude, la sonde ne trouva point de fond à quatre-vingt-dix brasses, quoique deux heures auparavant on l'eût trouvé à dix-sept & à seize brasses. Dans l'aprèsmidi, on trouva depuis vingt-quatre jusqu'à dix-neuf. Ensuite, vers le soir, on fut effrayé de se voir sur neuf & huit brasses; lieu fort dangereux, sans doute, si l'on s'y trouvoit engagé pendant la nuit. Avec le secours d'un vent frais, on gagna un peu vers le Nord, & l'on se trouva le lendemain à quinze degrés

KEELING.

1608.

quarante-cinq minutes. Un calme incommode fit perdre la moitié du jour. Il fut ſuivi d'un vent impétueux, qui jetta les deux Vaiſſeaux ſi loin vers le Sud, qu'à l'entrée de la nuit, ils ſe virent à trois lieues de la terre. Le 14, on ne ſe trouva qu'à quinze degrés quarante-deux minutes; de ſorte qu'on étoit avancé de trois lieues au Nord, tandis que par les calculs on croyoit l'être au moins de quinze au Nord-Nord-Eſt. L'Auteur conclut que les courans ſont fort rapides, & portent au Sud plus qu'au Sud-Oueſt.

Embarras caſés par les courans.

Le jour ſuivant, il fut impoſſible de découvrir la terre, quoiqu'on fût certain de n'en être qu'à neuf ou dix lieues. L'Amiral embarraſſé de la force des courans, cherchoit par quels moyens il pourroit s'en dégager. En s'éloignant de la terre, il craignoit des dangers preſque inévitables vers l'Iſle de *Nueva*. D'un autre côté, il ne ſe croyoit point en ſûreté ſi près des Côtes. Le 17, ſe trouvant à quatorze degrés cinquante-ſept minutes de latitude, il jugea par les calculs, que les courans étoient diminués. Entre pluſieurs opinions de ſes gens ſur ces viciſſitudes, celle de ſon Pilote fut toujours qu'elles devoient être attribuées aux différences de la Lu-

Opinions ſur les courans qui retardent la flotte Angloiſe.

Keeling. 1608.

ne; & pour preuve décisive, il prétendoit avoir remarqué que la grande force des courans se faisoit sentir quelques jours après & devant la pleine Lune. Mais l'Amiral demeura persuadé que la source de ces mouvemens irréguliers, vient de la profonde Baye qui est entre le Cap Corientes & Mozambique, & debite là-dessus une doctrine, dont le détail seroit peu convenable à cet Ouvrage. Cependant il en tire une conclusion que je dois rapporter, parce qu'il en vante beaucoup l'utilité. C'est que, pour éviter les courans dans une course telle que la sienne, il faut bien se garder de s'approcher de la terre avant que d'avoir gagné la pointe de Mozambique.

Rade de Delisa.

L'Auteur se transporte avec autant de vîtesse dans sa course qu'on a pù trouver d'obscurité dans ses derniers récits, jusqu'à *Delisa* ou *Delischa*, Rade au Nord de Socotra, où il prit le parti d'attendre la *Mousson* pour entrer dans la Mer de l'Inde. Là, sans rendre aucun compte de sa navigation, il raconte deux ou trois faits qu'il apprit des Mores. » Depuis quelques années, dit-il, » on avoit trouvé sur les Côtes de » Mombassa, de Magadoxa, de Pata & » de Brava, de prodigieuses masses

» d'ambre gris, dont quelques-unes pe-
» ſoient juſqu'à vingt quintaux, & ſi
» groſſes enfin, qu'une ſeule pouvoit
» cacher pluſieurs hommes ». Les Mo-
res l'aſſurerent qu'ayant fait pluſieurs
voyages aux Iſles de Comore pour ache-
ter des Eſclaves, ils avoient trouvé les
Habitans de ces Iſles ruſés & perfides;
que cinquante de leurs gens y avoient
été maſſacrés par ſurpriſe; & que la
crainte du même ſort leur avoit fait
tourner leur commerce vers d'autres
lieux. Enfin ils dirent à Keeling qu'ils
avoient vû à Pemba huit Hollandois
qui y étoient depuis trois ou quatre ans,
& deux deſquels avoient embraſſé le
Mahométiſme.

Etranges maſſes d'ambre gris.

La Mouſſon des vents du Sud com-
mence ordinairement le premier de
Mai, & dure cent jours. Les vents les
plus impétueux ſe déchaînent pendant
les mois de Juin & de Juillet. Ils com-
mencent à devenir moins violens le 10
d'Août; & ceux du Nord, qui vien-
nent immédiatement après, & qui ame-
nent beaucoup de pluies, regnent en-
ſuite trois ou quatre mois. C'eſt dans
ce tems qu'on fait l'*aloës*, qui n'eſt que
le jus du *ſemper vivens* qu'on fait con-
geler dans des peaux de bouc.

Tems de la Mouſſon du Sud.

Fabrique de l'Aloës.

Le 23 de Mai, Keeling envoya ſa

KEELING. 1608.

Chaloupe au rivage, pour y faire payer une grande quantité d'aloës, dont il avoit déja fait le prix. Il en prit mille huit cens trente-trois livres qu'il paya fidellement : ce qui n'empêcha pas le Chef des Mores de lui faire demander en emprunt cinq cens pieces de huit qu'il refusa de lui préter ; mais pour adoucir ce refus, il lui fit présent de quelques armes, d'une fort belle étoffe & d'un couteau. Ensuite il prit encore cinq cens soixante-quinze livres d'aloës qui lui couterent cent quinze dollars.

Diverses informations de l'Amiral Anglois.

Il apprit le 24, que les vents avoient commencé le dernier d'Avril, & que tous les ans ils viennent plus tard d'onze jours ; de sorte que dans l'espace de trente-trois ans leur commencement se retrouve au même jour du même mois; que comme la Mousson de l'Ouest vient des vents du Sud, celle de l'Est vient des vents du Nord : qu'il n'y a que deux Moussons dans toute l'année ; que dans celle où se trouvoit l'Auteur, la Mousson de l'Est devoit commencer le 13 d'Octobre, & durer jusqu'au mois d'Avril, pendant lequel, le tems est ordinairement assez beau jusqu'à la Mousson de Mai : que le *Neuruz*, c'est-à-dire le nouvel an au Pays, commence le premier jour de la Mousson de l'Est ; qu'a-

près le 25 de Septembre on ne peut plus naviguer de la Mer Rouge à l'Eſt : que *Chul*, *Dabul* & *Danda Raijpari*, ſont des Ports ſûrs & commodes & des Villes d'un commerce fort riche ſur la Côte de l'Inde : qu'à *Saada*, *Ilbuk*, *Anzaame* & *Mutu*, quatre des Iſles comores, il ſe trouve continuellement du riz en abondance, & que les Habitans y ſont d'un caractere plus humain que dans les autres Iſles : mais qu'à *Jugherijſi* & *Malale*, deux autres des mêmes Iſles, le riz eſt rare & le Peuple perfide : que dans l'une des deux dernieres un Vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine ſe nommoit Lancaſter, avoit été fort maltraité quinze ans auparavant.

Keeling apprit encore que le jour auquel on lui faiſoit tous ces récits, c'eſt-à-dire le 26 de Mai, étoit le deux cens vingt-quatriéme jour de l'année du Pays : qu'il n'y a point de pluie ſur la Côte d'Arabie juſqu'au dix-ſeptieme jour de cette Mouſſon : que le trois cens cinquiéme jour de l'année du Pays étoit le meilleur pour faire voile de-là vers *Surat*, & que ce voyage ne prenoit que dix ou douze jours : que *Burrum*. *Makella* & *Kaſſan*, ſont de bons Ports pour les deux Mouſſons ſur la Côte d'Arabie, mais de peu d'utilité pour le com-

KEELING. 1608.

merce : que *Schael* ou *Schaer* n'a ni Port ni Rade, où l'on puiſſe ſe retirer, mais qu'on y trouve du fer & du plomb ; qu'on en fait venir par terre ces marchandiſes à Kaſſan, & que la diſtance n'eſt que d'une journée de chemin : que pendant les deux Mouſſons, la Mer eſt extrémement agitée ſur la Côte d'Arabie, & que les courans ſuivent le vent : qu'il n'y a point de ſûreté contre la Mouſſon de l'Oueſt à l'entrée de Surate ; parce que le fond eſt fort mauvais pour l'ancrage, & que les marées y ſont ſi violentes, qu'elles ſont capables ſeules de renverſer les Vaiſſeaux.

Rade de Deliſcha.

La Rade de Deliſcha, où Keeling étoit depuis ſi long-tems, eſt un excellent aſile contre la Mouſſon de l'Oueſt, mais ce qui paroît fort étrange ; c'eſt qu'à deux milles de-là, au Levant comme à lOueſt, le vent ſouffle avec tant de violence, qu'il n'y a point de Vaiſſeau qui s'y puiſſe arrêter. On n'en apporte point d'autre raiſon que la diſtance des hautes montagnes, & le large intervalle de terres baſſes qui ſont entr'elles & la Mer.

Keeling ſe remet en mer.

Keeling remit à la voile le 24 de Juin. Il apperçut le 23 de Juillet une Iſle eſcarpée dont il lui parut fort difficile d'approcher. Cependant il en auroit

cherché les moyens dans les beſoins preſſans qu'il commençoit à ſentir, s'il n'en eût apperçu deux autres au Nord, & une plus grande au Sud à quatre degrés deux minutes de latitude. Il prit le parti de relâcher dans celle-ci, après avoir obſervé qu'entre ces Iſles qui ne ſont éloignées l'une de l'autre que de dix lieues, il y a un grand banc de ſable qui rend le paſſage fort dangereux. La Rade où ſes deux Vaiſſeaux entrerent, eſt aſſez ſûre contre toutes ſortes de vents; mais le fond qui n'eſt que de petites pierres de différente forme, eſt dangereux pour les cables. La Flotte trouva de l'eau & quelques meſures de riz, qui étoient fort éloignées de ſuffire pour ſa proviſion. L'année avoit été ſi mauvaiſe, que loin de chercher a ſe défaire de leur riz & de leurs denrées, les Habitans s'efforçoient de les cacher. Le 26, étant preſqu'à la même diſtance de Priaman & de Tekou, à deux ou trois lieues du rivage, on découvrit un banc de ſable entre les deux Vaiſſeaux & la Côte. En s'approchant au Nord-Eſt par Eſt de la Rade de Priaman, on eut preſque toujours 45 braſſes d'eau juſqu'à deux lieues & demie du rivage. A quatre lieues de la même Rade il y a une Iſle au Nord-Eſt; & plus proche

KEELING. 1608.

on en trouve trois autres, Sud-Sud-Eſt & Nord-Nord-Oueſt, qui ne ſont éloignées entr'elles que d'un mille.

Arrivée de la Flotte à Priaman.

La Flotte entra l'aprèſmidi dans la Rade de Priaman, & ſalua la Ville de cinq coups de canon. Auſſi-tôt le Gouverneur envoya un chevreau à l'Amiral, qui paya cette galanterie par un préſent de trois aunes de drap, d'une piece de calico bleu, d'un mouſquet & de deux épées, Il donna auſſi une piece de calico bleu au Meſſager, qui parloit fort bien la Langue Portugaiſe. Il arriva le même jour un Bâtiment d'Achin, dont le Capitaine eut avec Keeling une longue converſation en Arabe; & les Anglois formerent ſur ſes récits des eſpérances fort avantageuſes pour leur commerce.

Reglemens de commerce avec les Commiſſaires Indiens.

Keeling ne tarda point à deſcendre au rivage. S'étant fait conduire au Palais du Gouverneur, il propoſa de regler d'abord le prix du poivre. On lui donna ſoixante Commiſſaires, avec leſquels il eut de longues diſcuſſions avant que de pouvoir s'accorder. La principale regardoit le poids des marchandiſes; Keeling demandant qu'on lui laiſſât la liberté de les faire peſer dans chaque lieu de l'Iſle, où l'occaſion ſe préſenteroit de les acheter; & les autres

KEELING. 1608.

voulant quelles fuſſent peſées dans la Ville. D'ailleurs ils en demandoient un prix exorbitant. Ce n'étoit pas moins que cinquante dollars pour chaque bahar; tandis que le Capitaine d'Achin avoit conſeillé aux Anglois de n'en offrir que ſeize. Mais ils conçurent bientôt que ce Capitaine, qui étoit lui-même un Marchand, n'avoit penſé qu'à les tromper à ſon avantage, parce qu'il eſpéroit enlever la plus grande partie du poivre avant que les Anglois fuſſent d'accord avec le Gouverneur, & les réduire enſuite à l'acheter de lui au prix qu'il y voudroit mettre. Après quelques débats, on convint de vingt-deux dollars & demi par bahar, ſans y comprendre le droit Royal de ſix pour cent. Keeling ſe vit comme forcé de payer deux autres droits, ou plûtôt deux exactions, dont il ne reconnoiſſoit point la juſtice; l'un de cent ſoixante dollars, & l'autre à peu près de la même ſomme. Cette convention fut couchée par écrit & ſignée reſpectivement par les Commiſſaires.

Production annuelle de Priaman.

La Ville & le territoire de Priaman ne produiſent pas chaque année plus de cinq cens bahars de poivre; mais en y joignant les productions des Cantons voiſins, tels que *Paſſaman*, *Tekou*, *Pa-*

KEELING. 1608.

rouse, & les montagnes qui sont au dessus de la Ville, toute la quantité peut monter à deux mille cinq cens bahars, qui suffisent pour la cargaison de deux Vaisseaux. On les achette à fort bon marché, quand on laisse pendant toute l'année dans la Ville des Facteurs qui sçachent saisir les occasions. Mais le tems de la moisson est au mois d'Août & de Novembre ; & si l'on n'a pas pris des précautions avant cette saison, les Vaisseaux d'Achin & de Java ne manquent gueres alors de venir enlever tout ce qui se trouve à vendre. Ceux de Guzarate sont exclus de ce commerce, par un ordre exprès du Roi d'Achin. Keeling conclut qu'un Bâtiment peut toucher dans une année à Surate, où il achette des calicos & d'autres étoffes, passer ensuite à Priaman pour y laisser des Facteurs, & jetter ainsi les fondemens d'un commerce fort avantageux pour l'année suivante. Mais il ne voit pas, dit-il comment un Vaisseau pourroit toucher à Cambaye & se rendre assez tôt à Priaman dans la même année. D'ailleurs, si l'on ne veut rien donner au hazard, il est à propos, pour la sûreté du commerce, de se procurer des lettres de permission du Roi d'Achin.

Disposition d'un commerce avantageux.

KEELING. 1608.

Tandis que la Flotte Angloise étoit tranquillement à l'ancre, il vint à bord un More qui parloit fort bien le Portugais, & qui demanda un entretien secret à l'Amiral. Après des préludes fort recherchés, il lui dit qu'il étoit envoyé par la Veuve du dernier Gouverneur de Priaman, femme riche & puissante, qui offroit aux Anglois des secours assurés pour se rendre maîtres de la Ville, à condition qu'elle demeureroit maîtresse absolue de la moitié de leur conquêtes. Cette proposition ne séduisit point l'Amiral. Il ne s'etoit pas proposé de prendre des Villes aux Indes; & connoissant d'ailleurs les artifices des Mores, il ne douta point qu'une offre de cette nature ne fût le voile de quelque perfidie. Sa réponse fut un refus sans exception. Cependant il lui resta quelque curiosité de voir la Dame Indienne, autant peut-être pour vérifier le discours du More, que pour connoître une femme d'un caractere si hardi. Il proposa au More de lui ménager cette faveur. Les mesures furent prises pour la nuit suivante; car malgré la liberté que les Veuves Indiennes ont de disposer d'elles-mêmes, Keeling ne vouloit pas risquer de faire naître des soupçons par sa visite. Le More fut fidele à le ve-

On offre à Keeling de le rendre maître de Priaman.

Caractere singulier d'une Dame Indienne, & visite que l'Amiral lui rend.

KEELING. 1608.

nir prendre dans une petite Barque, au commencement de l'obſcurité. Il n'étoit conduit que par deux Matelots, & l'Amiral ne ſe fit accompagner auſſi que de deux de ſes gens. Ils aborderent au rivage avec beaucoup de précautions. Ils traverſerent de même une partie de la Ville, jusqu'à la maiſon de l'ancienne Gouvernante, qui donnoit du côté des montagnes. Keeling s'apperçut aiſément qu'il étoit atendu, & qu'on obſervoit le miſtere, comme il l'avoit recommandé au More. Il fut introduit par une ſeule Eſclave, dans un appartement dont il nous a dérobé la deſcription; mais il le répreſente en général fort riche & fort galant. Il y trouva la Dame Indienne, qui étoit ſeule à l'attendre Le More demeura pour ſervir d'interprete. A juger de l'âge par les traits, Keeling s'imagina que cette femme n'avoit pas moins de quarante ans. Cependant elle avoit encore de la fraîcheur & de la beauté. Ses premiers diſcours tomberent ſur le projet de ſon ambition; car le More perſuadé que le refus de l'Amiral n'étoit venu que de ſes défiances, l'avoit entretenue dans les mêmes idées, & l'avoit même aſſurée qu'une viſite nocturne ne pouvoit s'expliquer autrement. Auſſi parut-il fort

fort étonné d'entendre tenir à Keeling le même langage que sur le Vaisseau ; & par les raisons qu'il apporta pour le faire changer de sentiment, il lui donna lieu de juger que c'étoit lui-même qui avoit inspiré à la Gouvernante le projet dont elle s'étoit remplie.

Il refuse d'entrer dans les vûes qu'on lui propose.

L'Amiral, se défendit par des objections si fortes, qu'on ne put le soupçonner de mauvaise foi. Il offrit d'ailleurs de si bonne grace son bien & ses services, que la Gouvernante prenant du goût pour sa personne, lui fit servir ce que le Pays a de plus délicieux. Une partie de la nuit se passa dans cette fête ; & lorsqu'il parut penser à son retour, il fut pressé de demeurer quelques jours dans un lieu où sa présence étoit agréable. Il s'en excusa par la nécessité de paroître le lendemain aux yeux de ses gens ; mais il promit volontiers de renouveller quelquefois sa visite. Comme les Marchands Anglois s'arrêtent peu à la description de leurs plaisirs, il ne nous apprend point si ce commerce tourna en galanterie ; mais ayant continué de voir la Gouvernante avec les mêmes précautions, il sçut d'elle les moyens qu'elle avoit eu dessein d'employer pour lui assurer la conquête de Priaman. Elle étoit proche parente de

Moyens qu'on veut employer pour lui livrer Priaman.

la Maison Royal d'Achin ; & dans la guerre que les deux Princes, fils du vieux Roi, s'étoient déclarés mutuellement pour la succession de leur pere, elle avoit embrassé avec son mari, les intérêts de l'aîné, qui avoit enfin remporté l'avantage. Ce service étoit demeuré non-seulement sans récompense, mais si peu considéré, qu'après la mort de son mari, elle n'avoit pû obtenir le Gouvernement de Priaman pour un Seigneur de la Cour qu'elle s'étoit proposé d'épouser à cette condition. Elle avoit amassé de grands biens, & son crédit parmi les Habitans l'emportoit encore sur celui du nouveau Gouverneur. Elle ne doutoit pas que les plus puissans n'entrassent tout d'un coup dans sa vengeance, d'autant plus que son mari avoit eu besoin de beaucoup d'adresse & d'efforts pour les attacher au parti du jeune Roi, & que leur penchant s'étoit toujours déclaré pour le Prince son frere. En effet, on a vû dans une autre Relation, que l'aîné s'étoit rendu odieux par sa cruauté. La Gouvernante comptoit qu'il ne lui seroit pas moins facile de gagner les petits par ses libéralités ; & le secours qu'elle vouloit obtenir des Anglois en leur cédant une partie de la Ville, étoit moins pour

KEELING.

1608.

s'en mettre en possession, que pour s'y soutenir ensuite contre le Roi d'Achin. Elle se promettoit aussi que le frere de ce Prince, quoiqu'alors chassé de son partage & banni de l'Isle de Sumatra, reparoîtroit au premier bruit de son entreprise, & viendroit se joindre à elle pour faire revivre ses droits. Enfin ce grand projet, dont elle paroissoit craindre peu de devenir la victime, l'occupoit si vivement qu'elle y ramenoit sans cesse l'Amiral, jusqu'à lui offrir à la fin de se soumettre entierement aux Anglois. Il fut obligé, pour se délivrer de ses instances, de lui promettre son secours, s'il trouvoit à Bantam quelques Anglois qui voulussent l'écouter, & se joindre à lui pour augmenter ses forces. Cette promesse la satisfit; mais elle souhaita que le More fit le voyage de Bantam avec la Flotte Angloise, dans la seule vûe de faire souvenir Keeling de son engagement. Il lui auroit été difficile de trouver un prétexte pour s'en défendre, si de justes frayeurs ne l'eussent sauvé de cet embarras. Quelque soin qu'il eût apporté à cacher son commerce avec la Dame Indienne, il fut observé par les Espions du Gouverneur. Cette femme s'étoit rendue suspecte par des plaintes & par d'autres marques de

Embarras où tombe l'Amiral Anglois.

KEELING. 1608.

mécontentement. Le Gouverneur, qui ſe regardoit comme le principal objet de ſa haine, prit de fort mauvaiſes impreſſions de ce commerce nocturne. Il témoigna ſes allarmes à l'Amiral, en lui faiſant un portrait deſavantageux de l'ancienne Gouvernante. Il le menaça même d'en informer le Roi, dont il ne répondoit pas que le reſſentiment ne retombât ſur tous les Vaiſſeaux qui paroîtroient dans ſes Ports.

Keeling ne balança point à faire entendre que la galanterie avoit eu plus de part à ſes viſites que la politique. Mais, ſans ſe payer de cette réponſe, le Gouverneur qui avoit fait arrêter ſon Guide, le fit amener ſur le champ, dans l'eſpérance que ce malheureux confeſſeroit ce qu'il pouvoit s'imaginer que l'Amiral avoit déja déclaré. Keeling, qui comprit le deſſein du Gouverneur, commençoit à reſſentir des inquiétudes ſérieuſes, & ſe réprochoit amerement ſon imprudence. Mais le More, accoutumé à l'artifice, entrevit tout d'un coup, à ſon embarras, qu'il ne lui étoit rien échappé. Il ſe vanta du moins de cette pénétration lorſqu'il fut délivré du péril. Toutes les menaces du Gouverneur n'ayant pû l'ébranler, Keeling prit à ſon tour le ton du reproche

Pénétration des Mores dans leurs artifices.

pour faire honte au Gouverneur de ses soupçons, & l'accuser même d'avoir violé par son emportement un article de la capitulation.

KEELING. 1608.

Cependant il jugea qu'ayant fini sa cargaison, rien ne devoit l'arrêter plus long-tems dans la Rade. Il en partit le 18 de Septembre, après y avoir passé près de deux mois. Le lendemain à midi, se trouvant à dix lieues Ouest-Nord-Ouest, de la pointe qui est au Sud de Priaman, il porta vers l'Est d'*Ilha de Tristezza*. Le 20, à la pointe du jour il tomba à l'extrémité de cette Isle, & ne put l'éviter qu'en prenant à l'Est-Sud-Est. Il vit, les jours suivans, plusieurs petites Isles, qui sont aux environs de Sumatra; & plus loin à l'Ouest une autre Isle beaucoup plus grande. Il remarque qu'on ne peut naviguer avec trop de précautions sur cette Côte, parce que la plûpart de ces Isles ne sont point marquées sur les Cartes.

Dangers entre Sumatra & Java.

Le 1 d'Octobre, à 5 degrés 30 minutes de latitude, en continuant sa navigation au long de la terre, quoiqu'à dix ou douze lieues de la Côte, il trouva que son Vaisseau avançoit plus vîte vers le Sud, qu'il ne l'auroit dû suivant ses calculs. Le jour suivant, il découvrit une Isle, qu'il prit d'abord pour

KEELING. 1608.

Isle de Sel.

l'Isle de *Sel*, mais ce n'étoit qu'un roc de figure ronde, que les Cartes ne font point observer. Quoique la Flotte se crût peu avancée, on se trouvoit à midi, au 5e degré 55 minutes du Sud. Le 3, on apperçut à découvert l'Isle de Sel, qui n'étoit éloignée que de quatre ou cinq lieues. Sa situation est à 6 degrés 6 minutes. C'est la plus haute & la plus ronde de toutes les Isles qui sont à l'entrée des Détroits de la Sonde. Sa distance jusqu'à la plus proche partie de l'Isle de Sumatra, n'est que de treize ou quatorze lieues. Le 4 au matin, on n'étoit plus qu'à cinq ou six lieues de la pointe qui ferme la Baye de Bantam. On découvre de ce lieu deux Rocs couverts d'arbres, l'un au Nord, & l'autre au Sud, entre lesquels la Flotte passa sans aucun obstacle. Le Pilote de l'Amiral, ayant déja fait cette dangereuse route, se fioit beaucoup moins aux Cartes qu'à son expérience.

Keeling arrive à Bantam.

On entra le 5 dans la Rade de Bantam. Il s'y trouvoit à l'ancre six Vaisseaux Hollandois, dont deux avoient leur cargaison presqu'entiere de girofle, & deux travailloient à se charger de poivre ; mais l'Amiral ne put se défendre d'une vive douleur, en apprenant des Facteurs Anglois qui vinrent au-de-

Déplorable état du Comptoir Anglois

vant de lui, qu'il ne restoit dans leur Comptoir que treize personnes vivantes. Il y trouva une Lettre de Middleton, Capitaine du *Consent*, qui fut pour lui un sujet de consolation dans ce desastre. Cependant plus il prit d'informations sur l'état du Comptoir, plus il reconnut de véritables sujets de s'affliger. Les Anglois s'étoient vûs depuis plusieurs mois dans l'esclavage, non-seulement des Hollandois, qui n'avoient cessé de les insulter que par dédain pour leur foiblesse; mais des Chinois mêmes, qui sous prétexte de zele pour leur service, s'étoient rendus comme les Arbitres de toutes leurs affaires. *Uniete* & *Tegin*, deux domestiques Chinois du Comptoir, avoient pris tant d'ascendant sur leurs Maîtres, qu'ils leur avoient persuadé de prendre autant de Chinois chez eux qu'il leur étoit mort d'Anglois; & par degrés, ils étoient devenus plus forts que ceux dont ils n'étoient que les Esclaves. En vain *Herne* & *Saris*, les deux principaux Facteurs, avoient entrepris de secouer le joug. On avoit été plusieurs fois au moment d'en venir aux mains; & lorsque les Anglois avoient porté leurs plaintes à la Cour, ils y avoient trouvé contre eux de fâcheuses préventions, que les

KEELING. 1608.

plus fortes apologies n'avoient pû leur faire ſurmonter. Dans cet intervalle la plus grande partie de leur commerce s'étoit fait au nom & par les mains des Chinois. Les plus riches Marchands de cette Nation, qui avoient marqué tant d'attachement pour le Comptoir ſous le gouvernement de Scot, voyoient cette tyrannie ſans s'y oppoſer; & les Javans, toujours lâches & malins, s'en faiſoient un ſujet de joie.

Deſordres des Anglois du Comptoir.

Keeling, pour remédier à tous ces deſordres, voulut commencer par délivrer le Comptoir de cette multitude de Chinois; mais il fut arrêté par deux raiſons qui les lui fit trouver moins coupables. Uniete & Tegin, en confeſſant qu'ils avoient quelquefois abuſé de l'indulgence de leurs Maîtres, lui firent connoître par des témoignages certains, que ſans ces mêmes Chinois que Herne & Saris accuſoient, le Comptoir auroit été pillé pluſieurs fois par les Javans. D'ailleurs ils ſoutinrent que la ſource du mal venoit beaucoup moins d'eux que des Anglois, qui s'étant fait un amuſement de ſéduire ou d'enlever les femmes de pluſieurs pauvres Chinois s'étoient mis dans la néceſſité, pour appaiſer les Maris, de leur ouvrir l'entrée du Comptoir, où ils s'étoient établis

par degrés. La preuve en étoit claire, puisque les femmes continuoient encore leur commerce avec les Anglois. Herne & Saris même n'étoient point à couvert du réproche; & s'ils avoient porté leurs plaintes à l'Amiral, c'étoit parce que l'âge commençoit à refroidir le premier pour les plaisirs, & que l'autre étoit piqué de se voir abandonné, depuis peu, par une femme dont l'affection s'étoit déclarée pour une autre. Les deux Domestiques en appellerent au témoignage de tous les autres Anglois, sans en excepter *Savage*, qui étoit le plus considéré après Herne & Saris.

L'Amiral y remédie avec douceur.

L'Amiral comprit que la justice demande quelquefois un frein comme la colere. Il se fit conduire dans les divers logemens du Comptoir, où il n'avoit point encore pénétré. Il les trouva peuplés de femmes, dont la plus agréable, dit-il, auroit paru fort dégoutante en Europe. La plûpart des Anglois lui firent l'aveu des liaisons qu'ils avoient avec ces misérables Créatures. Il les chassa sans dureté, & sa douceur alla jusqu'à leur faire quelques présens. Il bannit de même tous les Chinois, sans eur faire un crime des desordres que a mauvaise conduite des Anglois avoit comme autorisés. Uniete & Tegin ne

KEELING 1608.

furent point exceptés du bannissement ; mais il leur paya fidellement leurs gages ; & loin d'approfondir trop rigoureusement l'abus qu'ils avoient fait de leur situation, il joignit à ce qui leur étoit dû une honnête recompense pour leurs services. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur à la Cour de Bantam, & dans les deux Nations Chinoise & Javane. Le plein pouvoir qu'il avoit de la Compagnie de Londres, & les forces dont il étoit accompagné pour faire exécuter ses ordres, mirent tous les Anglois du Comptoir dans la nécessité d'obéir. Il ne réussit pas moins dans ses procédés avec les Hollandois. Loin de leur faire un reproche du passé, il feignit de l'ignorer. *Jacques* l'*Hermite*, qui commandoit leur Flotte, étoit un homme modéré. Il le prévint par une visite de civilité & d'amitié. La bonne intelligence fut d'autant plus facile à rétablir entre les deux Nations, que l'Hermite après en avoir jetté le fondement par ses promesses, reçut un ordre qui le mit en état de les exécuter. Un Bâtiment arrivé de Hollande le 15 de Novembre, lui apporta la Commission de premier Directeur du Comptoir, ou, comme les Hollandois commençoient déja à s'en donner le titre, celle de Gouver-

Reconciliation des Anglois & des Hollandois de Bantam.

neur de Bantam. Il arriva heureuſement que le jour même de ſon inſtallation, Uniete & Tegin, ſoit pour juſtifier leur ancienne conduite, ſoit par reconnoiſſance pour la générosité de l'Amiral, vinrent lui découvrir un horrible complot de quelques Javans, pour brûler les Vaiſſeaux Européens qui étoient dans le Port. Cette entrepriſe paroiſſoit aiſée depuis que les Anglois s'étant réconciliés avec les Hollandois, les deux Flottes s'étoient rapprochées, & paſſoient preſque toutes les nuits en fêtes & en réjouiſſances. Keeling ſe fit un nouveau mérite auprès des Hollandois d'un avis ſi important. Leur Flotte étoit fort riche. On prit la réſolution, ſans faire éclater les lumieres qu'on avoit reçues, d'attendre avec de juſtes précautions que les Javans ſe préſentaſſent pour exécuter leur deſſein. Keeling & l'Hermite paſſerent toutes les nuits ſur les deux Flottes. Enfin le 19, à dix heures du ſoir, quelques Eſpions qui faiſoient la garde ſur le rivage, virent pluſieurs Barques Javanes qui ſe raſſembloient, & compterent juſqu'à trente-ſept Incendiaires, dont les mouvemens & les préparatifs déclaroient aſſez leurs intentions. Les deux Amiraux furent avertis. S'étant munis contre toutes for-

Conſpiration des Javans pour brûler leurs Flottes.

KEELING 1608.

tes de craintes, ils mirent environ cent hommes bien armés dans huit Chaloupes, avec ordre de laisser avancer les Javans, pour leur couper la retraite entre le rivage & les Flottes. Mais la nuit n'étoit pas si obscure, qu'ils ne vissent blanchir la Mer sous les rames. Cette découverte les fit avancer avec tant de défiance, qu'ils découvrirent le péril où ils alloient se précipiter. Ils retournerent brusquement au rivage, sans que les Chaloupes en pussent arrêter un seul. Cependant comme elles les poursuivirent avec beaucoup de diligence, & qu'en arrivant à terre, ils ne penserent qu'à prendre la fuite, on trouva dans leurs Barques toutes les machines à feu qu'ils avoient eu l'espérance d'employer. Le fruit que les deux Flottes tirerent de cette avanture, fut d'apprendre aux Javans, qu'on étoit toujours en garde contre leur haine.

Les Javans manquent leur entreprise.

Keeling s'étoit d'abord proposé de retourner directement de Bantam en Angleterre; mais ensuite, il avoit changé de résolution, pour faire construire une Pinace qui étoit déja presqu'achevée. Il assembla les Facteurs Anglois au Comptoir, & leur communiquant ses vûes, il nomma *Brown* & *Sidal* pour faire le voyage de Banda avec la Cha-

Dispositions de Keeling.

loupe. *Jean Herne*, *Jean Saris*, & *Richard Savage*, obtinrent d'être laissés à Bantam, par la bonté extraordinaire de l'Amiral, à qui ils persuaderent qu'il ne pouvoit leur ôter leur emploi sans les deshonorer. Cependant il ordonna qu'aussi-tôt que la Pinace seroit revenue de Banda, Saris la prendroit pour se rendre à *Sequedana*, dans l'Isle de Borneo. Pendant qu'il tenoit ce conseil, il reçut la visite de l'Ambassadeur de Siam à la Cour de Bantam, qui venoit lui proposer diverses ouvertures de commerce. Il assura les Anglois qu'ils pouvoient vendre en deux jours mille pieces de drap rouge dans son Pays; & que le même débit se soutiendroit tous les ans, parce que les Siamois aiment à parer leurs éléphans & leurs chevaux de cette couleur: qu'il se trouvoit de l'or en abondance dans les Etats du Roi de Siam: que les pierres précieuses y étoient fort communes & à bon marché: enfin que son Roi désiroit ardemment de faire alliance avec un Prince aussi puissant que le Roi d'Angleterre, dont il avoit appris que la réputation & la puissance surpassoient beaucoup celles des Hollandois. Keeling répondit qu'il n'avoit point actuellement la quantité de draps rouges qui convenoit aux be-

Il reçoit la visite d'un Ambasseur de Siam.

KEELING. 1608.

ſoins des Siamois ; mais que lui-même, ou tout autre Amiral qui viendroit dans la ſuite avec une nouvelle Flotte, ne manqueroit pas de répondre par ſes ſervices aux bontés du Roi de Siam. Cette préférence que l'Ambaſſeur avoit donnée au commerce d'Angleterre, jetta de nouvelles ſémences de jalouſie dans l'eſprit des Hollandois.

Jalouſie des Hollandois.

Keeling demeure à bord pour éviter les querelles.

Le 28, après avoir reglé toutes les affaires du Comptoir, Keeling prit congé de la Cour de Bantam, & réſolut de demeurer à bord en attendant que toute ſa cargaiſon fût achevée. Il n'explique point les raiſons qui lui firent prendre ce parti ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour éviter les querelles qui commençoient à renaître dans la Ville entre les Matelots des deux Nations. Un jeune Hollandois vint le ſupplier avec les plus vives inſtances de lui accorder le paſſage en Europe, & ſe plaignit beaucoup de la dureté de ſon pere qui le retenoit malgré lui dans un Pays (a) qu'il déteſtoit. Keeling, ſans rejetter ſa priere, lui demanda la liberté d'en parler ſeulement au Chef du Comptoir de Hollande, en lui repréſentant qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de

(a) Il y a apparence que c'étoit le même jeune homme dont Scot parle dans ſa Relation.

cette conduite ſans donner quelque atteinte à l'amitié qu'il venoit de rétablir entre les deux Nations. Mais cette difficulté fit verſer beaucoup de larmes au jeune Suppliant, comme s'il eût jugé qu'il n'avoit rien à ſe promettre par cette voie. Cependant il conſentit à l'explication que l'Amira deſiroit avec le Chef du Comptoir. Mais elle n'aboutit qu'à le faire reſſerrer ſi étroitement, qu'il ne parut plus avant le départ de la Flotte.

Députation du Roi à l'Amiral Anglois.

Le 2 de Décembre, les Sentinelles de la Flotte virent approcher le ſoir à la lumiere de pluſieurs flambeaux, une Barque dont ils ne reconnurent pas tout d'un coup les Conducteurs. Mais lorſqu'ils penſoient à donner l'allarme, ils diſtinguerent les principaux Facteurs du Comptoir Anglois, accompagnés d'un Officier de la Cour de Bantam, ou plûtôt lui ſervant de cortége pour l'exécution des ordres du Roi. Ce Prince envoyoit à l'Amiral une Lettre pour le Roi d'Angleterre, avec deux *Picols* de Canton pour préſent. Il paroît que cette démarche de la Cour avoit été retardée par quelques obſtacles que l'adreſſe des Facteurs avoit ſurmontés, & que la même raiſon avoit fait ſuſpendre ſon départ à l'Amiral; car dès le jour ſui-

KEELING. 1608.

vant, l'ordre fut donné pour mettre inceſſamment à la voile. Le 12, en ſortant des Détroits, on rencontra la Pinace, qui étant malheureuſement tombée entre les mains des Portugais, avoit perdu non-ſeulement la meilleure partie de ſa cargaiſon, mais encore dix-huit de ſes hommes qui avoient été faits priſonniers. Il ne lui reſtoit que ſix Matelots fort âgés, & le Facteur Tiſſering, que ſa vieilleſſe avoit fait regarder auſſi comme une priſe fort vile. La perte des marchandiſes montoit à neuf mille dollars. Cette diſgrace fit prendre aux Anglois le parti de retourner à Bantam, autant pour ſoutenir leur honneur, en méditant les moyens de ſe venger, que pour éviter la rencontre des Portugais, qui ne pouvoient être fort éloignés. Cependant à peine furent-ils rentrés dans la Rade, qu'ils furent encore obligés de changer de réſolution, à l'arrivée d'un Vaiſſeau Hollandois, qui apportoit la nouvelle de la paix entre la France, l'Eſpagne & la Hollande. Ils jugerent qu'étant deſormais les ſeuls Ennemis de l'Eſpagne, il n'y auroit point de ſûreté, avec ſi peu de forces, à chercher querelle aux Portugais. L'Amiral réſolut au contraire de mettre ſur l'un de ſes deux Vaiſſeaux tout ce qu'il avoit raſſemblé

Perte que les Portugais font eſſuyer aux Anglois

Les deux Vaiſſeaux Anglois ſe ſéparent.

KEELING. 1608.

de plus précieux dans ſon Voyage, & de le renvoyer directement en Angleterre. Il choiſit pour cela le Dragon, qui étoit le plus conſidérable ; & paſſant ſur l'Hector, il confia la conduite du Dragon, & les principales eſpérances de la Compagnie, au Capitaine Towtſon, qui partit le dernier jour de Décembre.

1609.

L'Amiral part pour Banda.

L'Amiral leva l'ancre auſſi dès le jour ſuivant, dans le deſſein de réparer le malheur de la Pinace, en faiſant lui-même le Voyage de Banda. Le vent devint ſi contraire au moment qu'il ſortoit de la Rade, que pour éviter la néceſſité d'y rentrer, il porta entre l'Iſle de Java & celles de Tonda, qui n'en ſont qu'à cinq lieues, s'expoſant ainſi à tous les dangers qui le menaçoient dans les détroits de Tanara & de Laski. Cependant, avec le ſecours d'un Pilote Javan, qu'il avoit engagé à le ſervir par une groſſe récompenſe, il parvint heureuſement à la pointe Oueſt de Jacatra; & ſe dégageant, avec le même bonheur, d'un banc de ſable qui eſt à cette pointe, il jetta l'ancre le 8 devant la Ville même de Jacatra. Depuis ſon départ de Bantam, il n'avoit pas compté moins de trente ou quarante Isles.

Il mouille devant Jacatra.

A peine avoit-il eu le tems d'être ap-

KEELING. 1609.

perçu de la Ville, qu'il vit ſortir du Port une Barque fort ornée, qui s'approcha de ſon Vaiſſeau ſans précaution. Elle portoit le Scha Bandar, accompagné de pluſieurs Indiens ſans armes, qui paroiſſoient ſes domeſtiques. Les Anglois ne pouvant douter à ſon cortége que ce ne fût un Officier de conſidération, ſe hâterent de le prévenir par leurs civilités. L'Amiral ſe préſenta pour le recevoir à bord. Il apprit de lui même ſon rang & les ordres dont il étoit chargé. Le Roi jugeant qu'un Vaiſſeau Européen qui jettoit l'ancre ſi proche de ſon Port, ne ſe propoſoit pas d'y entrer, avoit député auſſi-tôt un de ſes principaux Officiers pour en faire un reproche honnête à l'Amiral, & le prier du moins de lui faire préſent de quelques livres de poudre & d'un paquet de méche. Keeling ſenſible à cette politeſſe Indienne, fit mettre dans la Barque du Scha Bandar 30 livres de poudre avec un rouleau de méche. Enſuite lui ayant offert quelques rafraîchiſſemens, qu'il ſe défendit d'accepter, il lui témoigna que dans la confiance qu'il avoit à la généroſité du Roi, il ſouhaitoit beaucoup que ce Prince lui accordât la permiſſion d'entrer dans ſa Ville. Le Scha Bandar parut charmé de cette propoſi

Le Roi lui fait demander de la poudre.

Civilites du Scha Bandar.

tion ; & loin de demander du tems pour la faire agréer au Roi, il protesta que rien ne pouvoit lui causer plus de plaisir. Il ajouta que depuis l'occasion que ce Prince avoit eue de voir les Anglois à Bantam, lorsqu'il s'y étoit rendu pour la cérémonie de la Circoncision, il avoit toujours regretté qu'aucun de leurs Vaisseaux ne se fût encore arrêté dans ses Ports ; que si le Pays de Jacatra portoit peu de poivre & d'autres richesses, il ne manquoit point de provisions, & surtout de riz & d'animaux fort curieux. Keeling trouva plus de franchise dans l'air & le compliment du Scha Bandar, qu'il n'en avoit remarqué à la Cour de Bantam. Il se souvint d'avoir entendu parler avantageusement du Roi aux anciens Facteurs du Comptoir. Enfin, ne consultant que sa propre droiture, il ne crut pas devoir souhaiter plus de sûreté que le Scha Bandar n'en avoit exigé.

Keeling descend à Jacatra.

Il se mit dans sa Chaloupe avec huit de ses gens & six Rameurs ; & quoiqu'il eût donné ordre à son Vaisseau d'entrer dans le Port à sa suite, il fit valoir au Seigneur Indien la confiance qu'il marquoit pour son Prince & pour sa Nation. La vûe d'une Chaloupe étrangere, qui arrivoit avec le Scha Bandar,

KEELING.
1609.

attira un grand nombre d'Habitans ſur le rivage. Keeling n'en parut pas moins tranquille & moins ferme. Il fut conduit à la Cour par le Scha Bandar. Cette viſite imprévûe cauſa tant de ſatisfaction au Roi, que n'en pouvant déguiſer l'excès, il combla l'Amiral de préſens & de careſſes. Il le preſſa de laiſſer à Jacatra, comme à Bantam, quelques Anglois pour l'entretien de l'amitié & du commerce. Keeling, ſans le refuſer, s'excuſa ſur le petit nombre de ſes gens, & ſur les néceſſités d'un voyage dont il ignoroit encore la durée: mais il promit qu'à l'arrivée de la premiere Flotte, les Anglois ne manqueroient pas de répondre à des offres ſi obligeantes. Entre les Indiens qui furent employés à le ſervir, il diſtingua un jeune Portugais qui trouva le moyen d'implorer ſecrettement ſa généroſité. Il apprit de lui en peu de mots, qu'ayant été vendu au Roi par les Hollandois, il avoit ſans ceſſe à ſe défendre contre les Prêtres du Pays, qui s'efforçoient de lui faire abandonner le Chriſtianiſme. La qualité d'homme de mer n'empêchoit pas Keeling de reſpecter la Religion. Il employa tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour délivrer un Chrétien de la perſécution; & malgr

Keeling délivre un Portugais de la perſécution des Prêtres.

KEELING. 1609.

la résistance des Prêtres, il obtint la liberté du Portugais pour la somme de 45 dollars.

Situation de Jacatra.

La Ville de Jacatra (*a*) est située au pied de plusieurs montagnes qui paroissent desertes & stériles. Elle ne contient pas plus de douze cens maisons ; mais les jardins, dont la plûpart des édifices sont environnés, donnent beaucoup d'étendue à la perspective, & font trouver la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'est effectivement. A l'exception de quelques Seigneurs qui sont en possession de toutes les richesses du Pays, les Habitans sont fort pauvres. Ils vivent comme la plûpart des Indiens, de riz, de racines & de poisson. Leur commerce se borne à Bantam, où ils portent tous les ans quelques bahars de poivre, & presque toutes les semaines une certaine quantité de riz & d'autres provisions. Keeling partit le 12, après avoir renouvellé au Roi la promesse de former une liaison plus étroite avec lui. A deux lieues de la pointe Orientale de Jacatra, Ouest par Nord, il découvrit à fleur d'eau une Isle abimée, sur laquelle il reste encore un grand nombre d'arbres. C'est ce reste de terre & cette

Isle abimée.

(*a*) C'est aujourd'hui la fameuse Ville de Batavia. Voi. les Tomes suivans.

KEELING. 1609.

pointe Orientale qui forment la Baye. Le 14 à midi, après avoir fait environ trente lieues, on tomba ſur une Iſle qui a vers le Sud & le Nord, trois grands bancs de ſable, auſquels les Portugais ont donné le nom de *tres Hermanos*, ou des *trois Freres*. Ils s'étendent juſqu'à trois lieues de l'Iſle de Java; mais moins à l'Eſt qu'ils ne ſont marqués dans les Cartes. Le 17, on ſe trouva proche de l'Iſle *Madura*; ce qui étoit fort éloigné de l'attente du Pilote, qui conclut, ou que l'Iſle de Java n'eſt pas ſi longue qu'elle eſt repréſentée dans les Cartes, ou que le Vaiſſeau avoit été jetté à l'Eſt par les courans. Les deux jours ſuivans, on découvrit deux autres Iſles, dont on ne put connoître ni le nom ni l'étendue. Mais le 20 à midi, on ſe trouva fort près d'une des Isles *Noſſaſeres*, ou *Nuinſira*, à 5 degrés 30 minutes de latitude. Elle eſt longue d'environ trois lieues du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. L'Amiral n'auroit pas eu plus de raiſons d'y relâcher que dans un ſi grand nombre d'autres, ſi, lorſqu'il n'en étoit qu'à deux milles, quelques-uns de ſes Matelots n'euſſent diſtingué ſur le rivage pluſieurs perſonnes qui levoient les mains vers le Ciel, & qu'il avoit d'abord pris lui-même pour des arbres.

Très Hermanos.

Iſle Madura.

Iſles Noſſaferes.

Il s'en approcha ſur un fond de 24 braſſes qui diminuerent par degrés juſqu'à ſept. Ayant jetté l'ancre à deux portées de fuſil, il apperçut plus diſtinctement onze perſonnes qui continuoient de remuer les bras avec divers ſignes. Il envoya la Chaloupe remplie de gens armés. *Stretcher*, qui les commandoit, aborda au milieu des cris & des gémiſſemens de ces onze malheureux qui étoient des Indiens de l'Isle Célebres, à demi morts de faim & de miſere. Quoiqu'il ne comprît rien à leur langage, il jugea par quelques planches fracaſſées & d'autres débris raſſemblés autour d'eux, qu'ils avoient été jettés dans cette Isle deſerte par un naufrage. Leur ardeur fut extrême à ſe précipiter dans la Chaloupe, & leurs ſignes faiſoient entendre qu'ils étoient preſſés par une faim dévorante. Stretcher, qui n'avoit avec lui aucune proviſion, ne jugea pas à propos de les conduire à bord ſans l'ordre de l'Amiral. Mais prenant pitié de leur ſituation, il fit deſcendre avec eux une partie de ſes gens, tandis qu'il retourna lui-même au Vaiſſeau pour en apporter des vivres, & s'aſſurer des intentions de Keeling. Il revint bien tôt avec ordre de prendre les onze Indiens pour les jetter ſur la premiere

KEELING. 1609.

Naufrage d'un Vaiſſeau Indien.

KEELING.
1609.

terre habitée. Rien ne peut repréſenter l'avidité avec laquelle ils s'élancerent ſur les alimens qui leur furent préſentés. Un Interprete que Stretcher avoit amené, comprit à peine, ſur le récit qu'ils lui firent dans un jargon fort obſcur, qu'ils étoient partis de Célebes pour Sumatra, au nombre de trente, & que leur Vaiſſeau s'étant briſé contre un rocher voiſin qu'ils montroient en verſant des larmes, ils avoient perdu dix-neuf de leurs Compagnons avec leur Vaiſſeau & tout leur bien. On les avoit pris d'abord pour autant d'hommes; mais il ſe trouvoit parmi eux trois femmes qui ne paroiſſoient pas les plus foibles de la troupe, ſoit que leur ſexe puiſſe réſiſter plus long-tems à la faim, ſoit que les hommes ſe fuſſent retranché quelque choſe pour leur donner les premiers ſoins. Il y avoit ſept jours que leur naufrage étoit arrivé; & dans un ſi long intervalle ils n'avoient vêcu que de poiſſons morts que la Mer avoit laiſſés ſur le rivage.

Imbécillité d'onze Indiens.

Les Anglois eurent bien-tôt lieu d'admirer l'imbécilité de ces Barbares; car s'étant répandus dans l'Isle, ils y trouverent quantité d'oiſeaux; & Stretcher ſurpris que des hommes euſſent pû ſouffrir la faim dans une telle abondance, prit

prit plaisir à faire abandonner leurs armes à ses gens, pour essayer pendant quelques heures quel seroit le succès d'une chasse où l'adresse seroit seule employée. Avec de longs bâtons, & même à coups de pierres, les Anglois tuerent avant la fin du jour un grand nombre de toutes sortes d'oiseaux; & le lendemain lorsqu'ils eurent la liberté de se servir de leurs armes, ils en firent une provision qui suffit pour quelques jours à la subsistance du Vaisseau. Quoique l'Isle eût plusieurs bois fort touffus, les Chasseurs n'y trouverent aucune sorte de venaison. Mais ils découvrirent deux sources d'eau fraîche, qui avoient échappé aux Indiens, ou plûtôt que l'abbatement dans lequel ils étoient demeurés sur le rivage, ne leur avoit pas permis de chercher.

KEELING. 1609.

Le 22, on fit dix-huit lieues vers l'Est avec un fort bon vent; & le lendemain on ne découvrit aucune terre, quoique depuis les Nossaseres on eût parcouru plus d'espace que les Cartes n'en marquent entre ces Isles & celle de Célebes. Vers le soir, on apperçut trois petites Isles au Nord à quatre ou cinq lieues de distance. La terre en parut fort basse, & la longueur assez considérable de l'Est à l'Ouest. Enfin le 24 à midi, on

KEELING.

1609.

reconnut l'Iſle Célebes ; & l'Amiral faiſant entrer dans ſon calcul le détour qu'il avoit fait à l'Eſt, trouva que les Noſſaſeres & cette Iſle ſont éloignées entr'elles de vingt-neuf lieues. Avec tous les efforts imaginables, il fut impoſſible aux Anglois de gagner *Macaſſar*, parce que le vent ne ceſſa point d'être Nord & Nord-Oueſt. Ils mouillerent ſur onze braſſes d'eau à 6 lieues de la poi te Méridionale de Célebes. L'Auteur juge que la diſtance entre Bantam & Célebes eſt d'environ deux cens trente-cinq lieues, & que ſi les Célebes ſont plus éloignées des Noſſaſeres, qu'il ne l'a fait obſerver, il faut que l'Isle qu'il prit pour une des Noſſaſeres, n'en ſoit point effectivement.

Diſtance des Noſſaſeres & les Célebes.

Le vent n'ayant point changé pendant toute la nuit, l'Amiral ſe détermina vers la pointe du jour à relâcher au Sud-Oueſt de *Deſolam*. Il ne lui manquoit que de l'eau, parce que les deux ſources de Noſſaſeres s'étoient trouvées trop foibles pour fournir à la proviſion du Vaiſſeau. La Rade où il entra, n'offroit que des bords inhabités. Cependant le fond n'étant pas moins que de ſeize braſſes juſqu'à trente pas du rivage, il mouilla dans cette poſition juſqu'au retour de la Chaloupe & de l'Eſquif, qui

Iſle de Deſolam.

Les Anglois y relâchent.

N° 24



partirent aussi-tôt avec les tonnneaux. A peine Stretcher eut-il mis le pied à terre, & se fut-il dérobé à la vûe du Vaisseau, derriere quelques arbres qui bordoient le sable, que l'Amiral fut surpris d'entendre plusieurs coups de fusil. L'allarme fut si vive sur le Vaisseau, qu'une partie de ses gens fut tentée de se jetter à la nage pour secourir leurs Compagnons. Mais ils virent bientôt reparoître Stretcher accompagné de plusieurs autres, qui traînoient dans la Chaloupe un buffle d'énorme grosseur qu'ils avoient tué presqu'en débarquant. L'Amiral leur cria de son bord, d'où il pouvoit aisément se faire entendre, qu'ils n'avoient qu'à l'éventrer sur le rivage. Mais Stretcher doutoit si c'étoit un buffle sauvage ou domestique, parce qu'à diverses marques il paroissoit avoir servi au travail. Cette observation méritoit d'être approfondie, dans un lieu où l'on ignoroit à quel accueil il falloit s'attendre. L'Amiral prit le parti de descendre lui-même. Dans l'intervalle, plusieurs Insulaires attirés par le bruit des armes à feu, s'approcherent des Anglois; & voyant leur buffle mort, ils parurent fort affligés de cette perte. Cependant ils marquerent si peu de surprise à la vûe d'une troupe d'E-

Ils tuent un buffle qui leur cause de l'embarras.

KEELING. 1609.

trangers que l'Amiral ne douta point qu'ils ne fussent accoutumés au commerce des Européens. Après leur avoir fait quelques excuses de la mort de leur buffle, & leur avoir offert un présent pour les appaiser, il donna ordre que les onze Indiens de Nossaseres fussent amenés au rivage. Ils n'avoient pas reconnu cette Rade; & l'on s'étoit déterminé par compassion à les mettre à terre dans quelque autre lieu. Mais lorsqu'ils eurent apperçu des hommes de leur espece, ils n attendirent point le retour de la Chaloupe; & se jettant à la nage, ils témoignerent leur joie par toutes sortes de marques. Ils raconterent aux autres le service qu'ils avoient reçu des Anglois; & l'Amiral s'en apperçut bientôt au changement de leur visage. L'amitié & la familiarité s'établirent tout d'un coup. Ils offrirent aux Anglois de les conduire à leur habitation, en leur faisant entendre que la principale Ville n'étoit pas fort éloignée. Mais Keeling, qui ne pensoit point à s'arrêter dans leur Isle, se contenta de leur faire connoître le besoin qu'il avoit d'eau. Ils s'empresserent de conduire ses gens vers une petite riviere qui passoit assez près de la Baye sans s'y décharger. On fit faire sur le champ

Ils mettent à terre les onze Indiens de Nossaieres.

quelques traîneaux qui abrégerent beaucoup les difficultés du chemin. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, l'Amiral consentit que Stretcher allât jusqu'à l'habitation, accompagné d'un fort petit nombre d'Anglois, & de trente ou quarante Insulaires, qui paroissoient charmés de leur visite. Il y fut reçu avec des caresses & des témoignages de reconnoissance qu'on ne seroit pas sûr de trouver, après le même service, dans les Nations les plus policées de l'Europe. Ils revinrent chargés de présens; & ces transports d'amitié ne se démentirent point jusqu'à leur départ.

Caresses qu'ils reçoivent des Habitans.

En sortant de la Baye, on continua de ranger le rivage jusqu'à l'extrémité de l'Isle; & le 26 au matin, on découvrit *Cambina*, qui ne peut être, suivant le calcul de l'Auteur, à plus de vingt lieues au Nord-Est du Détroit de Célebes. A une heure après midi ils étoient Nord-Est par Nord, à huit lieues de la pointe Occidentale de cette Isle. Le lendemain, ils avancerent fort peu; mais ils découvrirent la terre au Nord sans la connoître. Deux jours après, ils apperçurent beaucoup plus distinctement la même terre, quoiqu'ils ne fussent point encore à plus de douze lieues à l'Est de Cambine. A force de s'appro-

Isle de Cambina.

KEELING.

1609.

Diverses Isles prises pour celles de Gioailiam.

cher, ils distinguerent d'abord deux Isles à l'Est-Nord-Est. La plus grande, qui n'étoit déja qu'à cinq lieues Est par Nord, présente trois ou quatre Promontoires. L'autre Isle est à sept ou huit lieues au Sud de ces hauteurs; mais de la pointe Est de l'une jusqu'à la pointe Nord-Est de l'autre, il n'y en a pas plus de trois. A huit lieues au Sud-Est par Est, on apperçoit un banc de sable qui n'en a pas moins de dix de longueur. Il y a beaucoup d'apparence que ces Isles sont celles de *Gioailiam*; à moins qu'on n'aime mieux donner ce nom à celles que les Anglois avoient apperçues entre les Nossaseres & Célebes. Le 30, à douze lieues de la derniere pointe du Nord, ils virent l'Isle de *Tikabassa*; & quatre lieues au Nord-Est par Nord, ils découvrirent la pointe Est de l'Isle de Button.

Isle de Button.

Vers la nuit, ils virent arriver une grande Barque, que les Indiens nomment *Caricol*, chargée de quarante ou cinquante hommes que le Roi de Button envoyoit à la découverte. Ils étoient conduits par l'oncle même de ce Prince. *Sidall* & *Spalding*, qui avoient déja passé dans cette Isle, furent reconnus de la plûpart de ces Indiens; & vantant à Keeling l'accueil qu'ils avoient

reçu de leur Prince, ils le déterminerent à jetter l'ancre au premier Port. On ſuivit la Barque Indienne, qui entra dans une Rade commode au Sud-Eſt de l'Isle. Ce lieu n'étoit point éloigné de la demeure du Roi, mais Keeling ſe contenta d'y envoyer Sidall & Spalding avec quelques préſens. Pendant leur abſence il trouva que les richeſſes de l'Isle ne valoient pas la peine qu'il avoit priſe d'y relâcher. Ce détour inutile l'expoſa encore aux importunités du Roi, qui accompagna Sidall & Spalding à leur retour, pour ſolliciter les Anglois de lui prêter leur ſecours contre les Inſulaires de Tikabeſſa, dont il avoit reçu pluſieurs outrages. La cauſe de leur querelle venoit d'un accident fort ſingulier. Le Roi de Button étoit ſans enfans, quoique dans l'eſpérance de s'en procurer il eût pris un grand nombre de femmes. Quelques Devins qu'il avoit conſultés ſur cette diſgrace de la nature, lui avoient déclaré qu'il ne pouvoit devenir pere qu'avec une femme Etrangere qu'il auroit enlevée à ſon mari. Il n'avoit pas balancé à ſuivre cet Oracle ; & paſſant dans l'Isle de Tikabeſſa, avec un petit nombre de gens fideles, il y avoit vêcu caché pendant quelque tems, pour chercher

KEELING.

1609.

Les Anglois y relâchent.

Embarras ſingulier du Roi de Button.

KEELING.

1609.

l'occaſion de choiſir une femme agréable, & de l'enlever ſans bruit. Son choix étoit tombé ſur celle d'un des plus proches parens du Roi ; & la Fortune l'avoit ſecondé ſi heureuſement, qu'il l'avoit amenée à Button. Mais par d'autres incidens, dont l'Auteur ne fut point informé, l'Indienne qui regrettoit apparemment ſon premier mari, ſe déroba au Raviſſeur, & trouva le moyen de repaſſer dans ſa patrie. Elle étoit groſſe alors de pluſieurs mois. Etant accouchée dans la ſuite de deux fils, le Roi de Button qui s'en croyoit le pere, les fit demander au Roi de Tikabeſſa. Sa priere fut rejettée, non-ſeulement pour le punir de la violence qu'il avoit employée dans les Etats d'autrui, mais pour ſatisfaire auſſi le premier mari & ſa femme, qui prétendoient avoir eu ces deux enfans l'un de l'autre. Les reproches inſultans, dont ce refus avoit été accompagné, étoient devenus un juſte prétexte pour employer ouvertement les armes. Le Roi de Button avoit tenté pluſieurs deſcentes qui lui avoient mal réuſſi. Il avoit eu recours enſuite à l'artifice, en faiſant paſſer ſecrettement à Tikabeſſa quelques gens armés, qui lui avoient promis d'enlever l'Indienne & ſes enfans. Mais les uns avoient péri

dans l'entreprise, & les autres étoient encore prisonniers dans l'Isle ennemie. Tels étoient les outrages dont le Roi de Button fit des plaintes aux Anglois, & pour la vengeance desquelles il leur demandoit le secours de leurs armes.

Les Anglois laissent ce Prince content de leurs échanges.

Keeling qui ne vit aucun avantage à se mêler dans cette querelle, & qui n'en reconnut pas clairement la justice, apporta au Roi toutes les raisons qu'il avoit pour s'en dispenser. Elles ne le délivrerent pas de quantité d'instances, qui se réduisirent enfin à la priere de lui vendre de la poudre & quelques fusils. Les Anglois n'avoient pas fait jusqu'alors assez d'usage de leur poudre pour craindre d'en manquer. Ils en donnerent au Roi cinquante livres, qui leur furent payées fort libéralement. Mais comme ils marquoient moins de facilité à se défaire de leurs armes, ce Prince offrit à Keeling, pour en obtenir deux, un collier de grosses perles, qui surpassoit la valeur des deux meilleurs canons du Vaisseau. Ce prix rendit l'Amiral Anglois si traitable, que se croyant obligé à quelque retour de justice autant que de générosité, il donna au Roi quatre fusils pour son collier.

Le 3 de Février, les Anglois se trouverent par leurs observations à 4 de-

KEELING. 1609.

grés 25 minutes de latitude. Le 4, au matin, ils apperçurent l'Isle de *Burro*, à sept lieues de distance. Le vent n'étant pas favorable pour Banda, on délibéra s'il ne valoit pas mieux gagner les Isles Moluques, sur-tout lorsque de la pointe Orientale de Burro, on commençoit à découvrir Amboyne, qui n'en est qu'à douze lieues. On voyoit en même tems, fort à découvert, l'Isle *Cloy*, qui est à quatre lieues au Sud de Burro. Le soir on jetta l'ancre dans cette résolution. Mais le vent ayant changé pendant la nuit, on revint au dessein de se rendre directement à Banda. Le 6, après avoir découvert clairement Amboyne, qui est située à l'Est par Nord de Burro, & qui présente environ dix lieues de longueur vers l'Est, on apperçut la haute terre de Banda. Elle n'est pas à moins de vingt-cinq lieues de la partie Orientale d'Amboyne. Le 7, on vit *Pulo Rin*, ou l'Isle de *Rin*, & *Puloway*, qui n'en est qu'à trois lieues. Enfin l'on entra le 8, dans la Rade & dans le Port de Banda, en observant, suivant l'avis du Pilote Indien, de s'approcher, du côté du Nord, aussi près qu'il fût possible des plus hautes montagnes, au pied desquelles on trouve toujours au moins six brasses & demie d'eau.

Isle de Burro; sa distance des Moluques.

Pulo Rin.

Puloway.

Les Facteurs du Comptoir Hollandois, & la plûpart des Habitans de la Ville, accoururent ſur le bord du rivage, pour féliciter l'Amiral de ſon arrivée. Il répondit à leurs complimens par une décharge de toute l'artillerie du Vaiſſeau. Dés le lendemain, étant deſcendu à terre, il fut conduit au Palais du Roi par le Scha Bandar. Il remit à ce Prince une Lettre du Roi d'Angleterre, & ſes préſens, qui étoient une belle coupe de vermeil doré avec ſon couvercle, un caſque fort orné; & un tres-beau mouſquet, qui avoit couté ſeul vingt-cinq dollars. L'accueil qu'il reçut du Roi fut auſſi gracieux que l'appareil en fut magnifique. Les Hollandois confeſſerent eux-mêmes qu'ils n'avoient rien vû de ſi pompeux dans cette Cour.

Les Anglois arrivent à Banda.

Ses préſens au Roi.

Keeling s'occupa les jours ſuivans à regler les conditions pour l'établiſſement d'un Comptoir Anglois & pour la conſtruction de l'édifice. Il ne remarqua point, dans ces premiers jours que ſon arrivée causât de la jalouſie aux Hollandois. Il reçut même leurs conſeils pour le ſuccès des vûes qu'il avoit déclarées. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que dans tous les lieux où ils ſont établis, la prudence ſert peu à

Il ſe défie des Hollandois.

KELLING. 1609.

prendre de bonnes meſures, ſi elle n'eſt ſoutenue par une grande profuſion de préſens. Dans les Voyages qu'il fit à *Urtatan* & à *Lantor*, pour conférer avec les Marchands du Pays ſur le prix des marchandiſes, il fut continuellement obſédé par *Nakhada* (a) *China*, Eſpion des Hollandois, qui ſous prétexte de le ſervir en lui procurant les moyens de faire promptement ſa cargaiſon, lui ſuſcita au contraire mille ſortes de difficultés. A Lantor, on lui demanda cent quatre-vingt pieces de huit pour le droit qui ſe nomme *Serepinang*. Enſuite, lorſqu'il propoſa du moins qu'il lui fût permis de mettre à ſon drap le meilleur prix qu'il pourroit, on lui parla d'un autre droit, nommé *Rouba Rouba*, qu'il falloit payer avant que de commencer ſa vente. L'Amiral proteſta qu'il ne refuſeroit aucune demande, lorſqu'elle lui paroîtroit juſte, ou d'un uſage établi; mais à ſon retour il voulut que tout le Pays s'engageât à lui faire dans l'eſpace de quatre mois ſa cargaiſon de noix & de fleur de muſcade, à cent dollars le *Kati*. Et voyant que les difficultés ne faiſoient qu'augmenter, il déclara que puiſqu'on ne cherchoit qu'à prolonger le tems, dans l'eſpérance apparemment

Difficultés qu'ils lui ſuſcitent.

(a) Nakhada ſignifie Capitaine ou Chef de Vaiſſeau.

de voir paroître une Flotte Hollandoise, dont l'arrivée lui paroiſſoit néanmoins fort douteuſe, parce que la Mouſſon étoit preſque paſſée, & que les vents d'Eſt commençoient déja, il ne donneroit pas plus de quatre-vingt pieces de huit. On ſe diſpenſa froidement de répondre à cette déclaration, mais ce ne fut pas ſans donner quelques marques de dépit & d'averſion.

Arrivée de trois Vaiſſeaux Hollandois, & leur diſgrace.

Le 16, il arriva trois grands Bâtimens Hollandois, qui ſans avoir jetté l'ancre, firent une décharge de toute leur artillerie; l'un de trente, l'autre de ſeize, & le troiſiéme de neuf pieces de canon. Deux de ces trois Vaiſſeaux venoient de Ternate, où ils avoient perdu *Paul van Carden*, leur Amiral, avec ſoixante-dix hommes, pris par les Eſpagnols. Les Hollandois offrirent 50000 dollars pour ſa rançon; mais la ſeule compoſition que leurs Ennemis voulurent accepter, fut la reſtitution du Fort de Machian que cet Amiral avoit pris ſur eux. Les trois Vaiſſeaux entrerent dans le Port, après s'être ainſi préſentés à l'entrée de la Rade. Cette montre de leurs forces fit prendre aux Hollandois du Comptoir des apparences encore plus affectées de politeſſe & d'amitié pour les Anglois. Ils envoyerent

KEELING. 1609.

visiter Keeling par un de leurs principaux Chefs; & les Officiers des deux moindres Vaisseaux l'étant venu voir le lendemain sur son bord, y demeurerent à souper. Cependant un Soldat Anglois qui sçavoit fort bien leur Langue, & qui s'etoit mêlé avec leurs Matelots, rapporta le même jour à son Amiral que leur dessein étoit de le surprendre & de se saisir de son Vaisseau avant la fin du mois.

La fermeté de Keeling lui fait obtenir ce qu'il desire.

On vint renouveller à Keeling la demande du *Rouba Rouba*. Il persista dans son refus. On revint lui déclarer que le Conseil s'étoit assemblé, & que par une Délibération irrévocable on avoit résolu de lui ôter la liberté du Commerce, s'il s'obstinoit à ne vouloir pas donner plus de cent dollars. Sa réponse fut qu'il partiroit sans avoir chargé un grain de poivre, plûtôt que d'aller au-delà de cette somme. On reparut bien-tôt pour lui dire qu'on consentoit enfin à prendre cent dollars pour le *Katti* d'épices, trois cens quatre-vingt dollars pour le *Rouba Rouba*, & cinquante dollars pour le *Serepinang*; sans y comprendre néanmoins le droit des quatre *Scha Bandars*, qui se nomme le *Pissalin*, & quatre pieces de *Serrassa*, ou de Pintade Malaiene. Après cette convention,

on regla la valeur des monnoies ; ce qui fit naître encore des embarras, par ce que le trebech & les réales de huit ſe trouvoient trop légeres. Enfin cet obſtacle étant levé par des évaluations fort juſtes, on commença a peſer les épices. Pendant que les Anglois preſſoient ce travail, les Hollandois des trois Vaiſſeaux firent leur prix, qui fut de cent dollars pour le Kati d'épices. trois cens pour le *Rouba Rouba*, & cinquante pour le *Serepinang*, avec quatre pieces de drap.

Vaiſſeau Portugais échappé à la tempête.

Il arriva dans cet intervalle un Vaiſſeau Portugais de Goa, qui avoit été ſi maltraité, le jour & la nuit d'auparavant, par une affreuſe tempête, que n'ayant point eu d'autre azile à choiſir, il venoit ſe radouber à Banda. Sa cargaiſon n'étoit pas précieuſe ; il portoit du riz & des étoffes de la Côte de Canara ; mais il avoit à bord quantité de Paſſagers, entre leſquels on comptoit pluſieurs Officiers de diſtinction avec leur famille. Ils étoient déja informés de la paix entre la France, l'Eſpagne & la Hollande ; cependant leur haine pour les adverſaires de la Religion Romaine, leur fit éviter preſqu'également le commerce des Anglois & des Hollandois. Comme ils étoient dans le beſoin

KEELING. 1609.

de mille choſes qu'ils ne pouvoient eſpérer des Naturels du Pays, Keeling, ſans s'arrêter à leurs préventions, prit un jour occaſion de leur offrir ſes ſervices. Leur Capitaine les refuſa, dans des termes qu'il n'avoit pas choiſis pour les plus civils. Il ſe nommoit *Dom Blas d'Argentra*; mais un Gentilhomme, qui étoit à terre avec lui, parut plus ſenſible à des honnêtetés ſi gratuites. Il ſuivit l'Amiral Anglois; & l'ayant remercié au nom de ſes Compagnons, il lui demanda s'il ſe propoſoit de retourner bien-tôt en Europe. Keeling lui dit qu'il n'attendoit que la fin de ſa cargaiſon. Je m'appelle *Barbeſés*, reprit le Portugais; je cherche à regagner ma patrie avec ma famille & les débris de ma fortune: le Vaiſſeau l'*Annonciade*, où mes chagrins m'ont forcé de m'embarquer, eſt en ſi mauvais état que je tremble à lui confier plus long-tems ce que j'ai de plus cher: ſi vous vouliez me recevoir ſur le vôtre, & me jetter, ſoit à Madere, ſoit ſur les Côtes de Portugal, je ne ferois pas difficulté de me fier à un homme dont les manieres m'inſpirent de l'eſtime, & qui commande un Vaiſſeau de la Compagnie d'Angleterre. L'Amiral, encore plus porté à le ſervir, acheva de lui gagner le cœur, en lui apprenant

Keeling oublie ſes reſſentimens à leurs miſeres.

que lui & la plûpart de ses Matelots étoient Catholiques. Il lui déclara néanmoins qu'irrité comme il devoit l'être contre les Portugais, qui lui avoient enlevé dix-huit hommes & la cargaison d'une Pinace, il auroit été peu porté à prévenir sa Nation par des politesses, dans tout autre cas que celui où il avoit vû son Vaisseau. Enfin loin d'être rebuté par la grossiereté du Capitaine, il l'assura que le desir d'obliger un honnête homme se joignant à ses principes naturels de générosité & d'honneur, il ne balançoit point à lui promettre de le débarquer à Madere.

Il fait une action généreuse.

Cet Officier, suivant le récit de Keeling, qui continua de le voir familierement pendant plus de six semaines, étoit un des hommes du monde à qui il eût connu le plus d'esprit & de vertu. Il avoit été Commandant du Fort de Saint Philippe à Goa. Sa disgrace avoit commencé par une querelle de sa femme avec celle du Viceroi, qui étant d'un orgueil insupportable, quoique fort inférieure à la sienne par la naissance & les agrémens du corps, exerçoit une tyrannie dont les autres femmes étoient révoltées. Le Viceroi avoit exigé que Barbesés fît des réparations à cette fiere Vicereine, pour quelques défauts de

Malheurs d'un Officier Portugais.

respect & de soumission dont elle accusoit la Commandante. Le différend étoit passé d'un sexe à l'autre. Barbesés, qui ne croyoit pas sa femme coupable, avoit pris ses intérêts avec tant de chaleur, que le Viceroi l'accusant à son tour de désobéissance & de révolte, l'avoit fait arrêter, & lui avoit fait faire son procès. Il en auroit coûté la vie à ce malheureux Commandant, si les emportemens de la Vicereine eussent été suivis. Mais le Conseil de Goa, pesant son mérite & sa vertu, avoit borné sa Sentence à deux années de prison, qu'il avoit subies dans son propre Fort. Son Office avoit été rempli par un homme dévoué à la Vicereine, qui s'étoit efforcé par ses mauvais traitemens, de suppléer à la rigueur dont elle se plaignoit que le Conseil avoit manqué. Ses biens avoient beaucoup souffert dans cet intervalle. En sortant de sa prison, où il n'avoit pas même eu la liberté de voir sa femme, il l'avoit trouvée réduite à vivre avec ses enfans, des libéralités d'un parent fort riche, dont le Ciel avoit ensuite permis la mort, pour rendre par son héritage une partie de son éclat à cette famille affligée. Il n'avoit rien eu de si pressant que de convertir toute sa succession en or & en

pierreries, & de monter ſur le premier Vaiſſeau qui étoit ſorti du Port.

Keeling joint ici pluſieurs réflexions ſur l'abus du pouvoir dans les Régions éloignées. Mais cet exemple lui paroît moins odieux qne celui do t le même Officier fut encore le ſujet. Il ſembloit qu'étant libre ſur le Vaiſſeau, il ne lui reſtât plus qu'à faire paſſer ſa famille & ſes biens à bord de l'Amiral Anglois. Cependant à peine eut-il fait l'ouverture de ſon deſſein à Blas d'Argentra, qu'il trouva des ordres donnés pour arrêter ſa femme & ſes enfans; & lorſqu'il en porta ſes plaintes à ce Capitaine, il n'obtint pour réponſe que des reproches & des menaces. Non-ſeulement on lui fit un crime d'eſpérer plus de ſûreté ſous le Pavillon Anglois que ſous celui du Portugal; mais ſoupçonnant que ſes chagrins lui avoient fait naître la penſée de s'établir en Angleterre, on porta la dureté juſqu'à lui faire craindre d'être accuſé de trahiſon. Il ſe crut obligé de juſtifier ſes intentions par la facilité même avec laquelle il affecta d'abandonner ſon entrepriſe; & pour effacer des ſoupçons encore plus dangereux, il engagea Keeling à rendre une viſite au Capitaine d'Argentra, dans laquelle il le pria de déclarer à tous les

KEELING. 1609.

Portugais du Vaisseau, que lui-même & la plûpart de ses gens étoient de la Religion Romaine. Mais si cette démarche adoucit le Capitaine, elle ne lui rendit point assez de confiance pour accorder à Donna de Barbesés & à ses enfans la liberté de descendre sur le rivage. Keeling fut si irrité de cette tyrannie, qu'il offrit à Barbesés de lever l'ancre après le Vaisseau Portugais, & de suivre d'Argentra, pour lui faire entendre raison par la supériorité des armes.

Le 23, Keeling fit un Traité secret avec le Chef de Puloway, pour établir un Comptoir dans cette Isle; mais il fut obligé d'acheter cette faveur, en lui prêtant trois cens pieces de huit, & d'en donner cent pour le Serapinang, avec quatre Pintades Malayennes. Les Hollandois n'eurent pas plûtôt appris cette convention, qu'ils employerent toutes sortes de moyens pour la traverser. Ils devinrent beaucoup plus redoutables le 29, lorsqu'il leur fut arrivé dans la Rade, six gros Vaisseaux & deux Pinaces. Cependant l'Amiral Anglois, qui ne vouloit rien avoir à se reprocher, les salua de neuf coups de canon, ausquels ils ne répondirent que de trois.

Démêlés

Il continua de régler ses intérêts, sans

KEELING. 1609.

des Anglois avec les Hollandois.

paroître ſenſible à leur mauvaiſe humeur. Ayant reçu de Puloway deux cens vingt-cinq Katis de fleur de muſcade, & treize cens ſept Katis de noix, qu'il paya fidellement, il marqua les ſacs de la lettre *B*, pour les diſtinguer. On reconnut, quelques jours après, combien cette précaution avoit été néceſſaire. Il arriva, le 4 d'Avril, deux petits Vaiſſeaux Hollandois, qui ſe voyant ſoutenus par le grand nombre de Bâtimens qu'ils avoient dans le Port, & faiſant valoir des affaires qui les obligeoient de ſe preſſer, entreprirent de charger toute la muſcade qu'ils trouverent prête à leur arrivée. Celle des Anglois n'auroit point été reſpectée, ſi les Gardes que l'Amiral y avoit laiſſés euſſent été capables de ſe rendre aux promeſſes & aux menaces, ou d'être trompés par la ſuppoſition d'un accord entre les Amiraux des deux Nations. Heureuſement Keeling ſe rendit à terre dans ces circonſtances. Il prit un ton ſi ferme, qu'on ceſſa de le preſſer. Le même jour, *Pierre Williamſon Vanhoof*, Amiral de la grande Flotte Hollandoiſe, étant deſcendu pour la premiere fois ſur le rivage, les Vaiſſeaux de Hollande le ſaluerent de trente coups de canon; mais Keeling ne le ſalua que de cinq.

KEELING. 1609.

Vanhoof remit à la Cour une Lettre du Comte Maurice, qui ne fut accompagnée d aucun présent. A l'étonnement que le Scha Bandar en témoigna, il répondit que le présent avoit été oublié sur son Vaisseau. La Lettre étoit en Portugais. Keeling fit remarquer au Scha Bandar, que c'étoit moins une Lettre de civilité & d'amitié, qu'un ordre de ratifier tout ce que l'Amiral & son Conseil régleroient en vertu de leurs pouvoirs. Elle étoit écrite sur du papier ordinaire, scellée au-dessous & toute ouverte. En effet il parut bientôt que les Hollandois n'étoient point arrivés en si grand nombre avec de simples vûes de Commerce, & qu'ils croyoient les prieres peu nécessaires lorsqu'ils avoient dessein d'employer la force.

Dessein des Hollandois sur Banda.

Le 11, ils conseillerent aux Anglois de finir promptement leur cargaison, sans leur expliquer le sens de ce conseil; mais Keeling croyant découvrir à leurs mouvemens qu'ils méditoient quelque entreprise extraordinaire, hâta l'ouvrage par des ordres fort pressans. Ainsi, non seulement les Anglois ne purent apporter beaucoup de choix à leurs marchandises; mais la fleur & les noix de muscade n'ayant point le tems né-

ceſſaire pour ſuer, furent expoſées à s'altérer beaucoup dans le voyage. Pendant deux jours qu'ils employerenr à ce travail, ils obſerverent peu les démarches des Hollandois. Le 12 au ſoir, Keeling reçut un Meſſager du Scha Bandar, qui le preſſoit de ſe rendre à terre avec une puiſſante eſcorte. L'obſcurité de cette priere, & les embarras qui l'occupoient, lui firent remettre ſa réponſe au lendemain; mais ayant été ſupplié par un autre Meſſage de ne pas attendre que la nuit fût paſſée, il prit le parti, vers la pointe du jour, de ſe mettre dans ſa Chaloupe avec quinze de ſes plus braves gens. Le Scha Bandar ſe trouva ſur le rivage pour le recevoir; & l'ayant conduit juſqu'à ſa propre maiſon, il commença un diſcours dont Keeling étoit fort éloigné de prévoir la concluſion. Après avoir fait des plaintes ameres de la violence & de la hauteur des Hollandois, qui n'étoient venus juſqu'alors à Banda que pour y regner par la force, il aſſura qu'ayant pénétré leurs nouveaux deſſeins, il ne doutoit pas que tant de Vaiſſeaux qu'ils avoient raſſemblés dans le Port, n'y fuſſent pour achever de mettre la Ville & l'Iſle entiere ſous le joug. Enfin dans la néceſſité de recevoir des Maîtres, ou de ré-

On offre aux Anglois de les rendre maîtres de Banda.

KEELING. 1609.

Propositions de Keeling au Scha Bandar.

pandre beaucoup de ſang pour s'en garantir, il offrit à Keeling de ſoumettre le Pays au Roi d'Angleterre. Cette propoſition ſurprit l'Amiral Anglois. Dans l'état de ſes offres, avec un ſeul Vaiſſeau & une Pinace, il ne voyoit aucune apparence de pouvoir conteſter l'empire aux Hollandois, qui n'avoient pas moins de deux mille hommes ſur leur Flotte. Cependant, après avoir réfléchi quelques momens ſur une conjoncture de cette importance, il prit une réſolution dont on a beaucoup vanté la ſageſſe. Il s'efforça de faire comprendre au Scha Bandar, que dans l'inégalité préſente il ne falloit rien eſpérer par la voie des armes. Banda étoit ſans fortifications, les Habitans peu propres à la guerre, & les Anglois trop foibles pour les ſoutenir contre une Flotte auſſi puiſſante que celle de Hollande. Mais avant que les Hollandois commençaſſent leurs hoſtilités, l'Iſle pouvoit ſe mettre ſous la protection de l'Angleterre, par une ſoumiſſion tranquille qu'il offroit de recevoir, & contre laquelle il étoit perſuadé que l'Amiral Vanhoof n'auroit pas la hardieſſe de reclamer. Ce ſeroit dans la ſuite au Roi d'Angleterre à faire valoir ſes droits, que la République de Hollande n'entreprendroit

KEELING. 1609.

droit pas légerement de contester. Le Scha Bandar ne desiroit apparemment qu'une défense présente, & peut-être ne demandoit-il le secours des Anglois contre la Flotte de Hollande, que dans l'espérance de se délivrer d'eux facilement, lorsqu'il auroit employé leurs forces à repousser des Ennemis plus redoutables. Il feignit de compter peu sur le parti que Keeling lui proposoit, & de ne pas même concevoir qu'un droit acquis par une soumission volontaire pût être de quelque poids contre la force des armes. Cependant après avoir paru si impatient de voir Keeling, & si pressant dans ses sollicitations, il demanda deux jours pour déliberer sur sa réponse. Le 14 se passa tranquillement. Mais le 15 au matin, à la surprise extrême des Anglois & des Indiens, l'Amiral Hollandois débarqua douze cens hommes, qui s'avancerent aussi-tôt vers la Ville. Non-seulement il ne parut personne pour s'opposer à leur approche, mais tous les Habitans ayant pris la fuite, Vanhoof affecta de garder beaucoup de modération dans sa victoire. Il défendit à tous ses gens, sous de rigoureuses peines, de causer le moindre desordre; & sans marquer d'inquiétude de la part des Insulaires, il fit jetter à sa vûe les

Les Hollandois se saisissent de Banda.

KEELING. 1609.

fondemens d'un Fort, dans un lieu dont il n'avoit pas attendu jusqu'alors à prendre les dimensions.

Ils y élevent un Fort.

Keeling essuya ce spectacle sur son bord, sans aucune marque de regret; mais s'étant rendu au rivage le 18, il fit prier quelques Hollandois d'un rang distingué de le venir voir dans sa Chaloupe. Là, sans toucher à l'entreprise de leur Nation, il leur fit des plaintes fort vives des torts continuels que les Anglois avoient reçus d'eux depuis que l'arrivée de tant de Vaisseaux les avoit rendus supérieurs en nombre. Il ne demandoit que la fin de tant de violences; car ce n'étoit point à Banda, leur dit-il, qu'il pouvoit exiger des satisfactions: mais il les pria de se souvenir que l'Europe n'étoit point un pays auquel ils eussent renoncé les uns ni les autres, & que le Roi d'Angleterre étoit assez puissant pour venger des injures qui ne le regardoient pas moins que ses Sujets. En même tems, pour faire connoître que rien ne balançoit les devoirs de l'humanité dans le cœur d'un Anglois, il les avertit que les Indiens étoient résolus d'empoisonner les eaux, & qu'ils lui avoient fait conseiller eux-mêmes de n'en plus boire. Un procédé si noble parut faire quelque impression sur les Of-

Keeling se plaint des violences que ses gens essuyoient d'eux.

KEELING.
1609.

ficiers Hollandois. Ils promirent d'en relever le mérite aux yeux de leur Amiral; & quelques heures après ils revinrent effectivement avec la commission de faire des remercimens à Keeling, & des promesses pour l'avenir. Cependant les Anglois ayant besoin de riz, & comptant d'en recevoir une provision de *Daton Puti*, riche Indien avec lequel ils avoient des liaisons de commerce, ils apprirent avec autant d'indignation que de surprise, que les Hollandois leur avoient enlevé ce secours. Leur ressource étoit du moins dans les Marchands Javans de Banda, de qui ils comptoient d'en acheter; mais ils les trouverent si tremblans, dans la crainte d'être insultés par les Hollandois, que toutes leurs instances n'en purent rien obtenir.

Daton Puti, qui étoit attaché aux Anglois par une sincere inclination, & qui ne se ressentoit pas moins qu'eux de leur perte commune, vint trouver Keeling pendant la nuit. Entre plusieurs projets qu'il avoit imaginés pour rendre le commerce libre, & délivrer sa patrie du joug Hollandois, il en proposa deux sur lesquels il insista fort vivement. Le premier regardoit Keeling, à qui il conseilloit de se retirer dans quelqu'une des Isles voisines, jusqu'au dé-

Deux partis proposés à Keeling pour chasser les Hollandois.

KEELING. 1609.

part de la Flotte Hollandoiſe & de revenir alors avec la certitude de ſe trouver en état, ſoit par ſes propres forces, ſoit par le ſecours des Indiens, de raſer le Fort des Hollandois & de les chaſſer de l'Isle. Il falloit que ce conſeil vînt du Scha Bandar, & peut-être du Roi même; car outre la promeſſe d'armer les Indiens pour ſon retour, Daton Puti s'engageoit à fournir ſecretement des proviſions aux Anglois dans l'Isle qu'ils choiſiroient pour retraite, & leur offroit juſqu'à des femmes pour leur faire paſſer le tems avec moins d'ennui. Le ſecond projet, qui ne regardoit que les Indiens, étoit de les empêcher pendant toute la ſaiſon ſuivante de recueillir la muſcade, & de leur perſuader qu'il valoit mieux laiſſer pourrir le fruit ſur les branches que de le préparer pour leurs ennemis. Keeling trouva cette idée puerile, & fit ſentir à Daton combien il ſeroit difficile de réunir, dans la même vûe, une infinité de gens, qui s'embarraſſeroient peut-être fort peu à quels Maîtres ils étoient ſoumis, pourvû qu'ils vendiſſent leur muſcade; ſans compter que les Hollandois, à qui cette conduite ne pourroit être cachée, en prendroient droit de rendre le joug beaucoup plus rigoureux. Mais il au-

Il en rejette une qui lui paroît puérile.

roit eu moins d'éloignement pour la premiere, s'il n'eût cru que les Hollandois, en bâtissant un Fort, s'étoient mis dans le droit où il avoit souhaité de mettre les Anglois par la soumission volontaire des Habitans. C'étoit une espece de possession, dont il ne lui appartenoit pas d'examiner la justice, & qu'il ne pouvoit combattre par aucun titre. D'ailleurs ils avoient un autre Etablissement aux Moluques, d'où ils pouvoient tirer assez de secours pour l'emporter bientôt sur un seul Vaisseau, qui faisoit toutes les forces des Anglois. Enfin, ils avoient commencé à faire passer tous les ans aux Indes Orientales des Flottes fort supérieures à celles de l'Angleterre; & ces Commerçans si tranquilles, qui affectoient, dans l'origine, de vouloir ménager tous les intérêts & tous les droits d'autrui, ne faisoient plus difficulté d'employer les armes & de mêler les vûes de l'ambition à celles du Commerce. Keeling n'ajoutoit point une autre objection, qui étoit peut-être la plus forte: c'est qu'après tant d'expériences de l'infidélité des Mores, il n'osoit s'y fier assez pour former une si grande entreprise sur la seule foi de leurs promesses.

Il balance sur la seconde.

Cependant le Fort des Hollandois

Fierté des

KEELING. 1609.

s'avançoit de jour en jour, ſans que les Habitans du Pays entrepriſſent de s'y oppoſer; & la tyrannie de Vanhoof ſembloit augmenter à meſure qu'il voyoit croître ſon ouvrage. A *Lantor*, à *Labakata*, à *Kemby*, & dans tous les autres lieux où Keeling cherchoit de la muſcade, il avoit le chagrin de voir arriver les Hollandois preſqu'auſſi-tôt que lui, comme s'ils euſſent pris plaiſir à l'obſerver dans toutes ſes démarches, & qu'ils euſſent reſolu de lui enlever toutes ſes eſpérances. Ils alloient ſouvent juſqu'à l'inſulter par des railleries, & le reſſentiment des Anglois avoit beſoin à tous momens d'être reprimé par de nouveaux ordres Keeling apprit non-ſeulement de Daton Puti, mais du Scha Bandar même, que l'Amiral Hollandois avoit offert la paix aux Habitans, à la ſeule condition qu'ils fermaſſent l'entrée de leur Isle aux Anglois. Il falloit dévorer ces outrages, en attendant la fin d'une cargaiſon dont les Hollandois mêmes cauſoient toutes les difficultés. Quoique les Indiens n'euſſent point de troupes raſſemblées; & qu'ils paruſſent ſoumis à toutes les loix de Vanhoof, il arrivoit mille occaſions où leur haine éclatoit. Keeling ne manquoit point alors de prendre parti pour

Hollandois après la conſtruction de leur Fort.

Ils continuent de maltraiter les Anglois.

les Hollandois, du moins par les voies de la douceur & de la conciliation. Six de leurs Matelots ayant conduit une Chaloupe à *Kampon Aurat*, pour y prendre quelques marchandises dans le Comptoir que Vaanhof y avoit établi, l'abondance des liqueurs qu'ils y trouvèrent les jetta dans une débauche qui les rendit capables de toutes sortes d'excès. Ils forcerent une femme & deux filles, en se croyant quittes pour les avoir recompensées assez libéralement; & sous prétexte qu'elles devoient les souffrir sans peine après avoir été si bien payées, ils se prétendoient en droit de les retenir pendant le séjour qu'ils avoient à faire dans ce lieu. La femme étoit veuve & passoit pour libertine. Mais les deux filles, qu'on la soupçonnoit d'avoir entraînées dans cette infâme partie, firent entendre des cris & des plaintes qui attirerent un Officier de la Justice Indienne. Les Matelots, choqués de voir troubler leurs plaisirs, maltraiterent cet Officier de plusieurs coups, & tuerent un autre Indien qui se présentoit à son secours. Keeling étoit arrivé le même jour à Kampon Aurat. Quoique son cortége fût si peu nombreux qu'il ne pouvoit prétendre à rien par la force, les Facteurs du Com-

Débauche de six Matelots.

KEELING.

1609.

ptoir Hollandois vinrent le ſupplier de ſauver leurs Matelots de la fureur du Peuple. Ils étoient déja ſaiſis & renfermés. Dans le mouvement qui portoit toute la Ville à la vengeance, il ſembloit que leur ſupplice fût infaillible avant la fin du jour. Cependant Keeling repréſenta ſi vivement l'indulgence qu'on devoit à l'yvreſſe, & tous les motifs qui pouvoient déſarmer la Juſtice, que par la force de ſes raiſons autant que par une ſomme d'argent qu'il fit agréer aux Parens du Mort, il obtint la vie & la liberté des Coupables. Il avoit avancé la ſomme dont il étoit convenu avec les Juges Indiens; & ce ne fut pas ſans difficulté qu'il ſe la fit rembourſer.

Keeling le ſauve du ſupplice.

Les Hollandois entreprennent de ſe faire aimer.

Vanhoof ne laiſſoit pas de ſentir que ne pouvant demeurer ſans ceſſe à Banda, ni laiſſer dans ſon Fort une Garniſon aſſez nombreuſe pour tenir les Inſulaires dans une ſoumiſſion forcée, il avoit beſoin de regagner leur confiance & leur affection par la douceur. Son intention n'avoit jamais été de conquérir Banda pour y établir la domination des Hollandois; mais dans la vûe même qu'il ſe propoſoit, d'y faire un ſimple magaſin d'armes, & d'y laiſſer aſſez de monde pour former une Colonie, il

étoit à craindre que cet établiſſement ne fût pas de longue durée, s'il n'étoit ſoutenu que par la force. Ce fut apparemment cette réflexion qui le fit changer ſubitement de conduite. Il voulut que ſes gens ſe mêlaſſent ſans affectation avec les Habitans de Banda, & qu'ils cherchaſſent à s'en faire aimer. Il renonça au droit qu'il s'étoit attribué de régler le prix des marchandiſes, & laiſſa aux Négocians la liberté ordinaire du commerce. Il invita le Scha Bandar à dîner dans ſon Fort; & pour ne pas l'expoſer à violer les uſages, il lui donna une fête à l'Indienne. Enfin, il lui déclara que tous les Hollandois qui demeureroient à la garde du Fort, auroient la liberté de ſe marier avec des femmes du Pays. Cette déclaration ſervit également à perſuader aux Indiens qu'il commençoit à traiter de bonne-foi, & à faire deſirer à ſes gens de demeurer à la garde du Fort. Cependant, de peur ſans doute qu'ils ne priſſent tous le parti d'épouſer des Indiennes, il promit que la premiere Flotte n'arriveroit point ſans apporter quelques Européennes, s'il s'en trouvoit qui vouluſſent faire le voyage des Indes pour trouver des maris.

Loix que leur Amiral établit.

Keeling admire que dans ce projet

KEELING.

1609.

de Colonie, la Religion fut comptée pour si peu de chose, qu'on ne laissa pas même un Ministre pour la célébration des mariages & pour les autres exercices du Christianisme. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il n'en restoit que deux sur toute la Flotte; soit qu'elle n'en eût pas apporté davantage, ou qu'ils fussent morts pendant la navigation.

Conspiration contre les Hollandois.

Il falloit, malgré toutes ces attentions, que les Matelots ou les Soldats Hollandois, qui commençoient à vivre assez librement dans Banda, n'y fussent pas vûs plus volontiers, & qu'ils entrassent mal dans les intentions de leur Amiral; car la haine des Habitans s'anima contre eux jusqu'à former une conspiration pour les massacrer tous dans un seul jour. Ils n'eurent l'obligation de leur salut qu'à *Nackada Goa*, c'est-à-dire au Capitaine d'un Vaisseau Indien de Goa, qui étoit depuis quelques semaines dans le Port. *Nackada China* & *Nackada Bantam*, signifient de même les Capitaines ou les Patrons de Bantam & de la Chine, qui ne sont pas distingués par d'autres noms. Il se trouvoit environ soixante Hollandois répandus dans la Ville, sans y comprendre les autres Facteurs du Comptoir, qui étoient au nombre de douze. Un grand nombre d'Ha-

bitans s'associerent pour les surprendre en différens lieux ; & s'étant divisés en plusieurs bandes, suivant le nombre d'Ennemis que chacun avoit dans son quartier, il auroit été difficile qu'il en fût échappé un seul à leur vengeance. Comme la plus grande partie de ces Hollandois étoient des Soldats du Fort, les Conspirés se proposoient ensuite de fondre sur ce nouvel établissement, qu'ils comptoient de trouver mal défendu, & de le détruire avant qu'il fût achevé.

Ils doivent leur salut à un Capitaine Indien de Goa.

Nackada Goa se trouvoit lié avec les Hollandois ; parce que n'ayant pas moins d'aversion qu'eux pour les Portugais, ils s'entretenoient ensemble de leur haine. Il découvrit la conspiration dans le commerce familier qu'il avoit avec les Habitans. Il se hâta d'avertir les Facteurs Hollandois. L'ordre fut donné aussi-tôt à tous leurs gens de retourner au Fort ; & les Facteurs mêmes se rendirent sur leur Flotte pour tenir conseil avec leur Amiral. Dans un danger si pressant, Vanhoof résolut d'en imposer aux Habitans par sa fermeté. Il se rendit à terre avec une escorte de cinquante hommes ; & passant au travers de la Ville pour aller jusqu'à la maison du Scha Bandar, il salua les Indiens d'un

KEELING.
1609.

air aussi tranquille que s'il n'avoit eu rien à leur reprocher. Si le Scha Bandar fut surpris de sa visite, il le parut encore plus de ses explications. Vanhoof profita de son trouble pour exiger qu'il fît venir sur le champ un certain nombre d'Habitans, dont il avoit appris les noms, de Nackada Goa. La crainte retenant le plus grand nombre, ce ne fut pas sans difficulté qu'on parvint à les rassembler. Cependant il en parut plusieurs, accompagnés d'une foule de peuple, qui sembloit disposé à les défendre. Mais l'Amiral qui se fioit au courage & aux armes de ses gens, ne mit pas moins de fierté dans sa contenance à la vûe de cette Assemblée. Il pressa le Scha Bandar de déclarer pour lui, qu'il n'ignoroit pas les sanglans desseins qu'on avoit formés contre sa Nation, & qu'il connoissoit jusqu'au nom des coupables ; mais que dans le pouvoir qu'il avoit de se venger, il aimoit mieux faire connoître, par l'oubli de cette offense, qu'il n'avoit que des sentimens d'amitié pour le Peuple de Banda : que cet exemple apprendroit enfin quelle avoit été l'intention des Hollandois en bâtissant un Fort : que loin d'en vouloir à la liberté du Pays, il ne pensoient à s'y établir que pour la défen

Discours que Vanhoof fait prononcer au Scha Bandar

dre & la conſerver : que les loix qu'il avoit impoſées à ſes gens ſeroient fidellement obſervées : qu'il promettoit d'en punir les infracteurs, & d'écouter les plaintes ; mais qu'il demandoit auſſi que le Peuple de Banda reconnût les Hollandois pour ſes alliés, ſes amis, ſes freres ; & que dans les devoirs de la ſociété comme dans ceux du commerce, il répondît à l'affection qu'on ne ceſſeroit jamais de lui marquer.

Vanhoof abuſe de la puiſſance pour chagriner les Anglois.

Ce diſcours, que la crainte arracha de la bouche du Scha Bandar beaucoup plus que l'inclination, ne laiſſa pas de faire impreſſion ſur le Peuple. Vanhoof dut être ſatisfait du témoignage préſent qu'il en reçut par des careſſes & de longues acclamations. Elles allerent juſqu'à lui offrir de faire rechercher tous les Coupables, & de lui en abandonner la punition. Il répeta qu'il oublioit leur crime, dans la confiance qu'il ne ſeroit jamais renouvellé. Cette réconciliation, feinte ou ſincere, ſe ſoutint ſi conſtamment, que non-ſeulement les Hollandois eurent la liberté d'achever leurs Fort, mais qu'ils recommencerent à ſe lier plus étroitement que jamais avec les Indiens. L'effet n'en fut deſagréable que pour les Anglois, à l'égard deſquels Vanhoof ſe crut en devoir de

KELLING. 1609.

garder moins de ménagement. Keeling lui avoit fait offrir de se borner au commerce de Puloway & de Pulorin, à la seule condition que les Hollandois lui payassent environ douze cens dollars qui lui étoient dûs à Banda. Vanhoof y consentit ; mais abusant de cette condescendance, il exigea que les Bâtimens Anglois qui feroient desormais ce commerce, fussent soumis à la visite des Hollandois. Une tyrannie si violente révolta Keeling. Il protesta que l'infériorité de ses forces ne l'empêcheroit pas de s'y opposer, au péril même de sa vie ; & que s'il périssoit dans une querelle si juste, il laisseroit la vengeance de sa mort au Roi son maître. Cependant, après avoir délibéré avec son Conseil sur la nécessité de sa situation, il envoya le 2 de Juin, Spalding à l'Amiral Hollandois, pour lui demander un accommodement. L'état de ses forces lui permettoit si peu de contester, qu'il ne pensoit plus qu'à sortir de cette difficulté avec honneur. Mais les Hollandois, résolus de le mortifier, insisterent absolument sur leurs prétentions. Il leur écrivit dans les termes les plus pressans, en joignant aux motifs de l'honnêteté & de l'amitié, des offres qui devoient passer à leurs propres yeux

pour un juste équivalent. Leur réponse fut qu'ayant tenu quatre fois conseil sur cette affaire, ils s'étoient accordés autant de fois à croire leur résolution indispensable. Il fallut céder, avec autant de regret qu'ils firent éclater de fierté & de joie. Soixante-deux hommes, qui composoient alors tout l'Equipage du Vaisseau Anglois & de la Pinace, ne pouvoient entreprendre de résister à deux mille, ni même espérer de sortir du Port malgré eux, depuis que leur Fort le commandoit entierement.

Les Anglois sont assujettis à la visite des Hollandois.

Ainsi Keeling se vit forcé de subir une loi fort humiliante; & l'occasion de plier sous le joug se renouvellant à chaque voyage que la Pinace faisoit à Puloway, à Labakata, à Lantor, à Rumber, & dans les autres lieux voisins, l'impatience de ses gens faillit plus d'une fois de produire des scênes sanglantes. Lui-même, étant allé à Lantor, pour y porter des draps & rapporter des épices, il ne put supporter la hauteur avec laquelle on exigeoit qu'il s'approchât de la Garde Hollandoise qui devoit le visiter. Il continua de faire ramer, malgré la menace qu'on lui fit de tirer sur lui. Enfin les Hollandois se mirent en mouvement pour se rendre à sa Chaloupe; & satisfait alors de leur politesse, il ne fit pas difficulté de les attendre.

Regret qu'ils ont de s'y soumettre.

KEÉLING.
1609.

Mais il fut extrémement ſurpris de les voir partir le 2 de Juillet avec toutes leurs forces, ſans lui avoir donné le moindre avis de leur départ. Ne pouvant s'imaginer qu'ils abandonnaſſent Banda ſans avoir achevé d'y établir leur pouvoir, & moins encore qu'ils l'y laiſſaſſent comme le maître, lorſqu'ils n'avoient pas plus de cinquante hommes dans le Fort, il n'attendit pas ſans inquiétude à quoi ce mouvement devoit aboutir. Mais il apprit dès le même jour que ſur quelques ſujets de mécontentement qu'ils avoient reçus à Labakata, ils étoient allés punir les Indiens de cette malheureuſe Ville. L'Auteur aſſure que quarante hommes auroient ſuffi pour cette entrepriſe. Les Habitans firent ſi peu de réſiſtance qu'à peine en reſtoit-il quinze ou vingt, que les Hollandois tuerent à genoux. Tous les autres avoient pris la fuite à leur approche, abandonnant leurs familles & leurs biens. Auſſi le pillage dura-t-il beaucoup plus que le combat. La Ville fut brûlée, & les jeunes femmes emmenées pour l'eſclavage, avec les enfans capables de marcher. L'Amiral Hollandois obſerva néanmoins quelque apparence de juſtice dans cette confuſion. Il voulut que les femmes mariées euſſent la

Les Hollandois pillent & brûlent Labakata.

liberté de ſuivre leurs maris fugitifs. Mais il s'en trouva pluſieurs qui refuſerent d'accepter cette grace, dans le chagrin d'avoir été abandonnées. Il eſt aiſé de ſe figurer quelle fut la licence du Soldat. A peine l'Amiral put-il mettre à couvert quelques Dames Indiennes, femmes des plus riches Marchands de la Ville, dont il eſpéroit tirer un profit conſidérable, ſoit par la rançon qu'il recevroit de leurs Maris, ſoit par la vente qu'il en feroit faire aux Portugais de Goa & de Malaca. Il tua de ſa main deux Soldats, qui menaçoient de la derniere violence une jeune Indienne fort éplorée. La compaſſion qu'il eut pour elle ſe changea dans d'autres ſentimens, qui ne lui permirent point enſuite de la vendre.

Licence du Soldat.

Les Hollandois furent moins heureux dans une autre expédition qu'ils tenterent contre *Salomo*. Quoiqu'ils s'y fuſſent préſentés en fort grand nombre, ils furent reçus avec tant d'ordre & de courage par les Habitans, que n'ayant pû faire leur deſcente, ils ſe retirerent après avoir perdu pluſieurs de leurs gens. L'Auteur ignore quel étoit le crime de ces malheureux Indiens, & ne leur en ſuppoſe point d'autre que d'avoir refuſé de vendre leurs marchandiſes au prix

Les Hollandois échouent devant Salomo.

KEELING. 1609.

que les Hollandois vouloient leur fixer. *Jacob* de *Bitter*, Gouverneur du Fort, & *Mathieu Porter*, deux hommes dont Keeling vante beaucoup la probité, le firent avertir secrettement qu'il étoit soupçonné par leur Amiral, d'avoir contribué à la disgrace des Hollandois par les avis qu'il avoit fait donner aux Habitans de Salomo. Quoique cette accusation ne fût soutenue d'aucune preuve, on prétendoit s'être apperçu que pendant les deux nuits précédentes, les Anglois avoient fait des signes extraordinaires, ausquels on avoit vû répondre du rivage; &, sur cette folle imagination, l'Amiral ne pensoit à rien moins qu'à se saisir des Anglois & de leur Vaisseau. Keeling dans une juste allarme rappella tous ses gens à bord, & fit éclater ouvertement la résolution où il étoit de se défendre. Cependant il députa Spalding à l'Amiral pour lui marquer l'étonnement qu'il avoit de ses préventions. Cette démarche mit les Hollandois dans la nécessité de desavouer leur dessein. Mais leur Amiral demanda fierement à Spalding, quand les Anglois se proposoient de partir, & quelle pouvoit être la raison qui les arrêtoit depuis si long-tems. Spalding répondit qu'ils étoient forcés de demeurer pour

Ils accusent les Anglois de les avoir trahis.

ſatisfaire à leurs dettes. L'Amiral crut lever tout d'un coup cette objection en s'offrant à les payer. Mais Keeling lui fit dire auſſi-tôt qu'il ne s'expoſeroit jamais aux reproches qu'il devoit attendre de ſa Compagnie, s'il manquoit aux plus ſaints engagemens du Commerce; & qu'il n'etoit pas moins obligé de ſoutenir la réputation de l'Angleterre aux yeux des Indiens. Enfin pour diſſiper tous les ſoupçons, il offrit de ſe retirer dans le Port de *Labonn Java*, d'où il ne pouvoit pas être ſoupçonné d'obſerver les Hollandois, ni de vouloir préjudicier à leurs intérêts.

Réſolution des Hollandois.

Cette offre demeura ſans réponſe; mais le 18 après-midi, il vint à bord pluſieurs Officiers Hollandois, qui demanderent d'abord à Keeling avec beaucoup d'honnetetê s'il perſiſtoit dans le deſſein de faire un plus long ſéjour aux Indes. Il répondit que ſes affaires demandoient encore environ vingt jours, & qu'il eſpéroit les paſſer en paix avec les Hollandois. On entra dans un grand nombre d'explications; mais Keeling paroiſſant ferme dans ſa premiere réponſe, les Officiers de Hollande lui remirent un Mémoire qui contenoit la réſolution de leur Conſeil. Je le rapporterai dans ſes propres termes.

KEELING.

1609.

Ordre de la Flotte Hollandoise signifié à l'Amiral Anglois.

» M. William Keeling, Général An-
» glois, nous fera la justice de se sou-
» venir que nous lui avons offert par
» nos Députés de payer les dettes qui
» qui lui restent à Banda, sous la seule
» condition qu'il lui plût de sortir de la
» Rade avec son Vaisseau. Quoique
» nous n'ayons point eu d'autre vûe
» dans cette proposition que d'éviter les
» querelles, il a refusé de l'accepter.
» Nous n'avons néanmoins que trop de
» raisons d'exiger qu'il s'éloigne de no-
» tre Flotte & de notre Fort de Nassau.
» Et pour faire reconnoître audit Géné-
» ral par quels motifs nous nous som-
» mes arrêtés à cette résolution, il nous
» paroît juste de les lui communiquer
» par écrit ».

« Le 8 d'Avril 1609, notre vénéra-
» ble Amiral *Pierre Williamson Vanhoof*,
» ayant jetté l'ancre avec sa Flotte dans
» le Port des Isles de Banda, il apprit
» des Marchands de notre Compagnie
» des Indes, qu'ils étoient sans cesse in-
» quiétés & chagrinés par les Habitans
» de Banda, qui leur enlevoient quel-
» quefois leurs draps & leurs marchan-
» dises, ou qui les prenoient au prix
» qu'il leur plaisoit de régler, se ren-
» dant les Arbitres du tems & de la for-
» me du payement; ce qui les avoit en-

KEELING. 1609.

» dettés avec nos Marchands jusqu'à la
» somme de vingt mille pieces de huit,
» sans aucune apparence qu'ils eussent
» jamais intention de s'acquitter. Il ap-
» prit encore que les Sujets de leurs
» hautes Puissances les Etats de Hollan-
» de étoient continuellement dans une
» situation fort incertaine, menacés sans
» cesse de leur ruine, effrayés par l'e-
» xemple de plusieurs de nos Marchands
» qui avoient été massacrés, ou pris par
» force, & réduits à la nécessité d'em-
» brasser l'Idolâtrie. Sur ces avis, notre-
» dit Amiral se crut obligé, pour la sûre-
» té de nos Marchands & de nos effets
» contre les Portugais & nos autres en-
» nemis, de penser sérieusement à con-
» struire un Fort. La proposition qu'il en
» fit aux Principaux Oran Rajas, fut a-
» gréée; & lorsque l'ouvrage commen-
» çoit à s'avancer, ledit Amiral Vanhoof
» ayant convoqué une assemblée des
» Oran Rajas & du Conseil de l'Isle, il y
» jetta avec eux les fondemens d'une al-
» liance perpétuelle. Ensuite il nomma
» le Fiscal de la Flotte pour demeurer
» à Koyakke, & pour y soutenir le re-
» gne de la justice & de la bonne foi.

« Après ces sages préliminaires, il ne
» restoit plus qu'à faire confirmer le
» Traité par tous les Rajas; & dans cet-

KEELING. 1609.

» te vûe l'Amiral ſe rendit à Katu, où
» il avoit marqué l'Aſſemblée généra-
» le. A ſon arrivée, un Bandanois ſor-
» tit de la forêt pour lui dire que tous
» les Rajas étoient aſſemblés dans un
» lieu voiſin; mais que la crainte qu'ils
» avoient des Soldats, les empêchant
» de s'avancer, ils le prioient de ſe ren-
» dre près d'eux avec ſon Conſeil. Il
» donna dans le piége avec tant de con-
» fiance, qu'il fit demeurer ſes Soldats
» fort loin derriere lui; & pénétrant
» dans les bois, il fut étrangement ſur-
» pris de les trouver remplis de Négres
» armés, de Bandanois, & d'Oran Ra-
» jas, qui l'environnerent auſſi-tôt, &
» qui le maſſacrerent lui & tous ſes gens
» avec tant de barbarie, que chacun ſe
» trouva percé de plus de vingt coups.
» Cette trahiſon ayant ſi bien réuſſi, ils
» ſe promirent de traiter de même tous
» les Soldats de l'eſcorte; mais ceux-ci
» ſe tenant ſur leurs gardes, tromperent
» l'attente des meurtriers, & les force-
» rent de rentrer dans leurs bois; ce qui
» ne mit point à couvert le Fiſcal, &
» quantité de malheureux Hollandois,
» qui s'occupant ſans défiance à ramaſ-
» ſer des noix de cocos dans la campa-
» gne, furent tués impitoyablement juſ-
» qu'au nombre de 40. C'eſt par ces

KIELIN. 1609.

» cruels & ſanglans outrages que nous
» avons été provoqués contre une Na-
» tion parjure, & que nous nous trou-
» vons engagés dans une guerre dont
» nous leur avons déja fait reſſentir les
» effets.

« Au milieu de tant d'ennemis, nous
» jugeons à propos, en vertu de notre
» Commiſſion & de nos Patentes, d'or-
» donner audit Général Keeling de ſor-
» tir du Port dans l'eſpace de cinq jours,
» pour s'éloigner de notre Flotte & de
» notre Fort de Naſſau. Ayant conquis
» l'Iſle de Nayra par la force des armes,
» notre victoire nous donne de juſtes
» droits ſur toutes les Rades qui en dé-
» pendent, telles que *Labakata*, *Lantor*,
» &c. & juſqu'à la fin de la guerre, nous
» ne permettrons point qu'aucun Na-
» vire étranger y vienne jetter l'ancre.

« En conſéquence de cette réſolu-
» tion, le Conſeil de la Flotte de Hol-
» lande a nommé ſes Députés pour ſi-
» gnifier ſon ordre audit Général Kee-
» ling le 28 de Juillet 1609. Signé par
» *Simon Hoen*, *Jacob de Bitter*, *Henri*
» *van Bergel*, *Jean Cornelisson Vyſt*, *Wil-*
» *liam Jacobſon*, *Simon Martens*, *Rutger*
» *Tomaſſens*, *Henri Marlaben*, *Peter Ba-*
» *buec*, *William Wanderwort*, Secretaire.

Keeling, après avoir lu ce Mémoire

KEELING. 1609.

avec attention, répondit de bouche en peu de mots, que sa cargaison étoit achevée, & que rien ne s'opposoit plus à son départ; mais que pour l'honneur de sa Compagnie & pour le sien, il ne pouvoit se résoudre à partir d'une maniere si honteuse: enfin que s'il n'étoit forcé par quelque chose de plus puissant que des paroles, il étoit résolu de demeurer encore vingt jours. On lui représenta que l'ordre qu'il avoit reçu par écrit, suffisoit pour sa justification, » Qui ne sçait pas, repliqua-t-il hardiment, que la témérité fait quelquefois hazarder des menaces dont on n'oseroit entreprendre l'exécution »! Cependant pour marquer qu'il pensoit de bonne foi à lever l'ancre vers le terme qu'il s'étoit imposé, il annonça son dessein par une décharge de cinq pieces de canon. Les Hollandois consentirent entr'eux à lui accorder ce terme; mais ayant appris qu'il avoit envoyé son Esquif à Puloway, pour y reconnoître une bonne Rade, ils témoignerent encore quelque étonnement. C'étoit l'occasion qu'il cherchoit, pour leur déclarer qu'en cas de contrainte, il laisseroit des Facteurs à Puloway.

Réponse des Anglois.

Les Anglois veulent partir librement.

Paix entre les Hollandois & les Insulaires.

La paix fut publiée le 1 d'Août entre les Hollandois & les Insulaires. Il étoit aisé

KEELING. 1609.

aiſé d'en conclure que les Anglois ne ſeroient plus ſoufferts long-tems à Puloway. Ils avoient payé leurs dettes à Banda, & c'étoient eux-mêmes qui ſe trouvoient créanciers d'une groſſe ſomme à Puloway. Le jour même de la publication, ils reçurent du Conſeil Hollandois une lettre de change, payable à Bantam. Ce ſoin d'acquiter les dettes des Indiens, fut une déclaration dont le ſens ne pouvoit être obſcur pour Keeling. Cependant les Officiers de la Flotte Hollandoiſe affectant de le traiter avec politeſſe, il ne refuſa point de prendre part à leurs réjouiſſances. Leur artillerie fut ſi peu ménagée pour la célébration de la paix, qu'ils tirerent plus de cent cinquante coups pendant le feſtin. Ils en donnerent un dans le Fort, & Keeling ne fit pas difficulté d'y aſſiſter. Le Gouverneur ſe fit une joie maligne de lui montrer avec ſoin tous les ouvrages de cette Place. Ils étoient munis de trente pieces de canon, dont huit étoient de fonte. Mais on ſe garda bien de raconter à Keeling quels droits les Hollandois avoient violés pour former cet établiſſement. Il l'avoit appris du Scha Bandar même, qui ne lui avoit pas caché que c'étoit la principale cauſe de la guerre. Aux environs de Ban-

Les Anglois prennent part aux réjouiſſances.

Fort de Naſſau & ſon origine.

KEELING. 1609.

da, les Hollandois n'avoient pas trouvé de lieu plus favorable pour la construction de leur Fort, que celui des sépultures publiques, auquel non-seulement le Peuple attachoit une haute idée de religion, mais où le Roi même & tous les Oran Rajas avoient coutume de se rendre une fois chaque semaine pour honorer les cendres de leurs parens & de leurs amis. Outre l'intérêt de leur défense, il avoit paru par l'évenement, que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à satisfaire leur avarice, en pillant plusieurs riches mausolées. Quoiqu'il n'y eût point de sépulture particuliere qui ne leur eût offert de précieuses dépouilles, parce que l'usage étoit pour les plus pauvres d'ensevelir quelques pieces d'or ou d'argent avec les morts, les Bandanois avoient regreté particulierement deux tombeaux qui n'étoient pas moins riches au dehors qu'au dedans, & qui passoient dans la Nation pour un monument si curieux, que les Anglois à leur arrivée n'avoient rien eu de si pressant que de se procurer la vûe de ce spectacle. L'un étoit la sépulture d'un Raja, dont le nom étoit fort respecté par l'opinion qu'on avoit eue de sa sainteté pendant sa vie. On y venoit depuis plus d'un siécle en pé-

Histoire de deux tombeaux Indiens.

lerinage, non-ſeulement de Banda, mais de toutes les Iſles voiſines; & chacun y ſignaloit ſa piété par des préſens & des offrandes. L'autre tombeau étoit celui d'une femme, qui dans une guerre contre le Roi de Makaſſar, s'étoit ſacrifiée généreuſement pour la patrie. Elle étoit jeune & belle. Il lui étoit venu dans l'eſprit, de faire uſage de ſes charmes pour gagner l'Ennemi de ſa Nation, ou pour trouver le moyen de le perdre. Mais ſon entrepriſe avoit tourné à ſa propre ruine. Ses charmes ayant eu d'abord le ſuccès qu'elle s'en étoit promis, elle avoit communiqué ſes eſpérances à Banda par des Meſſagers infideles, ou par quelque lettre qui fut interceptée. Son amant n'eut pas plûtôt découvert ſa trahiſon, que tout l'amour qu'il avoit pour elle s'étant changé en fureur, il la poignarda de ſa propre main; enſuite il avoit envoyé le cadavre à Banda, avec des reproches inſultans pour ceux qu'il accuſoit d'avoir employé cette ruſe. Les Habitans de Banda avoient reçu le corps de leur Héroïne, avec des ſentimens de reconnoiſſance & de vénération, qui avoient produit dans la ſuite une eſpece de culte.

Keeling envoya, quelques jours

KEELING. 1609.

Le commerce est interdit à Keeling.

après, sa Chaloupe à Puloway, pour y prendre quelques marchandises qu'il y avoit en dépôt. *Nackada Guzarate* lui fit dire par cette occasion, qu'il ne devoit plus espérer d'épices de cette Isle, mais que les Habitans avoient regret d'être forcés à ce refus par les menaces des Hollandois. Un Domestique du Nackada vint à bord le lendemain, dans une petite Barque que les Hollandois visiterent sur son passage, avec la derniere rigueur. Il apportoit à Keeling, de la part de son Maître, quelques perles dont il avoit différé jusqu'alors à fixer le prix, & qu'il abandonnoit enfin pour celui que les Anglois en avoient offert. L'Officier Hollandois, qui l'avoit visité, avoit marqué tant de goût pour les perles, qu'apprenant à quel prix on les laissoit aux Anglois, il avoit fait des instances pour en faire accepter de lui la même somme. Mais le Négre du Nackada s'étoit defendu par des raisons d'honneur & de fidélité, qui avoient dû couvrir les Hollandois de confusion.

Keeling part de Banda.

Keeling, n'ayant pas d'autre raison pour différer son départ que l'honneur de sa Nation, le crut desormais à couvert par le consentement qu'il avoit obtenu des Hollandois, & résolut de lever

l'ancre au premier vent. Il lui restoit quelques balots de poivre à peser. C'est la seule occasion où l'on apprenne par son récit, que le *Kati* pese cinq livres quatorze onces & demie. Il mit à la voile le 10 du mois d'Août ; & le jour suivant, il jetta l'ancre près de Macassar. Son dessein étoit de s'arrêter dans l'Isle de Célebes, pour y prendre du girofle. Quelques gens qu'il envoya dans son Esquif lui rapporterent que depuis peu de jours un Vaisseau Hollandois avoit fait naufrage sur cette Côte, & qu'il ne s'en étoit sauvé que sept hommes, qui le conjuroient de les prendre à bord jusqu'à Bantam. Le ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois de Banda ne diminua point sa compassion pour ces malheureux. Il leur envoya sa Chaloupe, pour apporter avec eux quelques débris de leur cargaison que la Mer avoit poussés sur le rivage.

Naufrage d'un Vaisseau Hollandois.

Keeling prend quelques Hollandois à bord.

Le principal d'entre eux étoit le Pilote de leur Bâtiment. Il avoit évité la fureur de la Mer sur un coffre vuide, à la serrure duquel il avoit lié une corde fort mince, qu'il avoit attachée par l'autre bout à sa ceinture. Ce secours l'avoit soutenu pendant sept ou huit heures sur les flots. Il se nommoit *Van Cingel*. Son Vaisseau venoit de Macao,

Histoire d'un Pilote.

dont il avoit fait quatre fois le voyage ; & ce n'étoit pas la premiere disgrace qu'il eût essuyée dans ses différentes navigations. Il raconta aux Anglois, qu'ayant mouillé à Siam deux ans auparavant, il avoit été arrêté avec tous les Officiers de son Vaisseau, par l'artifice de *Manuel Cabos*, Capitaine Portugais, qui les avoit représentés comme des Pyrates, aussi dangereux pour les Européens que pour les Peuples de l'Inde. Ils avoient été renfermés au nombre de six dans une étroite prison, tandis que le Roi de Siam avoit fait garder leur Bâtiment par une troupe de Soldats qui y avoient causé beaucoup de desordre. Les formalités de leur procès avoient duré fort long-tems. On les avoit menacés du dernier supplice, pour tirer d'eux la confession de leurs desseins. Au milieu de leurs souffrances, un Indien attendri de leur sort trouva le moyen de leur parler sans témoins, & de leur offrir une voie pour se procurer la liberté. Dans la certitude qu'ils avoient de leur innocence, ils refuserent un secours qui ne mettoit que leur vie à couvert, sans aucune espérance de se faire restituer leur Vaisseau. Cependant, cette apparence de courage, qui n'étoit au fond que l'effet du desef-

poir, fit tant d'impreſſion ſur le Roi, qu'il ceſſa de les croire coupables. Il leur rendit la liberté, avec le pouvoir de vendre & d'acheter diverſes marchandiſes. S'étant remis en Mer, ils avoient eu le malheur en ſortant du Port, de toucher contre un rocher, qui leur avoit fait une large voie d'eau. Cet accident les ayant forcés de retourner au rivage, ils étoient retombés dans un embarras beaucoup plus dangereux que le premier. Les Prêtres du Pays, qui s'appellent *Talapoins*, avoient repréſenté au Roi qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit priſe de leur innocence; puiſque le Ciel en les puniſſant lui-même à la vûe du Port, déclaroit aſſez viſiblement qu'ils étoient coupables. Ainſi, la ſuperſtition l'emportant ſur la juſtice & la compaſſion naturelle, ils avoient été ſaiſis pour la ſeconde fois par ceux qu'ils croyoient prêts à les ſecourir. Les mêmes Prêtres, qui avoient empoiſonné l'eſprit du Roi, furent nommés pour leurs Juges. Ils furent conduits à quelques lieues de la Ville, dans l'enceinte d'une Pagode, & renfermés plus étroitement que jamais. En les examinant avec une ſévérité extraordinaire, on leur fit entendre que la ſeule maniere de prouver

KEELING. 1609.

leur innocence, étoit d'aſſiſter au culte de la Pagode, & de la prendre à témoin de leurs ſermens. On leur fit là-deſſus cent récits extravagans de la puiſſance de cette Idole. Comme ils étoient renfermés dans le même lieu, ils tinrent conſeil enſemble ſur une propoſition qui pouvoit terminer tout d'un coup leurs peines. De ſix qu'ils étoient, quatre ſe perſuaderent que ſans bleſſer le Chriſtianiſme, ils pouvoient paroître dans un temple & devant des Idoles auſquelles ils n'attribuoient aucune vertu. Jurer par la Pagode, c'étoit, diſoient-ils, un ferment tel que l'uſage l'a introduit, lorſqu'on prend à témoin la Lune, les Etoiles, ou d'autres corps inanimés. Mais le Pilote plus éclairé & plus délicat ſur les devoirs de ſa Religion, ſoutint que c'étoit un crime, & que toute invocation de l'objet d'un faux culte ne pouvoit paſſer que pour un culte d'Idolâtrie. Son opinion l'emporta, quoiqu'il ne fût ſecondé que d'une ſeule voie pour la faire valoir. Enfin les Prêtres n'oſant pouſſer leur zele impie juſqu'à porter une Sentence de mort contre des Etrangers qu'ils ne pouvoient convaincre d'aucun crime, & ne voyant pas non plus d'apparence à les retenir éternellement captifs, pro-

posferent au Roi un tempérament qui fut accepté. Comme on s'étoit rendu maître de leur Vaisseau, ils demanderent qu'une partie de leur bien fût consacrée à la Pagode, pour expier le refus que les Hollandois avoient fait de l'adorer. On leur enleva, suivant cette sentence, une portion de chaque marchandises qu'ils avoient à bord. Ils souffrirent cette injustice sans murmurer, mais en jurant au fond du cœur de s'en dédommager bientôt. A l'égard des Siamois, l'occasion s'en présenta sur leurs propres Côtes, où le Bâtiment Hollandois se saisit de toutes les Barques qu'il rencontra. Mais il n'y avoit trouvé que des provisions de bouche ou des étoffes de peu de valeur : au lieu que peu de jours après, il tomba sur un Vaisseau Portugais richement chargé, qui le paya fort avantageusement des pertes & des injustices qu'il avoit essuyées.

KEELING. 1609.

Avis donné à Keeling sur divers intérêts à la Chine.

L'important service que le Pilote Hollandois recevoit de Keeling, l'engagea par reconnoissance à d'autres ouvertures qui devinrent ensuite fort utiles aux Anglois. Il lui apprit que les Portugais étoient détestés à Macao, & que toute autre Nation de l'Europe, dont les Chinois pourroient espérer les mêmes services, y seroit préférée aux mê-

KEELING. 1609.

mes conditions. On s'y plaignoit moins de leur avarice que de leur orgueil. Comme ils y étoient toujours en assez grand nombre, ils exigeoient des égards & des considérations qui sembloient convenir mal à des Négocians, & dont la fierté Chinoise étoit souvent choquée. Les Hollandois au contraire, dont le principe est de paroître peu sensibles à l'humiliation dans les lieux où ils ne se croyent pas les plus forts, avoient accoutumé les Chinois à leur voir compter pour rien les petites délicatesses de la vanité; & cette simplicité de mœurs leur attiroit des caresses & des préférences dont le Pilote tiroit des conclusions à leur avantage. Les Portugais, qui ont le caractere assez tourné à la galanterie, n'étoient pas non plus fort long-tems à terre sans mêler le plaisir aux affaires du Commerce; d'autant plus qu'avec les Marchands, il arrivoit toujours sur leurs Vaisseaux quelques jeunes Voyageurs, que la curiosité seule attiroit aux Indes. L'empressement qu'ils marquoient pour les femmes blessoit la jalousie des Chinois; au lieu que les Hollandois, renfermés dans leurs affaires d'intérêt & de calcul, ne pensoient à troubler le repos de personne. Enfin les Portugais s'attachoient

aux converſions. Leurs Miſſionnaires ſe répandoient dans les Villes & les campagnes. Ils avoient déja fait embraſſer le Chriſtianiſme à tant d'Habitans, qu'une Nation éclairée & politique commençoit à prendre ombrage de leurs progrès : tandis que les Hollandois vivant pour eux-mêmes laiſſoient à chacun le ſoin de ſa conſcience. Ainſi Keeling comprit ſur les raiſonnemens du Pilote, que pour plaire aux Chinois, il ne falloit ni fierté, ni galanterie, ni zele de religion.

Les Anglois relâchent à Jakatra.

Le 21 de Juillet, les Anglois jetterent l'ancre devant Jakatra, ſans autre deſſein que d'attendre s'il ſe préſenteroit quelque Barque, pour faire remercier le Roi des civilités qu'ils en avoient reçues à leur paſſage. Mais, au lieu d'une Barque Indienne, ils furent ſurpris de voir ſortir du Port, une Chaloupe Européenne. Elle leur apprit qu'il y étoit arrivé depuis peu de jours deux Bâtimens Hollandois, qui ramenoient à Bantam les Facteurs Anglois d'Amboyne. Cet incident, qui ſembloit ſuppoſer quelque nouveau démêlé entre les deux Nations, allarma d'abord Keeling ; mais il apprit avec joie que c'étoient les Facteurs mêmes, qui rebutés de perdre leur tems dans une année ſté-

Ils y trouvent deux Vaiſſeaux Hollandois.

KEELING. 1609.

rile, avoient pris le parti de s'embarquer avec tous leurs biens pour venir s'exercer plus utilement à Bantam, & qui avoient obtenu des Hollandois toutes sortes de faveurs dans leur passage. L'échange se fit avec une égale reconnoissance entre les Anglois d'Amboyne & les sept Hollandois que Keeling avoit pris dans l'Isle Célebes. Le Roi de Jacatra reconnut facilement des Hôtes dont il avoit éprouvé la politesse, & leur fit présent d'un *Machan*, rare & belle espece de lion, dont j'ai déja eu l'occasion de parler. Keeling paya cette galanterie par deux beaux mousquets.

Ils arrivent à Bantam.

Le 26, étant arrivé à la pointe de Bantam, il rencontra un Pare conduit par *Ralph Hearn*, que Saris, Chef du Comptoir de Bantam, envoyoit au-devant de lui. Entre plusieurs témoignages de l'heureux état du Comptoir, Hearne lui apprit qu'il y étoit attendu par trois mille quatre cens quatre-vingt sacs de poivre. Il entra le soir dans la Rade, où Saris vint lui confirmer cette agréable nouvelle; mais avec des plaintes ameres de la conduite des Hollandois, qui n'avoient pas cessé de lui susciter des embarras & des contradictions. Il ajouta que malgré les effets continuels de leur jalousie, il s'étoit soutenu dans la

Heureuses nouvelles.

faveur de la Cour ; & que les Anglois étoient ſi bien dans l'eſprit du Roi, que ce Prince avoit remis juſqu'à l'arrivée de leur Vaiſſeau à célébrer une ſinguliere eſpece de victoire qu'il avoit publiée nouvellement. C'étoit celle qu'il avoit remportée ſur les réſiſtances d'une jeune femme qu'il venoit d'épouſer. Le combat & la victoire ſeroient obſcurs, ſi l'Auteur n'ajoutoit que l'uſage des femmes Indiennes eſt de diſputer long-tems les premieres faveurs de l'amour à leurs maris. Cette agréable guerre dure quelquefois des ſemaines entieres ; & comme la gloire des femmes eſt de la prolonger long-tems, les hommes ſe font un honneur de la rendre courte.

Fête à l'occaſion d'un uſage des femmes Indiennes.

Keeling pour faire ſa cour au Roi, donna quelques jours à ſes préparatifs avant que de ſe préſenter à l'audience. Il choiſit entre tous les Anglois du Comptoir & du Vaiſſeau, vingt cinq hommes aſſez bien faits, qu'il habilla fort galamment. Il les arma de même ; & ſe mettant à la tête de ſa troupe, il obtint du Roi la permiſſion de paroître devant lui avec ce cortége. Le jour fut pris pour la fête. Elle eut moins de magnificence que d'agrément, par les courſes qui ſe firent à pied & à cheval, & par la liberté qui regna pendant quelques jours dans tou-

Keeling ſe rend fort agréable au Roi dans cette occaſion.

KEELING. 1609.

te l'étendue du Palais. Keeling à qui le Roi demanda quelle récompense il souhaitoit pour sa galanterie, réduisit toute son ambition à deux prieres fort simples. Il supplia ce Prince d'accorder à la Nation Angloise la continuation de ses faveurs, & à lui la vûe de cette belle Reine qui avoit fait le sujet de la fête; afin, dit-il, que retournant au premier jour en Europe, il y portât la renommée de ses vertus & de ses charmes. Son compliment fut reçu de si bonne grace, qu'avec des promesses pour la premiere de ces deux faveurs, il obtint sur le champ la seconde. L'Indienne, qu'il appelle la Reine de Bantam, étoit fille d'un Raja, & méritoit effectivement l'amour du Roi par sa beauté. Elle n'étoit pas plus brune qu'on ne l'est communément en Portugal. Ses yeux étoient d'une vivacité éblouissante. Sa taille noble & dégagée. Il falloit que le Roi fût touché particulierement de son port & de l'air de sa marche; car il lui fit faire quelques pas à la vûe de Keeling. Une faveur de cette nature rendit les Hollandois si jaloux, que ne pouvant satisfaire autrement leur mauvaise humeur, ils chercherent querelle le soir du même jour à quelques Matelots du Vaisseau Anglois. Le combat fut vif & sanglant.

Portrait de la Reine de Bantam.

Keeling, qui devoit paſſer la nuit au Comptoir, fut averti de ce deſordre, & courut lui-même pour empêcher qu'il n'eût d'autres ſuites. Les combatans ſe ſéparerent à ſon arrivée; mais un des Hollandois mourut le lendemain de ſes bleſſures. Comme il étoit certain par le témoignage de tout le monde, que les Hollandois avoient commencé la querelle, les Anglois ne reçurent aucune plainte de cette mort. Cependant Keeling ſe rendit au Comptoir Hollandois, où l'Hermite, qui n'avoit pas ceſſé d'en être le Chef, le reçut d'un air fort tranquille. Après quelques explications, ils convinrent tous deux de renouveller le dernier reglement, & d'y joindre des punitions beaucoup plus rigoureuſes; avec cette ſtipulation particuliere, qu'à chaque querelle où le tort paroîtroit douteux entre les deux Nations, les Chefs s'aſſembleroient pour en décider de concert. A l'égard des torts ouverts & reconnus, on s'engageoit de part & d'autre à faire juſtice ſuivant les termes du reglement. Comme la mort d'un Hollandois étoit une expiation ſuffiſante pour la derniere querelle, Keeling demanda grace pour le reſte des coupables.

KEELING. 1609.

Querelle ſanglante entre les Anglois & les Hollandois.

A ſon retour au Comptoir, il exécu-

KEELING. 1609.

Keeling renouvelle le Comptoir.

Regret de quelques Anglois à quitter Bantam.

ta le dessein qu'il s'étoit proposé de le renouveller presqu'entierement. On auroit peine à se figurer que plusieurs Anglois qui étoient à Bantan depuis quelques années, se fussent fait une si forte habitude du séjour de cette Ville, qu'il fallut une espece de violence pour les en arracher. Outre que la plûpart y avoient pris des femmes, dont quelques-uns avoient des enfans, ils étoient presque tous liés fort étroitement avec divers Marchands de la Ville Chinoise, au commerce desquels ils s'étoient associés. D'ailleurs ils étoient faits à l'air & aux alimens du Pays, qui loin d'être nuisibles à ceux qui l'habitent constamment, rendent la santé ferme, & produisent même de fort longues vies. Keeling n'ayant égard qu'aux intérêts de sa Compagnie, nomma pour premier Facteur *Augustin Spalding*, avec cinquante livres sterling d'appointemens; somme médiocre pour l'importance de cet emploi, mais qui ne doit passer aussi que pour un simple honoraire dans des lieux où, sans blesser le devoir, un peu d'industrie faisoit bientôt parvenir à d'immenses richesses. Les autres au nombre de douze, furent assujettis à recevoir chaque mois leurs appointemens du Chef. On nous a con-

servé leurs noms : *François Kelly*, *Jean Parsons Augustin Adwel*, *Ethered Lampre*, *William Driver*, *William Wisson*, *William Lamuel*, *Philipp Badneg*, *François Domingo*, *Jean Seraan*, *Adrian*, & un valet du Chef. Après cette nomination, Keeling exhorta les Facteurs à souffrir patiemment les hauteurs des Hollandois, aussi long-tems du moins que la Nation Angloise n'auroit pas plus de forces à Bantam. Ensuite ayant reglé les droits de la Douane, il mit à la voile le 3 d'Octobre.

Retour de Keeling en Europe.

Dans l'espace de vingt-quatre jours jusqu'au premier de Novembre, ayant fait environ 50 lieues, il se trouva au 35e degré de latitude du Sud. Il observa qu'à ce point la variation étoit de 24 degrés. Le 29 du même mois, il eut pendant tout le jour un vent fort violent ; qui se tourna vers la nuit en orage du Nord à l'Ouest-Sud-Ouest. Il reconnut dans cette occasion, comme d'autres l'avoient déja fait plusieurs fois, la vérité d'une observation de Linschoten : c'est que généralement lorsqu'un vent d'Est se met vers le Nord, si la pluie survient, il tourne à l'Ouest-Sud-Ouest, où il demeure fixe. Keeling étoit au trente-deuxiéme degré & demi du Sud, lorsque l'orage commen-

Observations.

KEELING. 1609.

ça, & la variation étoit d'environ 30 degrés.

Tierra de Natal.

Le 8 de Décembre, il tomba vers la pointe du jour près de la *Tierra de Natal* à cinq ou six lieues à l'Oueſt; & la variation y étoit d'environ huit degrés & demi. A midi, il ſe trouvoit au 31e degré 27 minutes de latitude. Il y rencontra un Bâtiment Hollandois, de qui il apprit que l'*Eraſmus*, Vaiſſeau de la Flotte Hollandoiſe qui étoit parti de Bantam, lorſqu'il y étoit arrivé la premiere fois, avoit couru tant de danger par les voies d'eau, qu'il avoit été forcé de relâcher à l'Iſle (a) Maurice: qu'il y avoit déchargé ſes marchandiſes & ſon équipage, dont une partie étoit demeurée à la garde de ſa cargaiſon au nombre de vingt-cinq hommes, & le reſte s'étoit embarqué ſur ce Bâtiment qui faiſoit voile aux Indes: que dans l'Iſle Maurice il y avoit deux Ports; l'un nommé le *Nord-Oueſt*, un peu moins qu'à 20 degrés; l'autre nommé le *Sud-Oueſt* à 20 degrés 15 minutes: qu'on trouvoit dans cette Iſle toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de proviſions, tels que des tourterelles, des manatos, une infinité d'oiſeaux de Mer, du poiſſon dans la même abondance, des chevres que

Iſle Maurice & ſes propriétés.

(a) C'eſt aujourd'hui l'Iſle de France.

KEELING. 1609.

les Hollandois y avoient transportées nouvellement, & qui avoient déja commencé à multiplier ; des porcs & de la volaille : enfin l'air & le terroir fort sains ; que l'Isle a trente ou quarante lieues de circuit, & que la variation de l'Aiguille y est de 21 degrés : que la Flotte Hollandoise étant partie de Bantam au mois de Mai, elle avoit employé un mois à gagner l'Isle Maurice ; elle s'y étoit arrêtée quatre mois & demi, & n'en étoit partie que depuis six semaines.

Observations sur le Cap das Agulias.

Le 22, Keeling se trouvant à 35 degrés 28 minutes de latitude, découvrit à sept lieues le Cap *das Agullas*, qui s'éleve dans la forme de deux Isles ; mais à mesure qu'on est plus directement à l'opposite, on s'imagine en découvrir trois, parce que les deux Bayes qui sont au Nord, forment trois pointes fort distinctes, quoique peu élevées. La sonde donna soixante-sept brasses d'eau sur un fond de vase à cinq lieues au Sud du rivage. La latitude 35 degré 26 minutes. Un Vaisseau qui passe sur cette Côte à son retour en Europe, & que le tems empêche d'observer la latitude & la variation, peut risquer hardiment de continuer sa navigation sur soixante brasses d'eau & sur un fond de coquillages.

KEELING. 1609.

Ensuite lorſqu'il commence à trouver le fond limonneux, il doit ſe croire fort proche du Cap *das Agullas*. Mais lorſqu'il perd fond à cent vingt braſſes, il peut conclure qu'il a doublé le Cap, pourvû qu'il ſe trouve dans la latitude de 36 degrés. Le jour ſuivant, après avoir vogué toute la nuit Oueſt par Nord & Oueſt Nord-Oueſt avec un vent d'Eſt aſſez frais, on découvrit le matin une terre haute à neuf ou dix lieues; & vers midi on ſe trouva fort près du Cap de Bonne-Eſpérance. On n'avoit point employé plus de dix-ſept heures depuis le Cap *das Agullas*. Keeling ayant jugé à propos de s'avancer à trois lieues du *Pain de ſucre*, y mouilla pendant la nuit. Mais il doubla le Cap dans le cours du jour ſuivant; & quoiqu'il ne fût pas preſſé par d'extrêmes beſoins, il ne voulut point paſſer ſi près de Saldanna ſans y relâcher.

Keeling relâche à la Baye de Saldanna.

Cette fameuſe Baye n'eſt gueres ſans quelque Vaiſſeau de l'Europe, que la néceſſité ou le plaiſir ne manque point d'y faire entrer. Les Anglois y trouverent un Bâtiment Hollandois qui envoya civilement ſa Chaloupe au-devant d'eux avec ſix moutons les plus gras que l'Auteur ait jamais vûs. Il s'en trouva un dont la queue ſeule avoit 28

KEELING. 1609.

pouces de large, & peſoit 35 livres. Les Hollandois accorderent auſſi à Keeling une grande voile dont il avoit un beſoin extrême, & reçurent de lui pour payement un billet de douze livres ſterling ſur la Compagnie d'Angleterre. Après quelques jours de repos, il ſe diſpoſa le 7 de Janvier à continuer ſon voyage; mais ce ne fut pas ſans avoir laiſſé, ſuivant l'uſage du lieu, des inſcriptions qui rendoient témoignage de ſon arrivée dans cette Baye & de l'état de ſon Vaiſſeau. Entre pluſieurs monumens de cette nature, qui étoient gravés ſur divers rochers, il lut avec compaſſion les plaintes d'un Equipage Portugais, qui ayant été réduit par le ſcorbut & d'autres maladies au nombre de ſept hommes, n'avoit pas laiſſé de ſe remettre courageuſement en mer pour ſe rendre à Mozambique. L'Ecrivain avertiſſoit ceux qui pourroient eſſuyer la même diſgrace, que toutes ſes careſſes & toutes ſes offres n'avoient pû lui faire obtenir des Négres ſept ou huit hommes qu'il leur avoit demandés pour achever ſa navigation. Quoiqu'une longue habitude eût dû familiariſer ces Barbares avec les Européens, leur férocité ne diminuoit pas; non qu'ils fuſſent dangereux par leur cruauté ou leur

KEELING.

1609.

perfidie, lorſqu'on traitoit avec eux de bonne foi, mais ils conſervoient un fond de défiance que toutes les civilités & les promeſſes ne pouvoient leur faire ſurmonter. Keeling en mit pluſieurs à l'épreuve en leur offrant de l'or & des habits pour les engager à le ſuivre. Ils recevoient joyeuſement le prix des marchandiſes qu'ils apportoient au Vaiſſeau; mais ils rejettoient avec une eſpece de crainte tout ce qui étoit au-deſſus de leurs conventions, comme s'ils euſſent apprehendé de prendre des engagemens qui les effrayoient.

Continuation de la route.

Keeling partit de Saldanna le 10 au matin. Il obſerve que pendant tout le ſéjour qu'il y avoit fait, le vent avoit toujours été Oueſt & Sud; au lieu que les deux premieres fois qu'il s'étoit arrêté dans la Baye, & dans la même ſaiſon, il l'avoit eu conſtamment Eſt, & fort orageux. Le 20, il paſſa le Tropique du Sud. Le Vaiſſeau Hollandois l'ayant accompagné juſqu'alors, le quitta en le ſaluant de trois coups de canon.

Le 30 au lever du Soleil, il apperçut l'Iſle de Sainte-Helene, après avoir fait ſoixante-ſix lieues dans cette latitude. L'ancre fut jettée du côté du Nord-Oueſt à un mille du rivage, & au Nord-

Oueſt de la Chapelle, ſur vingt-deux braſſes de fond. Cette Iſle eſt ſituée à deux cens ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues à l'Oueſt de la Côte d'Afrique.

On remit à la voile le 9 de Février, pour retourner directement en Angleterre. Le 16, on découvrit, à ſept ou huit lieues, l'Iſle de l'Aſcenſion. Le 28, la ſurpriſe des Anglois fut extrême de rencontrer le même Vaiſſeau Hollandois qu'ils avoient quitté ſous le Tropique, mais dans un état ſi triſte qu'il ne lui reſtoit que huit ou neuf hommes capables de travail. Les maladies en avoient emporté quarante-ſix, & tout le reſte étoit accablé de langueur. Ils en avoient ſi bien uſé avec Keeling, que s'il avoit pû leur offrir quelques-uns de ſes Matelots, il leur auroit volontiers offert cette marque de reconnoiſſance. Mais, quoique tous ſes gens fuſſent en fort bonne ſanté, il auroit eu beſoin lui-même d'en avoir un plus grand nombre, pour les néceſſités de ſon propre Vaiſſeau, qui faiſoit eau de toutes parts. Les Hollandois, qui voyoient ſa ſituation, rendirent juſtice à ſes ſentimens, & ne le preſſerent pas même de leur tenir compagnie. Ils le prierent ſeulement, s'il rencontroit quelque Bâtiment

KEELING. 1609.

de leur Nation, d'avertir qu'ils étoient dans un extrême embarras, & de leur procurer une prompte aſſiſtance. Il les quitta vers la nuit avec les témoignages du plus vif regret, à 45 degrés 6 minutes de latitude.

Arrivée de Keeling aux Dunes.

Le 1 de Mai, ſe trouvant à 49 degrés 13 minutes, il eut un ſi beau tems qu'il ſe croyoit fort proche du terme. Mais, le lendemain, un affreux orage, & le vent qui tourna au midi, le rejetta fort loin de ſes eſpérances. Cependant, après avoir lutté quatre jours contre les flots, il rencontra un Bâtiment de Lubeck, qui l'aſſura que Scilly n'étoit qu'à cinquante lieues, à l'Eſt par Nord du même point. Keeling apprit au Capitaine de ce Vaiſſeau le beſoin que les Hollandois avoient de ſon ſecours. Le 9 au matin, il découvrit *Beachy* à trois lieues au Nord-Nord-Eſt, &, vers le ſoir, il jetta l'ancre aux Dunes.

LATITUDES.

Rade de Sierra Leona. .	8	36 N.
Variation Eſt . .	1	50
Deux petites Iſles. . .	23	37 S.
Variation Eſt. . .	15	30
Iſle près de Priaman. .	4	2
Iſle de Sel.	6	6

Iſle

Isle de Nossaseres.	. .	5	30
Isle Maurice..	N. Ouest	20	00
	Sud-Est .	20	15

KEELING. 1610.

CHAPITRE V.

Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques en 1607.

MIDDLETON. 1607.

IL doit rester de la curiosité aux Lecteurs attentifs, pour le sort du *Consent*, troisiéme Vaisseau de la Flotte de Keeling. On a vû qu'après avoir été séparé par la tempête, il avoit laissé des marques de son passage à Saldanna, & qu'il avoit paru ensuite à Bantam. Mais dans l'impatience de retrouver l'Amiral, il risqua le Voyage des Moluques sous ses propres auspices; &, le Capitaine même en ayant été l'Ecrivain, on doit souhaiter de trouver ici son récit.

Il arrive à Saldanna après la tempête.

Il le commence à son entrée dans la Baye de Saldanna, où malgré les périls d'une longue tempête, il arriva sans autre perte que celle d'un Matelot, qui avoit été tué d'un coup de tonnerre au sommet du grand mât. Dans le besoin pressant de toutes sortes de provisions, il se rendit lui même, avec quelques-uns de ses gens, à l'Isle des *Pengouins*, qui n'est qu'à trois lieues de la Rade. Il

MIDDLETON. 1607.

y vit avec étonnement une ſi prodigieuſe quantité de Veaux marins & de Pengouins, qu'il en compta des troupeaux de cinq cens. Cette Iſle n'a pas plus de trois milles de long ſur deux de large. Mais l'Auteur doute qu'il y en ait une au monde où l'on trouve plus d'animaux marins, ſans parler d'un nombre ſurprenant de Canards, d'Oies, de Pélicans, & d'autres ſortes d'Oiſeaux.

Merveilleuſe quantité d'animaux de Mer.

Après avoir pourvû aux premieres néceſſités de la vie, Middleton chercha le moyen de ſe lier avec les Habitans du Pays, dans la ſeule vûe d'acheter d'eux quelques beſtiaux. Plus heureux que la plûpart de ceux qui avoient fait le même commerce, non-ſeulement il obtint les mêmes avantages, mais il fit conſentir volontairement un Sauvage à le ſuivre. Cette faveur, dont il fut obligé à quelque mécontentement que le Négre avoit reçu de ſa Nation, lui parut d'autant plus utile, que voulant chercher avec ſoin l'Amiral & le Vice-Amiral, il avoit beſoin d'un Interprete pour le langage d'Afrique. Le Négre entendoit d'ailleurs quelques mots d'Anglois, & tout l'Equipage s'empreſſa de lui en apprendre davantage, avec beaucoup d'admiration pour la facilité de ſa mémoire. On quitta la Baye le 30. La

Middleton emmene un Negre de Saldanna.

nuit ſuivante, on doubla heureuſement le Cap de Bonne-Eſpérance, avec quelque envie d'y relâcher, ſi le vent n'eût changé lorſqu'on n'en étoit plus qu'à quatre lieues; mais il s'éleva de terre, avec tant de violence, que Middleton revint au projet de s'avancer vers Madagaſcar. Le tems redevint fort beau juſqu'au 35 degré de latitude, que le vent s'étant mis au Nord-Oueſt, on porta Éſt par Sud pour éviter les courans. Enfin le 27 d'Août, à deux heures après midi, on découvrit l'Iſle de Saint-Laurent ou de Madagaſcar. On n'en étoit qu'à ſix lieues. Les obſervations firent trouver à midi 24 degrés 40 minutes de latitude; &, le ſoir, la variation étoit de 16 degrés 23 minutes.

Il arrive à Madagaſcar.

Le 30, à cinq heures après midi, on mouilla l'ancre dans la Baye de Saint Auguſtin, ſur ſix braſſes & demie d'eau, & ſur un fond de gravier. Il avoit fallu des précautions pour choiſir le véritable Canal, parce qu'à l'entrée de la Baye il ſe trouve deux Iſles, qui forment différentes ouvertures. Middleton eut la curioſité de ſe mettre dans ſa Chaloupe pour viſiter ces Iſles. L'une, qui eſt fort petite, ne lui parut qu'un banc de ſable. L'autre, à laquelle il donne un mille de longueur, & la moi-

Deux Iſles à la Baye de Saint-Auguſtin.

MIDDLETON. 1607.

tié moins de largeur, eſt couverte de quelques Bois, mais deſerte & ſtérile. Aucun Habitant ne s'étant fait voir ſur les bords de la Baye, le Vaiſſeau s'avança trois lieues plus loin, juſqu'à deux milles au-deſſus de l'embouchure d'une Riviere. L'eau & le bois lui manquoient. Middleton ayant fait jetter l'ancre, le cable rompit, ſans qu'on pût s'en imaginer la cauſe. La Chaloupe fut détachée, avec dix hommes armés, pour entrer dans la Riviere. *Davis*, qui étoit chargé de la conduite, remonta l'eſpace d'une lieue, en baſſe marée, ſans trouver que l'eau devînt plus douce. Quelques Cabanes, qu'il découvrit à deux ou trois cens pas de la rive, lui firent prendre le parti de deſcendre. Il s'en approcha ſans précaution, avec ſix de ſes gens. Les Habitans, qui étoient au nombre de douze, prirent la fuite à ſa vûe. Il les rappella par ſes ſignes, mais inutilement.

Davis entre dans une riviere avec la Chaloupe.

La pauvreté de cette Habitation ne lui auroit pas fait naître l'envie d'y entrer, s'il n'eût été plus preſſé par les cris d'un enfant, qui ne tarda point enſuite à ſe faire appercevoir. Ce petit Négre paroiſſoit âgé de douze ou quinze ans, & ſa douleur venoit d'être arrêté par un mal de jambe, qui l'avoit em-

Information qu'il reçoit d'un jeune Négre.

pêché de ſuivre les autres. Il donna des marques extraordinaires de frayeur, en voyant les Anglois ſi près de lui. Cependant comme ils avoient avec eux le Négre de Saldanna, il ſe raſſura tout d'un coup lorſqu'il le vit parler familierement à ceux qui l'effrayoient. Davis lui ordonnoit de careſſer cet enfant & de lui faire diverſes queſtions. Quoique la Langue de Madagaſcar ſoit fort différente de celle des Négres du Continent, il s'y trouve des reſſemblances; & les Négres d'ailleurs ont d'autres conformités qui leur facilitent beaucoup le moyen de s'entendre. Ainſi Davis apprit, par l'entremiſe du ſien, qu'il y avoit à peu de diſtance deux ſources fort abondantes, d'où l'eau pouvoit ſe tranſporter aiſément à la riviere. Il ſçut auſſi qu'à moins d'un mille du même lieu, il y avoit une Habitation fort peuplée, ou une Ville nommée *Rota*: que depuis ſix ſemaines ou deux mois, il étoit échoué ſur la Côte un Bâtiment de l'Europe, dont il étoit ſorti quantité de gens armés, qui s'étoient répandus fort loin dans le Pays: qu'ils en avoient emporté beaucoup de gingembre: qu'après avoir traité fort humainement les Inſulaires, ils leur avoient fait une guerre ſanglante; dans laquelle ils

M DU ETON
1607.

avoient eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Il fut impossible à Davis de juger quel étoit ce Vaisseau ; & l'intérêt de sa patrie le portoit à craindre que ce ne fût celui de l'Amiral Keeling. Mais tandis qu'il s'entretenoit de ses conjectures, le petit Négre fit voir à l'autre quelques morceaux d'un habit déchiré, que les Anglois crurent reconnoître, au drap & à la forme, pour un monument de leur Pays. Ce foible indice eut la force aussi de confirmer les soupçons de Davis. Cependant, comme il ne pouvoit se croire en sûreté dans un lieu où l'on étoit si peu satisfait des Européens, il regagna sa Chaloupe, après avoir fait assurer le petit Negre qu'il ne pensoit point à lui nuire, & l'en avoir convaincu par ses carresses & ses présens.

Le Vaisseau Anglois s'approche de la riviere.

Ce récit fit balancer Middleton s'il devoit s'arrêter dans un lieu si dangereux. La nécessité d'eau l'y forçant, il prit seulement des mesures pour n'avoir rien à redouter des Barbares. Le soir même, on apperçut plusieurs Barques qui s'avancerent comme à la découverte, sans se fier aux signes qu'on faisoit pour les attirer. Malgré tant de mauvais pronostics, le Vaisseau s'approcha de l'embouchure de la riviere, où la nature a formé, dans l'angle même de

la Côte, une ſorte de petit Port. C'eſt un enfoncement d'environ deux cens pieds de diametre, que l'eau de la mer ſemble avoir creuſé, & qui eſt capable de contenir deux Vaiſſeaux fort au large ſur dix braſſes de profondeur. Middleton s'y logea, après l'avoir fait ſonder dans toutes ſes parties. Le lendemain, il renvoya la grande Chaloupe & l'Eſquif, chargés de tonneaux & de gens armés. Davis, qui fut encore nommé pour les conduire, étoit homme d'eſprit & de courage, mais qui jugeoit trop mal de la ſtupidité des Négres, & qui s'étoit perſuadé mal-à-propos que dans toutes les occaſions où l'adreſſe pourroit être employée contr'eux, elle étoit capable de ſuppléer au nombre.

Danger dont les Anglois ſe ſauvent à peine.

Il remonta la riviere juſqu'aux Cabanes qu'il avoit viſitées la veille; & loin d'y remarquer rien d'effrayant, il vit ſur la rive où il étoit deſcendu, deux Négres, avec le jeune Malade, qu'ils ſembloient y avoir apporté. Davis le reconnoiſſant, ſe hâta de lui faire des ſignes d'amitié, & ne fit pas difficulté de deſcendre. Le Négre de Saldanna entretint quelque tems les deux autres, & leur fit beaucoup eſpérer de l'affection des Anglois. Ils parurent ſatisfaits de ces aſſurances; & ſe diſpoſant à ſer-

MIDDLETON. 1607.

vir de guides, ils prirent le chemin des ſources. De vingt hommes que Davis avoit amenés, quatorze étoient occupés à tirer les tonneaux. On arriva aux ſources, qui étoient telles que le jeune Négre les avoit repréſentées. Elles formoient, preſqu'en ſortant, un baſſin de cinq ou ſix pieds de profondeur, qui n'en avoit pas moins de dix ou douze de diametre; & l'eau fuyant par un petit ruiſſeau, alloit ſe perdre dans un Marais bourbeux qui s'étendoit juſqu'à la riviere. Les Anglois avoient commencé le travail, lorſque Davis, qui leur donnoit ſes ordres, apperçut à cent pas, ſur le ſommet d'une petite Colline, pluſieurs Sauvages, qui paroiſſoient un moment, & qui ſe retiroient auſſi-tôt. L'allarme ſe mettant dans ſa Troupe, il commença par ſe ſaiſir des deux Négres qui l'avoient conduit. Il recommanda qu'ils fuſſent gardés ſoigneuſement, tandis qu'à la tête de dix de ſes gens il monta d'un air ferme juſqu'au ſommet de la Colline. Le bruit d'onze coups de fuſils, dont on vit en même tems la fumée, & quelques fleches, qui vinrent tomber juſqu'au bord de la ſource, firent connoître à ceux qui y étoient reſtés qu'on étoit ſurpris par les Inſulaires. Ils ne balancerent point à voler au

ſecours de leurs Compagnons. Les Barbares, qui n'avoient oſé s'en approcher, mais qui continuoient de les harceler à coups de fleches, n'eurent pas plutôt vû paroître le ſecours qui leur arrivoit, que le croyant ſans doute beaucoup plus nombreux, ils prirent la fuite avec beaucoup de frayeur. Ils étoient plus de deux cens. Davis emporta les arcs de ceux qui avoient été tués des premiers coups. Il croyoit retrouver, aux ſources, les deux Guides qu'il y avoit laiſſés; mais leurs Gardes les ayant abandonnés dans la premiere confuſion, ils n'avoient pas manqué de prendre la fuite. Le Malade même avoit diſparu du bord de la riviere; & quoiqu'il ne pût être bien loin, les Anglois dédaignerent de le chercher. Ils rapporterent à bord quelques tonneaux d'eau fraîche, pour rendre témoignage que la crainte n'avoit point été capable de les arrêter. Mais quoiqu'une ſi petite quantité fût fort éloignée de ſuffire pour la proviſion du Vaiſſeau, Middleton jugea que la prudence l'obligeoit de chercher du remede à ſes beſoins dans des lieux plus ſûrs. Il remit à la voile le 7, avec un vent fort frais d'Eſt par Nord. Le lendemain, continuant de s'avancer au long des Côtes, il fut ſurpris de voir

MIDDLETON. 1607.

Middleton leve l'ancre.

MIDDLETON. 1607.

partir du rivage plusieurs petites Barques qui s'approcherent du Vaisseau sans précaution. L'une portoit quatre Chevreaux. Une autre trois Moutons. La troisiéme, une Genisse. Une quatriéme, de la chair fraîche de Bœuf ou de Vache. Il acheta tout, à fort bon marché. Un Anglois de l'Equipage, à qui ce changement de dispositions parut suspect de la part des Insulaires, voulut faire craindre à Middleton que toutes ces viandes ne fussent empoisonnées. Mais il fut aisé de juger par la naiveté de ceux qui les apportoient, qu'ils avoient même ignoré les querelles de leurs voisins. Cette persuasion porta le Capitaine à relâcher dans une petite Baye d'où les Barques étoient sorties. Il y trouva de l'eau & du bois, deux secours dont le besoin étoit devenu fort pressant.

Il trouve des Négres plus humains.

La navigation du Consent fut heureuse jusqu'au 12 de Novembre, qu'on découvrit le matin une fort belle Isle à 5 degrés ½ de latitude. La variation se trouva de 4 degrés 13 minutes. Middleton avoit perdu l'espérance de rencontrer l'Amiral ; mais attiré par la quantité d'arbres & d'oiseaux qu'il voyoit devant lui, & ne pouvant douter que ce ne fût l'Isle d'*Inganna*, dont il avoit entendu vanter les bestiaux & les pâtu-

Isle d'Inganna.

rages, il prit la résolution d'y relâcher. Quoique celle de Sumatra en soit fort voisine, il n'avoit point d'affaires qui pussent l'y conduire ; & les rafraîchissemens d'Inganna suffisoient pour rendre sa course aisée jusqu'à Bantam. En approchant de l'Isle, il jugea que sa longueur est d'environ cinq lieues, Est par Sud, & Ouest par Nord. Le côté de l'Est ne paroît composé que de terres hautes, dont la perspective n'a rien d'extraordinaire. Mais la partie occidentale est un des plus agréables lieux du Monde par la beauté de ses Paysages, & des plus abondans en toutes sortes de bestiaux. Les Anglois aborderent dans celle-ci. La Rade qu'ils choisirent pour y mouiller l'ancre n'a point de Ville sur ses bords, mais elle est environnée d'un grand nombre de maisons riantes, qui se ressentent de l'opulence des Habitans. Le commerce qu'ils font de leurs bestiaux dans l'Isle Sumatra, leur rapporte un profit si considérable, qu'un Roi de *Pedir*, qui avoit besoin d'argent pendant la guerre qu'il soutenoit contre le Roi d'Achin, ne trouva point d'expédient plus sûr & plus prompt que d'épouser la fille unique d'un des plus riches Particuliers d'Inganna. Aussi l'Isle jouit-elle d'un des principaux fruits de

Ses agrémens & ses richesses.

MIDDLETON 1607.

l'opulence & du luxe, qui eſt la douceur & la politeſſe. Quoiqu'il y arrive peu d'Etrangers, les Habitans paroiſſent charmés de les recevoir, & ſe font comme une étude de leur plaire. Middleton reçut à ſon arrivée des rafraîchiſſemens qu'il offrit en vain de payer; &, pour les proviſions qu'il demanda, on ſe contenta d'un prix fort médiocre. Il fut invité à deſcendre au rivage. Enfin tous les Anglois du Vaiſſeau furent également ſatisfaits de l'Iſle & des Inſulaires.

Le jour même de leur départ, ils paſſerent à la vûe de Sumatra. La multitude de petites Barques qu'on découvre au long des Côtes, forme un ſpectacle agréable pour ceux qui n'ont point encore pénetré dans ces Mers. Deux jours après, ils arriverent dans la Rade de Bantam, qu'ils trouverent remplie de Bâtimens Indiens, Chinois, Hollandois, & de pluſieurs autres Nations; mais le Dragon & l'Hector, c'eſt à dire, l'Amiral & le Vice Amiral Anglois, ne ſe préſenterent point à leurs yeux.

Ils arrivent à Bantam.

Towtſon, qui étoit le Chef du Comptoir Anglois depuis le retour de Scot, *Sarris*, & les autres Facteurs, s'empreſſerent de viſiter Middleton ſur ſon bord Comme il n'étoit chargé d'aucun pou-

voir, les Instructions & les Comptes qu'ils lui apportoient furent réservés pour l'arrivée de l'Amiral. Cependant ils assurerent que les affaires de la Compagnie étoient en fort bon ordre & le Comptoir florissant, ce qui ne ressembloit gueres aux tristes vérités que l'Amiral Keeling devoit bientôt découvrir. Middleton descendit, pour faire transporter au Comptoir le fer & le plomb qu'il avoit apporté. Ensuite ayant employé le tems, jusqu'au 6 de Décembre, à radouber son Vaisseau, il quitta Bantam pour se rendre aux Moluques. C'étoit sans doute le projet de la Compagnie, puisque Towtson ne lui refusa ni les secours ni les marchandises qui convenoient à ce nouveau Voyage. Le vent étoit si bas à son départ, qu'ayant eu beaucoup de peine à sortir de la Rade, il fut obligé la premiere nuit de jetter l'ancre à la vûe des hauteurs de Bantam. Des tourbillons de flamme & de fumée qu'ils apperçurent dans les ténébres, leur firent juger que par quelqu'un des accidens ordinaires à cette Ville, le feu en consumoit une partie. Le lendemain ils continuerent leur navigation avec un bon vent, qui les conduisit au-travers d'un grand nombre d'Isles, parmi lesquelles ils en virent

MIDDLETON.

1607.

[...]at du Comptoir Anglois.

Middleton part pour les Moluques.

plusieurs d'abîmées. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne furent pas pour eux des choses nouvelles dans ces Mers.

1608.

On refuse aux Anglois la permission du commerce aux Moluques.

Ils arriverent à Tidor au commencement de Janvier. Les Isles Moluques étoient dans le mouvement d'une guerre qui duroit depuis plusieurs mois entre les Hollandois & les Espagnols. Ceux-ci, qui avoient alors moins de Vaisseaux que les Hollandois, refuserent à Middleton la permission du Commerce, à moins qu'il ne voulût les assister contre leurs Ennemis, ou du moins qu'il ne leur prêtât son Vaisseau pour donner plus d'apparence à leur Flotte, en se contentant de l'accompagner. Les Anglois ayant déclaré nettement que cette demande étoit contraire à leur Commission, ils furent réduits au Commerce nocturne qu'ils exerçoient secrettement avec les Insulaires. Pendant le jour, ils affectoient de prendre part aux divertissemens des Espagnols & des Princes du Pays, comme s'ils eussent attendu l'arrivée d'un nouveau Général d'Espagne, dont ils espéroient plus de faveur.

Artifice des Espagnols pour s'attacher les Princes Indiens

Ces réjouissances étoient des courses & des représentations théâtrales. Les Espagnols avoient inventé cet artifice, pour attacher à leurs intérêts une No-

blesse molle & voluptueuse, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaisir. Il n'y avoit point de comparaison, dans l'esprit d'un Prince des Moluques, entre un Espagnol richement vêtu, qui donnoit des fêtes galantes, & le Marchand Hollandois, qui sous un habit aussi grossier que sa figure & ses manieres, ne paroissoit occupé que de ses marchandises & de ses comptes. Middleton, à qui le goût du plaisir n'étoit pas étranger, trouva l'art de plaire également aux Espagnols & aux Indiens, en se prêtant à tout ce qui pouvoit les amuser. Cependant sa complaisance ne les disposa point à lui accorder la liberté qu'il desiroit.

Fête des Moluques.

Entre les plaisirs ausquels il contribua, il fait l'histoire d'une marche célebre, où les femmes furent admises, mais sans communication avec les hommes; de sorte que le plaisir de la fête n'étoit proprement que pour les spectateurs. Chaque femme néanmoins portoit les Enseignes du Cavalier qui avoit fourni à la dépense de son train, comme chaque Cavalier portoit quelque marque de la Dame à laquelle il répondoit. Cette fête ayant été annoncée dans toute l'Isle de Tidor, qui n'a pas plus de cinq lieues de circuit, mais qui

MIDDLETON. 1608.

eſt fort peuplée dans cette étendue, la plus grande partie des Habitans s'étoit aſſemblée dans la Capitale, juſqu'à faire craindre que les Hollandois dont les principales forces étoient à Ternate & à Bachan, ne profitaſſent de cette occaſion pour former quelque entrepriſe. Mais tandis que les Inſulaires étoient amuſés par des ſpectacles, les Troupes Eſpagnoles avoient ordre de faire une garde exacte dans les Ports.

Au commencement de Mars, l'amitié que les Eſpagnols avoient conçue pour Middleton les fit conſentir à lui permettre quelque commerce ouvert; mais ſur d'autres délibérations, cette liberté lui fut ôtée peu de jours après. Enſuite, il reçut l'ordre de partir au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le reſſentiment de cette conduite lui fit prévenir le jour même qu'on lui avoit fixé pour ſon départ. Il mit à la voile le 14 de Mars.

Middleton part mécontent.

Iſle de Bangaye.

Le 20, étant entré dans les Détroits de *Bangaye*, où il ſe propoſoit de chercher de l'eau, un Pare Indien, qui vint de l'Iſle au-devant de lui, offrit de le conduire au ruiſſeau le plus pur & le plus abondant. C'étoit ſur la Côte de l'Eſt. On ſuivit le Pare, qui montra effectivement aux Anglois un lieu com-

mode pour aborder avec la Chaloupe. Le Vaiſſeau ayant jetté l'ancre ſur ſoixante-ſix braſſes d'eau, malgré l'agitation d'un courant fort vif, on ſe diſpoſoit à faire partir les tonneaux, lorſqu'on vit paroître un grand nombre de Pares qui s'avançoient ſucceſſivement des deux côtés de l'Iſle. Dans la premiere inquiétude, Middleton ſe crut trahi, & donnoit déja des ordres pour ſa défenſe. Mais on reconnut auſſi-tôt que c'étoient des Pêcheurs, ou d'autres Inſulaires, qui apportoient du poiſſon & quelques épices, dont ils offrirent l'échange pour des plats de porcelaine. Le ſoir, on vit revenir la Chaloupe avec une fort petite quantité d'eau; non qu'elle manquât dans le lieu où ils l'avoient cherchée, mais l'éloignement de la ſource, qui étoit à cinq milles, n'avoit pas permis d'en apporter davantage.

Les Inſulaires careſſent les Anglois.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il arriva autour du Vaiſſeau plus de cent Pares, chargés d'hommes & de femmes, qui venoient offrir aux Anglois quantité de poiſſon, ſec & frais, de volailles, de porcs, de fruits & de racines. Ils ne demandoient en échange que du drap & de la porcelaine. Le Vaiſſeau ſe fournit ainſi de proviſions à

MIDDLETON.
1608.

très-vil prix. Mais il fut exposé a beau coup d'embarras de la part de tous ce Insulaires, qui y monterent de toute parts, & qui s'y trouverent en si gra :d nombre, qu'à peine les Anglois pou voient ils se remuer. Les femmes, aussi traitables que leurs maris, ne refusoien rien à ceux qui les tiroient à l'écart Dans le cours de l'aprèsmidi, le Roi de

Présent que le Roi fait à Middleton.

l'Isle envoya au Capitaine, des *Plan tains*, avec une sorte d'eau ou de li queur fort estimée des Indiens, qu'il appellent *Irea Pote*. Middleton, pou: reconnoissance, envoya au Roi une piece d'étoffe. Cette députation du Prin ce, & le départ de ses Messagers, furen comme un signal qui rappella tous le Insulaires dans leur Isle. Ils descendi rent du Vaisseau avec précipitation, & dans l'espace d'un quart d'heure ils dis parurent entierement. Middleton fit le ver l'ancre pendant la nuit, avec si peu de vent, que tous les efforts des Mate lots eurent beaucoup de peine à surmon ter la violence du courant. Il couroit risque d'être jetté plus loin, par cet ob stacle, qu'il n'auroit avancé dans trois jours.

Isle Button.

Le 19 d'Avril, en passant proche de l'Isle Button, il vit partir du rivage une Barque qui vint droit au Vaisseau, avec

MIDDLETON. 1608.

Le Roi fait demander aux Anglois la liberté de les voir à bord.

de grandes marques de confiance. C'étoit le frere du Roi, qui avoit ordre de témoigner au Capitaine l'empressement que le Roi son frere avoit de voir les Anglois & leur Bâtiment. Middleton répondit qu'il jetteroit volontiers l'ancre pour lui donner cette satisfaction, & qu'il se croiroit fort honoré de sa présence. Le Roi sortit bientôt de la Riviere dans une vaste *Caricole*, qui étoit conduite au moins par cent Rameurs. Elle avoit six canons de fonte, & plus de quatre cens hommes armés. Cinq autres Caricoles, qui venoient à la suite, portoient environ mille hommes. Le Roi fit demander, au Capitaine, un Otage pour sa sûreté. On lui envoya le Chirurgien du Vaisseau, homme de résolution & d'une figure gracieuse. Ensuite le Roi n'ayant pas fait difficulté de monter à bord, avec un petit nombre de ses gens, les Anglois s'efforcerent de répondre à l'opinion qu'il avoit marquée de leur politesse & de leur bonne foi. On lui servit ce qui restoit de plus délicat sur le Vaisseau après une si longue navigation. Il mangea sans défiance, en faisant l'éloge de quelques liqueurs de l'Europe qui s'étoient fort bien conservées. Dans le cours du festin, il prit plaisir à raconter par la bou-

Il est traité galamment.

MIDDLETON 1608.

che de l'Interprete toutes les circonstances de son mariage, & la guerre qu'il avoit eue à soutenir pour se mettre en possession de sa femme. Middleton lui fit demander à son tour quelles étoient les productions de son Isle. Il répondit qu'il avoit des perles, de l'écaille de tortue, & du drap de ses propres manufactures, qui étoit apparemment de cotton; mais que n'étant venu dans cette partie de son Isle que pour y chercher de l'amusement, & ne s'étant point attendu à rencontrer des étrangers, il il n'avoit aucune de ces marchandises avec lui: que cependant si le Capitaine vouloit s'avancer jusqu'à sa Ville Capitale, qui n'étoit éloignée que d'un jour & une nuit, il lui feroit voir de grands amas de perles & d'autres richesses. Il lui offrit un Pilote, pour le conduire par les plus sûres voies dans un lieu qui lui étoit inconnu.

Il les engage à se rendre dans sa Capitale.

Cette offre méritoit l'attention du Capitaine & des Facteurs. Après avoir considéré qu'un voyage si court ne les détournoit pas de leurs vûes, & que la fortune leur offroit peut-être l'occasion de s'enrichir, ils firent présent au Roi d'un mousquet, d'une épée & d'une belle piece d'étoffe, en lui promettant de se laisser conduire par le Pilote qu'il

MIDDLETON. 1608.

leur promettoit. Dans le regret qu'il reſſentit de n'avoir rien à leur offrir pour s'acquitter de leur préſent, il ſe défit de ſa robbe qu'il força Middleton d'accepter ; & s'étant revêtu de celle d'un Officier de ſa ſuite, il rentra dans ſa Caricole avec des civilités que les Anglois admirerent dans un Monarque Indien. Vers le ſoir il envoya une Barque pour leur ſervir de guide juſqu'à Button, avec un préſent de quelques poules & d'un chevreau pour le Capitaine. L'ancre fut levée à l'entrée de la nuit, pour ſuivre la Barque. Mais un calme qui ſurvint, & la marée que les Anglois avoient contre eux, les empêchant de tourner à l'Oueſt, ils s'arrêterent encore juſqu'au lendemain. Cependant la Barque Indienne étoit retournée au Port avec le Contre-Maître du Vaiſſeau, qui n'avoit pas balancé à s'y mettre. Il revint le jour ſuivant, ſur les dix heures, chargé de poules & de cocos. Son récit augmenta la curioſité de Middleton, quoiqu'il fût mêlé de peintures tragiques. Il avoit trouvé le Roi dans la débauche, avec les Nobles de ſa Cour ; ce qui n'avoit point empêché ce Prince de les recevoir fort agréablement. Mais il n'avoit pû voir, ſans effroi, l'ornement de la grande ſalle du

Le Contre-maitre Anglois s'y rend le premier

Horrible ſpectacle dont il eſt frappé.

MIDDLETON, 1608.

Palais. C'étoient les têtes des Ennemis que le Roi avoit tués de ſa propre main dans la derniere guerre. Elles étoient encore ſi fraîches, qu'on voyoit, au-deſſous, les traces du ſang qui en avoit dégouté. Ce ſpectacle avoit fait tant d'impreſſion ſur le Contre-Maître, que refuſant de paſſer la nuit avec le Roi, il avoit mieux aimé retourner au Port & paſſer la nuit dans la Caricole qui l'avoit apporté. Le matin il demanda inſtamment d'être reconduit à bord. Comme le vent n'avoit pas ceſſé d'être foible dans les Détroits, Middleton, ſans donner dans les frayeurs du Contre-Maître, prit le parti de faire précéder le Vaiſſeau par la Chaloupe, qui le conduiſoit à force de rames. Cet expédient le fit avancer ſi vîte, qu'il jetta l'ancre vers midi à la vûe de Button.

Etat de l'Iſle de Button.

Cette Ville, comme la plûpart de celles des Indes, avoit autant de jardins que de maiſons; ce qui lui donnoit en apparence une fort grande étendue; mais le nombre des Habitans y répondoit ſi peu, que de l'aveu même du Roi, il ne ſurpaſſoit pas douze ou treize cens perſonnes. Cependant l'Iſle étoit aſſez peuplée, par la multitude de Villages & de Hameaux qui étoient répandus dans toutes ſes parties; ſans compter les

Gardes ou les Troupes ordinaires du Roi, qui étoient logées enſemble à un quart de lieue de Button, & qui depuis la derniere guerre montoient au nombre de trois milles.

MIDDLETON. 1608.

Middleton attendit à l'ancre les ordres de la Cour. Il n'en reçut point le même jour, parce que le Roi fatigué de ſa débauche, demeura enſeveli juſqu'au ſoir dans un profond ſommeil. Mais il vint à bord un grand nombre d'Inſulaires, qui apporterent toutes ſortes de proviſions. Le lendemain après midi, la Rade ſe trouva remplie d'une multitude de Caricoles qui firent pluſieurs fois le tour du Vaiſſeau, en déployant leurs enſeignes & d'autres ornemens de diverſes couleurs. Celle du Roi s'étant fait reconnoître à pluſieurs marques, Middleton ſalua ce Prince d'une volée de mouſqueterie & d'une décharge de ſa groſſe artillerie. Enſuite étant deſcendu dans ſa Chaloupe avec Siddal & ſes principaux Facteurs, il ſuivit le cortége du Roi juſqu'à la Ville. L'artillerie de Button ſe fit entendre auſſi-tôt, ſoit pour rendre aux Anglois leur ſalutation, ſoit pour relever la fête du Roi. Ce Prince reçut le Capitaine ſur le rivage, & lui renouvella toutes ſes offres; mais comme il s'étoit pro-

Middleton entre dans la Rade.

MIDDLETON. 1608.

posé une partie de chasse pour ce jour là, il remit au lendemain à lui faire voir son Palais. Middleton retourna sur son Vaisseau, qui continuoit d'être à l'ancre fort près de la terre. Il arriva, dans l'aprèsmidi, un Jonc de Java, qui venoit d'Amboyne avec sa cargaison de girofle. Le Nackada, ou le Capitaine, fort mécontent des Hollandois, eut avec Siddal un long entretien, dans lequel il marqua autant de regret que d'étonnement de voir les forces Hollandoises si supérieures à celles des Anglois, tandis qu'il n'ignoroit pas combien le Roi d'Angleterre étoit au-dessus du Comte de Hollande. Il parloit du Comte Maurice, dont tous les Marchands Hollandois répetoient sans cesse le nom. Siddal lui répondit que jusqu'alors le Roi d'Angleterre s'étoit peu mêlé des intérêts du commerce, & que laissant ce soin à quelques-uns de ses Sujets, il employoit ses forces à se faire respecter en Europe; au lieu que les Hollandois, n'étant qu'une société de Marchands, qui ne prétendoient point à d'autre gloire, se tournoient entierement vers cet unique objet; ce qui n'empêchoit point que les Anglois dans leur petit nombre, ne se fissent respecter des Flottes nombreuses que les Hollandois envoyoient

Plaintes d'un Capitaine Javan contre les Hollandois.

aux

aux Indes, parce que le Roi d'Angleterre étoit toujours capable de se venger, en Europe, des moindres offenses qu'on pouvoit faire à son nom ou à ses Sujets.

Middleton dîne avec le Roi de Button.

Le 24, Middleton reçut du Roi une invitation à descendre librement dans sa Ville, avec une suite aussi nombreuse qu'il la vouloit amener. Il se laissa conduire au Palais, accompagné seulement de Siddal, & suivi de six hommes armés, moins par précaution pour sa défense, que pour se donner un air de considération par son cortége. Il ne trouva rien d'admirable à la Cour du Roi de Button. Les édifices n'étoient différens des autres que par leur grandeur. Il fut introduit dans la salle où le Contre-Maître avoit vû avec tant de frayeur une douzaine de têtes sanglantes, qui étoient suspendues aux murs. Elles y étoient encore, & le Roi les fit considérer à ses Hôtes avec un air de complaisance. On servit sur le champ un dîner fort grossier, dans des plats de bois, couverts d'étoffe, pour conserver la chaleur des mets. Les viandes étoient en abondance, mais sans ordre, & mal préparées. La seule boisson fut l'*irea pote*, liqueur douce & agréable, quoiqu'assez forte pour communiquer bien-

MIDDLETON. 1608.

tôt ses vapeurs au cerveau. Le Roi qui en buvoit sans ménagement, parut s'en ressentir par la gaieté de son humeur. Il n'avoit admis à dîner avec lui que Middleton & Siddal.

Trésor du Roi.

Après le festin, il conduisit ses Hôtes dans un appartement intérieur, où il leur fit voir un assez grand nombre de belles perles. Mais il marqua moins d'envie de s'en défaire, que d'une infinité de petits ouvrages d'os & de bois, fort curieusement travaillés. Il dit à Middleton qu'avant les propositions d'échange & de commerce, il vouloit voir les Marchandises, & sur-tout le drap qu'il avoit sur son Vaisseau. Comme les deux Anglois ne se sentoient d'avidité que pour les perles du trésor Royal, ils furent charmés de la liberté qu'on leur laissoit, & remerciant le Roi de ses bontés, ils retournerent à bord pour l'attendre.

Visites des Princes.

Le lendemain, ils y virent arriver l'oncle du Roi, qui n'étoit amené que par la curiosité de visiter le Vaisseau. Ils le reçurent avec beaucoup de distinction. A peine fut-il rentré dans sa Caricole, que le frere du Roi parut dans la sienne. Middleton, qui le connoissoit déja, le retint à diner. Le Roi ne vint pas le même jour; mais il en-

voya, dans l'aprèſmidi, le Prince ſon neveu, avec deux de ſes principaux Officiers, pour voir le drap. Ils en parurent fort ſatisfaits. Cependant il ſe retirerent ſans avoir expliqué leurs intentions.

Le Roi de Batton dîne ſur le Vaiſſeau Anglois.

Enfin le Roi fit avertir Middleton, le jour ſuivant, qu'il ſe propoſoit non-ſeulement de lui rendre viſite ſur ſon bord, avec les trois Princes de ſon ſang, mais d'y dîner avec les Anglois. Il y fit porter en même tems quantité de volaille, & quelques porcs gras. Middleton mit ſur ſon Vaiſſeau tout l'ordre & tout l'agrément qu'il put s'imaginer pour cette fête. Le feſtin fut préparé ſuivant l'uſage d'Angleterre. A l'heure du dîner, le Roi parut dans une Caricole fort ornée, avec un cortége ſi peu nombreux, qu'il ſembloit vouloir ſe faire honneur de ſa confiance. Cependant, comme la précaution n'abandonne jamais les Orientaux, on s'apperçut que l'entrée du Port étoit gardée par pluſieurs Caricoles. Le Roi & les Princes applaudirent beaucoup aux mets de l'Europe, & ſe livrerent ſans reſerve à la joie. Middleton fit danſer ſes Matelots. On but juſqu'au ſoir avec ſi peu de meſure, que le Roi ne put rentrer dans ſa Barque ſans y être porté par ſes gens. Pendant

MIDDLETON
1608.

la fête, un Roi de quelque Isle voisine s'approcha du Vaisseau dans une Caricole, accompagné de sa femme & de quelques Seigneurs. Il observa le Bâtiment Anglois avec beaucoup d'admiration; mais quoiqu'il fût informé que le Roi de Button étoit à bord, avec une partie de sa famille, il refusa constamment d'y monter. Middleton lui envoya quelques rafraîchissemens qu'il accepta volontiers.

Les Anglois tirent peu de fruit de ces caresses.

Tous ces témoignages d'estime & d'affection n'eurent pas l'effet que les Anglois en avoient espéré. Ils vendirent au Roi de Button quelques pieces de drap; mais ils le trouverent obstiné à garder ses perles. Le seul bien qu'ils tirerent pour échange, se réduisit à quelques Esclaves, que Middleton crut devoir préférer à des bagatelles d'os & de bois, dont il n'avoit à faire aucun usage. Cependant il tira un avantage considérable de la visite qu'il avoit rendue au Roi. Le Nackada Javan, qu'il avoit rencontré dans le Port, lui vendit toute sa cargaison de girofle. La nuit suivante, un des Esclaves qu'il avoit achetés du Roi, s'étant échappé du lieu où il étoit gardé avec ses Compagnons, se jetta brusquement à la nage, & regagna l'Isle. Spalding, qui fut

envoyé pour en faire des plaintes, obtint la permiſſion d'en choiſir un autre.

Le 2 de Mai, après avoir ſalué le Port de Button d'une décharge de ſon artillerie, il mit à la voile pour ſe rendre inceſſamment à Bantam. Dès le lendemain, il eut la vûe des Détroits de Célebes ; & le 22, il mouilla l'ancre dans la Rade de Bantam. Il ne s'y trouvoit aucun Vaiſſeau de l'Europe ; mais il y étoit arrivé depuis peu de jours quatre Joncs de la Chine, avec des taffetas, des damas & d'autres marchandiſes. Middleton ne laiſſa point de s'y arrêter près d'un mois & demi, dans l'eſpérance d'y voir arriver l'Hector & le Dragon qui étoient alors occupés dans d'autres lieux. Enfin la ſaiſon commençant à s'avancer, il partit le 15 de Juillet, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'en Angleterre.

LATITUDES.

Iſle devant la Baye de Saint-Auguſtin . .	23	48	5
Iſle d'Inganna . . .	5	30	
Variation	4	13	

CHAPITRE VI.

Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey en 1608.

SHARPEY.

1608.

Situation des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

AVEC la liberté de traverser les Mers & de porter leurs marchandises aux extrémités de l'Inde, il manquoit aux Anglois un avantage dont quelques autres Nations jouissoient depuis long-tems, & que d'autres travailloient tous les jours à se procurer. Les Portugais & les Espagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Villes qu'ils avoient rangées sous leur empire, des Provinces entieres dont ils s'étoient mis en possession par l'artifice ou par la force, & dans lesquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à se fortifier dans plusieurs Isles dont ils avoient réduit les Habitans à la soumission. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité pour des Marchands qui l'exerçoient ainsi sur leur propre fonds, ou qui étoient à portée de l'exercer tranquillement dans les Pays voisins. Ils n'avoient gueres d'autre embarras qu'à faire transporter en Europe les richesses qu'ils rassembloient

SHARPEY.

1608.

continuellement, & dont ils avoient presque toujours de vastes magasins dans leurs Colonies. Au lieu que les Anglois bornés encore à des voyages incertains, réduits à n'obtenir l'entrée des Ports Indiens qu'à force de prieres & de compositions, obligés d'acheter fort cher la liberté d'y former des Comptoirs qui ne s'y soutenoient que par l'adresse ou l'humiliation de leurs Facteurs, étoient encore aux élemens du commerce, & ne dépendoient pas moins des Européens établis aux Indes, que des Indiens qui s'étoient maintenus contre les invasions de l'Europe. Dans leurs premiers voyages, ils avoient affecté de n'en vouloir à la liberté d'aucune Nation, & de ne paroître nulle part avec la qualité d'ennemis & de conquérans. Mais ils reconnoissoient de jour en jour que ce desintéressement leur réussissoit mal; & que pour les vûes mêmes du commerce, il ne suffit pas toujours de se présenter avec le simple titre de Marchands. Ils ne pouvoient pas être arrêtés d'ailleurs par le scrupule d'employer la force aux Indes Orientales, & de s'y emparer des terres d'autrui, lorsque dans le même tems il se formoit en Amérique quantité d'établissemens par cette voie. Ainsi leurs réflexions sur

Project de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

SHARPEY. 1608.

l'exemple d'autrui, leur propre méthode dans d'autres lieux, l'honneur, l'intérêt, tout les portant à se repentir de leurs premieres maximes, ils penserent sérieusement à prendre une autre conduite. Le spectacle que les Hollandois avoient donné à Middleton aux Isles de Banda, & les dégoûts qu'il y avoit essuyés, ne servirent pas peu dans la suite à les confirmer dans cette résolution.

A quoi elle est forcée de se borner.

Cependant il falloit pour une si grande entreprise des forces que la Compagnie de Londres n'avoit point encore. La Cour d'Angleterre, quoique portée à soutenir l'intérêt du commerce, étoit trop occupée de ses affaires en Europe, pour entrer tout d'un coup dans les vûes des Marchands. En attendant d'autres occasions, la Compagnie se borna dans le voyage de l'année 1608, à jetter les fondemens de son projet par des observations dont elle remit la pratique à d'autres tems. *Alexandre Sharpey*, qui fut choisi pour commander le Vaisseau l'*Ascension* avec la qualité d'Amiral, & *Richard Rowles*, Capitaine de l'*Union*, reçurent ordre de faire leurs remarques sur les Pays & les lieux particuliers où l'Angleterre pouvoit aspirer à quelque établissement.

SHARPEY- 1608.

Remarques sur les deux Relations suivantes.

Mais la tempête qui ſépara malheureuſement ces deux Commandans aux environs du Cap de Bonne Eſpérance, & les autres diſgraces de leur voyage, ne leur permirent gueres d'exécuter cette partie de leur commiſſion. On peut dire qu'ils firent deux navigations différentes. Auſſi nous en a-t-on donné deux Relations : l'une compoſée par Robert *Coverte* qui étoit dans l'Aſcenſion ; l'autre par Rowles, Capitaine de l'Union. Elles trouveront place ici ſucceſſivement.

Le voyage de l'Aſcenſion a paru auſſi ſous différentes formes qui venoient d'autant d'Ecrivains differens. Outre la Relation de Coverte, on a celle de *Thomas Jones* & de *Henri Morris*. Mais la reſſemblance qui s'y trouve dans les principaux faits, ne doit pas laiſſer d'incertitude ſur l'inutilité qu'il y auroit de les placer ici toutes trois. On prendra ſoin ſeulement d'extraire des deux dernieres quelques circonſtances qui ne ſe liſent point dans celle de Coverte ; comme on a ſoin d'avertir ici que dans toutes les trois ce qui regarde les avantures de l'Equipage, après le Naufrage de l'Aſcenſion ſur la Côte de Cambaye, eſt renvoyé au recueil général des *Voyages par terre*.

SHARPEY. 1608.

Purchas n'a point inféré la Relation de Coverte dans fa collection; & la raifon qu'il en apporte, c'eft qu'elle étoit alors fous preffe. Elle ne parut effectivement qu'en 1612 *in*-4°. dédiée à *Robert*, Comte de Salisbury, grand Tréforier d'Angleterre, avec un titre de plus finguliers.

Départ de la Flotte.

LES deux Vaiffeaux étant partis de Woolwich le 14 de Mars, s'arrêterent aux Dunes jufqu'au 25, & fe rendirent des Dunes à Plymouth, d'où ils mirent à la voile le 31. On ne nous apprend point leur grandeur, ni le nombres des hommes; mais les circonftances feront connoître que c'étoient deux Bâtimens confidérables.

Ils arriverent le 10 d'Avril aux *Salvages*, c'eft-à-dire, prefqu'à cinq cens lieues de l'Angleterre; & le matin du jour fuivant, ils fe trouverent à la vûe de la grande Canarie. Le foir en jettant l'ancre près de cette Ifle, ils tirerent un coup de canon, dans l'efpérance d'attirer quelques Barques du Pays. Mais les Efpagnols s'imaginant qu'ils pouvoient être d'une Efcadre de douze Vaiffeaux Hollandois, dont ils avoient appris l'arrivée dans cette Mer, fe difpoferent

moins à les recevoir qu'à les éloigner. Ils rassemblerent aussi-tôt cent cinquante hommes de Cavalerie & d'Infanterie, pour leur défense; & la crainte les fit demeurer dans cette prévention jusqu'à l'arrivée de deux Facteurs que Sharpey leur envoya dans son Esquif, pour les assurer que les deux Bâtimens étoient Anglois, & qu'ils n'avoient point d'autres vûes que d'acheter d'eux quelques provisions.

SHARPEY. 1608.

Allarmes des Espagnols dans l'Isle de Canarie.

Le lendemain, on répondit du Château, par un coup de canon, à celui que les Anglois avoient tiré la veille; & le Gouverneur envoya quelques Officiers dans une Barque, pour sçavoir de l'Amiral même ce qu'il desiroit. Sharpey s'étant expliqué sur ses besoins, on lui répondit que ce qu'il demandoit ne pouvoit être accordé s'il n'entroit dans le Port. En effet les Espagnols se tenoient tellement sur leurs gardes, qu'ils n'auroient pas permis à la moindre de leurs Barques, de porter hors du Port, des secours à leurs propres Vaisseaux. Ce procédé n'ayant pas laissé de choquer l'Amiral, qui en ignoroit la cause, il n'entra point sans donner quelque marque de mécontentement; & lorsqu'il eut appris les raisons qui rendoient les Espagnols si défians, il se plaignit de

Les Anglois sont reçus dans le Port.

SHARPEY. 1608.

deux Capitaines Anglois, qui se trouvant dans le Port avec leurs Bâtimens, ne l'avoient point informé assez tôt de de l'usage, pour lui épargner le chagrin qu'il avoit fait éclater. Le scrupule du Gouverneur alloit si loin, qu'un Pêcheur n'auroit pas quitté le rivage, sans une permission de sa main, enregistrée au Conseil.

Présens mutuels.

Pendant cinq jours que les Anglois passerent dans le Port, il leur vint continuellement des Espagnols, qui mangeoient avec eux comme autant d'affamés, que rien ne pouvoit rassasier. Sharpey fit présent au Gouverneur, de deux fromages, d'un excellent jambon, & de quelques barils d'huitres marinées, qu'il reçut comme une faveur du Ciel. Les Anglois furent surpris des témoignages de sa joie pour un présent si simple; sur-tout lorsque leur ayant envoyé par reconnoissance trois chevreaux & un mouton, avec quantité d'oignons, il eut fait connoître que ce n'étoient pas les vivres qui lui manquoient. Ils acheterent d'ailleurs à fort juste prix, du vin de Canarie, des oranges, des limons; & d'autres rafraîchissemens, avec une espéce de pain, mêlé d'anis, qu'ils trouverent excellent, & que les Espagnols appellent du *pain de Nonnes*.

Le 18 d'Avril, ils se remirent en Mer avec un bon vent, qui leur manquant néanmoins trois heures après, laissa les deux Vaisseaux immobiles jusqu'au lendemain. Mais se levant presque tout d'un coup, il les mit le 24 à la vûe de l'Isle Mayo, qui est à trois cens lieues des Canaries. Ils se determinerent à faire de l'eau dans celle de *Bonavista*. Ensuite l'éloignement du ruisseau, qui n'est pas à moins de trois milles dans les terres, leur fit changer de résolution; mais ils trouverent d'autres commodités à Bonavista. A peine y eurent-ils jetté l'ancre, que deux Négres qui se présenterent à bord, leur offrirent gratis autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que Sharpey marqua de cet offre, les Négres répondirent, qu'il n'y avoit que douze personnes dans l'Isle entiere : que les boucs & les chevres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir fort incommodes; & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme des animaux domestiques. Ils ajouterent que le sel étoit si commun dans l'Isle, qu'en divers endroits il sortoit naturellement de la terre, & que les Anglois n'avoient pas be-

Isle Mayo remplie de boucs & de sel.

Elle n'a que douze habitans.

SHARPEY. 1608.

ſoin de plus d'un jour ou deux, pour en charger les deux Bâtimens. En effet Sharpey vérifia leur témoignage par ſes propres yeux. Le ſel étoit auſſi clair & auſſi bon que le meilleur de France & d'Angleterre. A l'égard des boucs il en fit prendre deux cens pour les deux Vaiſſeaux. De cette Iſle, on découvre aiſément celle de *San-Jago*, qui n'en eſt qu'à ſept ou huit lieues. On ne ſe plaindra point, dit l'Auteur, que la terre eſt trop petite pour le nombre des hommes, lorſque tant d'Isles demeurent ſans Habitans & ſans culture.

Comment les Anglois ſe garantiſſent du ſcorbut.

Le 4 de Mai, les Anglois leverent l'ancre; & le 20, ils paſſerent la Ligne, à trois cens quarante-huit lieues de l'Isle Mayo. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries, & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonaviſta, les avoient préſervés ſi heureuſement du ſcorbut, qu'il ne ſe trouva que deux Matelots qui en euſſent reſſenti quelque légere atteinte. Ainſi les deux Equipages arriverent fort ſains dans la Baye de Saldanna, où les autres n'entrent ordinairement qu'épuiſés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baye, ils avoient découvert le Cap de Bonne-Eſpérance, à quinze ou ſeize lieues de la Côte.

SHARPEY. 1608.

L'abondance des rafraîchiſſemens qu'ils trouverent à Saldanna leur fut d'autant plus agréable, qu'ils étoient en état d'en goûter toute la douceur. La joie qui régnoit dans les deux Vaiſſeaux, ne leur faiſant chercher que de l'amuſement, ils ſe familiariſerent avec les Habitans de la Baye plus qu'aucune autre Flotte ne l'avoit jamais fait dans le même voyage. Auſſi tirerent-ils de ces Barbares, une prodigieuſe quantité de moutons, d'agneaux, de bœufs, de veaux, de volaille & de poiſſon. C'étoit un feſtin continuel, où la gaieté répondoit à la bonne chere. Dans l'Isle des *Pengouins*, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la terre, ils trouverent une ſi grande abondance d'oiſeaux & de veaux marins, qu'en ayant rempli deux fois leurs Chaloupes, ils en firent de l'huile pour leurs lampes. Ils enleverent auſſi du même lieu vingt brebis graſſes, que les Hollandois y avoient laiſſées; & pour n'être point accuſés de vol, ils mirent à la place huit veaux qui devoient avoir le tems de s'y engraiſſer.

Leur gaieté dans la Baye de Saldanna.

Mais un de leurs premiers ſoins fut de compoſer leur Pinace, dont ils avoient apporté tous les matériaux. Elle fut en état d'être lancée à la Mer

Les Anglois équipent une Pinace.

SHARPEY. 1608.

le 1 de Septembre; & , ſept ou huit jours après, il ne lui manqua rien pour faire voile avec la Flotte.

Caractere des Sauvages de Saldanna.

Les Habitans de la Baye de Saldanna ſont ſi groſſiers, qu'ils différent peu des animaux dont leurs pâturages ſont remplis; mais ils ſont brutes ſans être féroces. Ils parurent même ſenſibles aux divertiſſemens que les Anglois prenoient entre eux; & leur curioſité pour voir les feſtins & les danſes, ſembloient marquer qu'ils en avoient le goût. Cependant rien n'eſt ſi révoltant que leur nourriture. Ils mangeoient les iſſues, & jusqu'aux excrémens des beſtiaux qu'ils vendoient aux Anglois; de ſorte qu'un tas d'inteſtins puans, & quelquefois pourris, où les magots & les vers commençoient à s'attacher, dans les lieux dont les Anglois faiſoient leurs boucheries, étoit pour ces Barbares un mets délicieux. Outre les bêtes qu'ils nourriſſent pour leur commerce, le Pays eſt rempli d'une infinité d'animaux farouches, dont ils ont beaucoup de peine à ſe garantir. Les Anglois entreprirent d'en tuer quelques uns à la chaſſe; mais le malheur de deux Matelots, qui éprouverent leurs dents terribles, fit perdre aux autres le goût de cet amuſement. On tira des Barbares quan-

tité d'œufs & de plumes d'autruches. Ils ſont fort avides de fer, & c'eſt preſque la ſeule commodité qu'ils demandent en échange. Le fer le plus vieux eſt toujours celui qu'ils préferent.

La Flotte ſe remet en mer.

Après avoir pris juſqu'au 20 de Septembre pour ſe radouber & ſe fournir de toutes ſortes de proviſions, les deux Vaiſſeaux & la Pinace mirent à la voile avec un vent qui leur promettoit beaucoup de facilité à doubler le Cap. Cependant il changea ſi ſubitement, qu'étant devenu tout à fait contraire, & la nuit ſe trouvant fort obſcure, l'*Aſcenſion* perdit de vûe l'*Union* & la Pinace. Sharpey eut beaucoup de peine à ſe défendre de l'orage, qui le repouſſoit impétueuſement vers la terre. Il eſſuya juſqu'au jour tout ce que la Mer a de plus terrible. Son inquiétude ne fut pas moindre pour ſes deux autres Bâtimens, qui ne reparurent point avec la lumiere. Mais le tems s'étant adouci vers dix heures, il retrouva la Pinace. Il ſe flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & qu'ils ne manqueroient pas de ſe rejoindre dans une Mer plus tranquille. Il doubla le Cap, ſans l'appercevoir. Pendant

Elle eſt ſéparée par un orage.

SHARPEY. 1608.

plus d'un mois, les vents changerent tant de fois, & les calmes furent si fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagascar ; vers le 26e degré de latitude. Il perdit alors toute espérance de rejoindre l'Union ; & continuant sa course jusqu'au 22 de Novembre avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il découvrit l'apresmidi, les Isles de *Comore*, après en avoir apperçu le matin deux ou trois petites, dont il ne trouva point le nom sur ses Cartes.

Sharpey perd l'Union.

Il arrive à l'Isle de Comore.

Il jetta l'ancre à deux milles de Comore. Sa Chaloupe qu'il envoya aussitôt vers la Côte, trouva sur le rivage cinq ou six Insulaires qui la reçurent avec beaucoup d'humanité. Les Matelots qui la conduisoient, ayant rapporté cette nouvelle à l'Amiral, il les renvoya le lendemain au même lieu, avec ordre de reconnoître mieux le Pays, & quelles provisions l'on y pourroit espérer. En approchant du rivage, ils virent un Canot & deux hommes qui étoient à la pêche. Ils se mirent entre eux & la terre ; mais quoiqu'il leur fût aisé de les arrêter par la force, ils leur montrerent un couteau & quelques autres bijoux qui les engagerent à s'approcher volontairement de la Chalou-

pe. Alors s'étant ſaiſis d'eux ſans violence, ils les menerent à bord du Vaiſſeau, où l'Amiral les reçut avec beaucoup de careſſes. Il fit préſent à l'un d'un mouchoir rouge, dont il prit la peine de lui ceindre la tête en forme de turban ; & à l'autre d'un petit miroir. Enſuite il leur fit boire un verre d'eau-de-vie ; & leur en ayant donné une petite bouteille qui contenoit un quart de pinte, il les renvoya au rivage.

SHARPEY.
1608.
On lui amene deux Inſulaires.

Vers le ſoir, Sharpey ſe crut menacé d'un ſi gros tems, que deſeſpérant de pouvoir demeurer à l'ancre en pleine mer, il ſe détermina, ſans attendre plus d'éclairciſſemens, à s'avancer vers une ouverture qu'il avoit priſe pour une Baye, & qui n'étoit qu'un Détroit entre deux Iſles. Il y jetta l'ancre à l'entrée de la nuit ſur dix-ſept braſſes de fond, derriere une pointe qui le mettoit entierement à couvert. Le lendemain, il fit deſcendre *Jordan*, ſon principal Facteur, accompagné ſeulement de quatre Matelots, avec des préſe s pour le Roi. Il ſe trouvoit déja ſur le rivage dix ou douze Inſulaires qui ne donnerent aucune marque de crainte à ſon arrivée. Loin de marquer plus d'embarras, Jordan ſortit ſeul de la Chaloupe, & leur fit entendre par des ſi-

Il approche de l'Iſle, & députe Jordan au Roi.

SHARPEY.
1608.

gnes, que voulant porter ſes préſens à leur Roi, il leur demandoit des Otages. Sa propoſition fut ſi bien entendue, qu'en lui voyant prendre les préſens de la main de ſes Matelots, deux Inſulaires paſſerent dans la Chaloupe, & parurent fort contens d'y demeurer.

Jordan ſe mit en marche avec une troupe de ces Barbares qui comprirent où il ſouhaitoit d'être conduit. La Ville ou plûtôt l'Habitation n'étoit pas éloignée. Il préſenta au Roi deux couteaux, un grand mouchoir pour ſervir de turban, un miroir & un peigne; c'eſt-à-dire que tous les préſens enſemble ne ſurpaſſoient pas la valeur de quinze ou ſeize ſchellings. Le Roi les reçut d'un air aſſez dédaigneux, & les remit entre les mains d'un de ſes Officiers. Cependant il fit entendre au Député que les Anglois étoient libres de deſcendre au rivage, & qu'ils pouvoient ſe fournir des proviſions du Pays. Sans doute qu'après le départ de Jordan, il conſidera les préſens avec plus d'attention, & qu'il y prit plus de goût; car dans l'apreſmidi il envoya un veau gras à l'Amiral. Ses Députés reçurent des Anglois deux petits peignes d'un ſol qu'ils regarderent comme une récompenſe royale. Le jour ſuivant, Sharpey deſ-

Jordan ſe préſente au Roi qui permet aux Anglois de deſcendre.

cendit à terre accompagné de douze de ſes gens avec une petite proviſion de biſcuit, de viande & de vin. S'étant préſenté devant le Roi, il ne fit pas difficulté de ſe faire ſervir les alimens qu'il avoit apportés. Le Roi n'y toucha point; mais les Courtiſans qu'il avoit autour de lui, mangerent & burent avidement. Après ce feſtin, l'Amiral, qui avoit trouvé le moyen de ſe faire entendre en mêlant à ſes ſignes quelques mots de Portugais, expliqua ſes beſoins. Il conçut par les réponſes du Roi qu'il avoit effectivement quelques relations avec les Portugais; ce qui n'empêcha point que toutes les proviſions qu'il demandoit, ne lui fuſſent accordées.

SHARPEY. 1608.

L'Amiral rend viſite au Roi, & dîne en ſa préſence.

Les Anglois n'étoient point ſans Interprete; mais la différence eſt ſi grande entre la plûpart des Langues d'Afrique, qu'ils faiſoient ſouvent beaucoup plus de fond ſur les lumieres qu'ils ſe procuroient par leurs propres ſignes, que ſur les interprétations d'autrui. Le Roi avoit promis à Sharpey de l'aller voir à bord le 28. On l'attendit pendant tout le jour. Il ne parut point. L'Interprete jugea que ſon Conſeil l'avoit fait changer de réſolution. *Coverte*, Auteur de cette Relation, deſcendit vers le ſoir, ſous prétexte de viſiter les Matelots

Difficulté d'entendre les Langues d'Afrique.

SHARPEY. 1608.

qui étoient à couper du bois ; mais en effet pour observer les mouvemens des Insulaires. Il ne remarqua que leur curiosité ordinaire à regarder les Travailleurs. Le lendemain il retourna au rivage avec les trompettes du Vaisseau. Le bruit de ces instrumens ayant rassemblé un grand nombre de Négres, il s'avança vers l'Habitation, d'où le Roi sortit aussi-tôt comme s'il étoit venu au-devant de lui. Ce Prince avoit pour gardes sept ou huit hommes armés de couteaux larges & fort tranchans d'un pied de longueur. Il prit long-tems plaisir à faire sonner les trompettes.

Caractere des Insulaires de Comore.

Toute cette Nation est fort douce & fort civile. Un Matelot Anglois ayant laissé derriere lui son épée, elle tomba entre les mains d'un Insulaire, qui se hâta de la porter au Roi. Comme il n'étoit pas incertain qu'elle appartenoit aux Etrangers, le Roi protesta que si celui de qui il la recevoit se l'étoit procurée par d'autres voies que celle du hazard, il le feroit punir de mort. Le lendemain, quelques Anglois ayant paru sur le rivage, il leur fit porter l'épée, avec des excuses de l'avoir gardée si long-tems. Coverte crut remarquer aussi que les Habitans observoient entre eux certaines regles de politesse. Lorsqu'ils

ſe rencontrent le matin, ils ſe frappent dans la main, & ſe parlent avec une douceur qui ſemble marquer un compliment de ſalutation. Leur contenance eſt modeſte. Ils ont la jambe fort groſſe, mais la taille droite & bien priſe. Leur Religion eſt le Mahométiſme. Ils ſont nuds, à l'exception de la tête, ſur laquelle ils portent un turban; & des reins qu'ils ceignent d'une piece d'étoffe. Les femmes ont non-ſeulement les reins, mais tout le devant du corps, depuis la poitrine juſqu'aux genoux, couverts du même drap, qui leur couvre auſſi les feſſes; de ſorte qu'elles n'ont de nud que le dos, les bras & les jambes. L'étoffe qui les enveloppe ainſi de la ceinture juſqu'aux genoux, à la forme d'un jupon un peu élargi des deux côtés, & leur donne fort bonne grace. Elles ſont ſi libres, que leurs maris ne paroiſſoient point allarmés de les voir rire & badiner avec les Anglois. Toute la Nation, hommes & femmes, a les pieds ſans chauſſure, excepté le Roi, qui porte une eſpece de *babouches* ou de ſandales. Pour habillement, il a une robbe d'écarlate, avec des manches, mais ouverte par-devant; de ſorte qu'elle ne le diſpenſe point de porter comme tous ſes ſujets, une piece d'étoffe à

Leurs vêtemens.

SHARPEY. 1608.

la ceinture. De ſes épaules, tombe une autre piece, qui lui deſcend juſqu'aux talons, en forme de manteau. Sa tête eſt couverte d'un fort beau turban, enrichi d'or & de broderies.

Prodigieuſes noix de cocos.

Pendant le ſéjour que les Anglois firent ſur cette Côte, les Habitans ne ceſſerent point de leur apporter toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Leurs noix de cocos ſont ſi belles, qu'il s'en trouve d'auſſi groſſes que la tête d'un homme. Elles ont au dedans une certaine quantité d'eau, proportionnée à leur groſſeur. Une ſeule auroit pû ſuffire pour le dîner du Matelot le plus affamé. Mais on préſentoit ſans ceſſe au Vaiſſeau, quantité de chevreaux, de volailles, de limons, de riz, de lait, de poiſſon, & d'autres alimens. Deux poules ſe vendoient pour un couteau d'un ſol; un limon & une noix de coco, pour un clou. Il ne manque dans l'Iſle que de l'eau fraîche. Elle y eſt ſi rare que l'uſage des Habitans eſt de faire des trous dans la terre, d'où ils tirent une eau bourbeuſe à laquelle les Anglois ne purent s'accoutumer. Auſſi partirent-ils ſans avoir renouvellé leur proviſion.

Abondance de leurs proviſions.

Danger qu'évitent les Anglois.

Ils remirent à la voile le 29 de Novembre. La navigation fut douce juſqu'au 10 du mois ſuivant, qu'ils apperçurent

çurent tout d'un coup, à moins de deux lieues, une terre fort baſſe, bordée de grands arbres. Ils ſe crurent délivrés d'un péril d'autant plus redoutable, qu'ayant d'abord pris cette terre pour l'ombre de la Lune, ils auroient pû s'y briſer ſans défiance.

SHARPEY. 1608.

Ils ſe figurerent que c'étoit Zanzibar; mais un Habitant du Pays, qu'ils ſurprirent dans un Canot, leur apprit qu'ils touchoient à l'Iſle de Pemba. L'Interprete entendit ſi facilement la langue, qu'il ſe fit expliquer de quel côté étoit la meilleure Rade. On y jetta l'ancre à la pointe du jour. Dans le beſoin que les Anglois avoient d'eau, ils envoyerent auſſi-tôt la Pinace au rivage. Quelques Inſulaires, qui la virent approcher, demanderent en Portugais, de quelle Nation étoient ſes Conducteurs. *Elmore* répondit qu'il étoit Anglois. On lui demanda encore ce qu'il venoit faire dans une Isle qui appartenoit au Portugal. Il proteſta qu'il ignoroit à qui l'Isle appartenoit, mais que manquant d'eau, il ſe fondoit ſur le droit des gens pour en demander. Cependant n'ayant oſé ſe déterminer ſans la participation de l'Amiral, il retourna vers le Vaiſſeau pour y porter ſes informations.

Ils arrivent à Pemba.

Allarme qu'on leur donne.

Sharpey ne balança point à lever

SHARPEY. 1608.

l'ancre ; & s'approchant de quelques petites Isles à demi abîmées, qui touchent à celle de Pemba, il y mouilla contre le rivage, à 5 degrés 20 minutes de latitude. Il se disposa pendant la nuit à toute sorte d'événemens ; & , le lendemain, il envoya Jordan à terre dans l'Esquif, pour s'assurer de ce qu'il avoit à espérer ou à craindre. Les explications qu'il tira de quelques Habitans ne s'accorderent point avec le récit d'Elmore. Ils assurerent que l'Isle étoit gouvernée par un Roi Malabare. Dans le doute de ce qu'il devoit croire, Jordan leur dit qu'à la vérité le Vaisseau étoit Anglois, mais qu'il appartenoit à des Marchands Portugais, & que les marchandises étoient aussi de la même Nation. Alors prenant un visage plus ouvert, ils lui promirent que rien ne lui seroit refusé dans l'Isle ; & sur le champ, ils lui donnerent un Négre pour le conduire au pied d'une colline, où il trouva une source fort abondante. En retournant au Vaisseau, il emmena le Négre, qu'on fit boire & manger avec beaucoup de caresses. Il fut ensuite renvoyé à terre, où le témoignage qu'il rendit de la civilité des Etrangers, disposa tout le monde à les bien recevoir.

Jordan feint d'être Portugais.

Jordan, Coverte, & les principaux

Deux Ca-

Sharpey. 1608.

Officiers du Vaiſſeau, y retournerent le lendemain avec les tonneaux, & des Matelots pour les remplir. A leur arrivée, ils trouverent des poules & des noix de cocos, dont ils s'accommoderent à très-vil prix. Tandis qu'ils étoient à la ſource, il y vint deux Cavaliers, ſuivis d'un Eſclave Négre, qui leur demanda s'il y avoit parmi eux quelque Officier du Vaiſſeau. Coverte répondit qu'il en étoit un. Après quelques diſcours, l'un des deux Cavaliers parut douter qu'il fût Portugais, & le pria de ſatisfaire là-deſſus ſa curioſité. La feinte étoit d'autant plus inutile que les deux Mores parlant fort bien la Langue Portugaiſe, il ne falloit point eſpérer de les tromper plus long-tems. Coverte confeſſa naturellement qu'il étoit Anglois, & que Jordan n'avoit pris une autre qualité que pour ſe procurer des ſecours qui lui étoient néceſſaires. Le Cavalier les aſſura que la connoiſſance de leur Nation ne changeroit rien à l'accueil qu'ils devoient eſpérer, & continua de leur tenir des propos obligeans, dont chaque mot néanmoins n'étoit qu'une perfidie.

Cavaliers Mores ir t rrompent les Anglois.

Les Anglois ſe crurent en droit de lui demander à leur tour qui il étoit. Il répondit qu'il étoit le frere du Roi; & leur

L'un eſt le frere du Roi de Jamba.

SHARPEY. 1608.

montrant sa bague, sur laquelle étoit gravé le nombre des Villages & des Maisons qui étoient dans l'Isle, il ajouta que le Roi son frere l'avoit fait Gouverneur de tous ces lieux. Coverte lui demanda encore s'il y avoit des Portugais dans le Pays. Non, répondit-il; nous les avons chassés, parce qu'ils prétendoient s'y établir par la force, & nous rendre esclaves de leur pouvoir: loin de les recevoir pour maîtres, nous n'avons pas cessé de leur faire la guerre depuis leur arrivée.

Pendant cet entretien, la Pinace qui avoit été envoyée dans un autre endroit de l'Isle pour y acheter des bestiaux, revint au rivage; & le Capitaine Elmore, qui la commandoit, descendit à terre pour venir joindre Coverte à la source. Il lui raconta, comme une nouvelle dont il venoit d'être informé, que quinze Vaisseaux Hollandois s'étoient saisis depuis peu de Mozambique, & qu'ils y avoient passé tous les Portugais au fil de l'épée. Les deux Cavaliers Mores affecterent d'entendre gaiement ce récit; mais c'étoit un nouvel artifice pour faire tomber plus surement les Anglois dans le piége.

Trahison de ce Prince

La nuit commençant à s'approcher, Elmore & Coverte prierent civilement

les deux Mores de ſe rendre avec eux ſur le Vaiſſeau. Ils accepterent cette propoſition pour le lendemain. Sharpey leur envoya quatre Anglois pour ôtages ; après quoi ils ne balancerent point à ſe laiſſer conduire à bord. On n'épargna rien pour les traiter. A leur départ, l'Amiral leur fit préſent de quelques galanteries de l'Europe, & d'une boëte de poudre. Jordan, qui fut renvoyé avec eux, pour ramener les ôtages Anglois, n'eut point à ſe plaindre de l'accueil qu'il reçut au rivage ; mais il fut extrémement ſurpris de trouver les quatre ôtages au milieu de cinquante ou ſoixante Mores, armés d'arcs & de fléches, d'épées & de boucliers, de dards & de coutelas. Cependant on ne fit pas difficulté de les lui remettre ; après quoi il fut reconduit juſqu'à ſa Chaloupe, avec des civilités qui ne paroiſſoient pas ſe démentir.

SHARPEY. 1608.

Fous le voile de l'amitié.

Le 19, Sharpey envoya de grand matin la Chaloupe au rivage, pour y prendre de l'eau ; & trouvant le jour fort ſerain, il donna ordre que les voiles du Vaiſſeau fuſſent tendues, pour les faire ſécher au Soleil. Les Mores ſe figurant à cette vûe qu'on ſe préparoit au départ, firent là-deſſus diverſes queſtions à ceux qui rempliſſoient les ton-

SHARPEY.
1608.

neaux. L'Auteur ne doute point que dès ce moment, ils n'euſſent fait main-baſſe ſur les Anglois, & qu'ils ne ſe fuſſent ſaiſis de la Chaloupe, ſi la Pinace ne s'étoit approchée dans le même tems du rivage. Elle amenoit quelques Facteurs, qui vouloient faire un eſſai de commerce avec les Habitans ; &, par une ſimple précaution de la prudence, Sharpey avoit pris ſoin de la bien armer.

Les Anglois échappent au premier danger.

White, un des Facteurs, deſcendit ſeul, pour s'informer ſi les Marchands de l'Iſle étoient arrivés. En paſſant près d'une Maiſon, il la vit remplie de gens armés, entre leſquels il diſtingua ſix Portugais. Comme il s'étoit arrêté en méditant ſur cette découverte, un More vint lui dire que les Marchands de l'Iſle étoient arrivés, mais qu'étant fatigués du chemin qu'ils avoient fait pour ſe rendre au bord de la mer, ils prioient les Facteurs Anglois de deſcendre dans l'habitation avec leurs marchandiſes. White n'eut l'obligation de ſa vie qu'à l'eſpérance que ces perfides avoient encore qu'il s'acquitteroit de leur commiſſion. Il regagna effectivement la Pinace, mais ce fut pour avertir les Facteurs qu'ils étoient menacés d'une trahiſon.

Ils ſuccombent enſuite à la trahiſon.

Dans cette intervalle, le frere du Roi qui ſe promenoit à cheval au long du

SHARPEY. 1608.

rivage, donna ordre à quelques Négres de ramaſſer des noix de cocos pour l'Amiral, & fit appeller *Churchman*, Chef des Matelots qui étoient à la ſource, pour le charger de ce préſent. Ce malheureux Anglois s'étant rendu ſans défiance auprès du Prince, fut tiré à l'écart, & ſans doute maſſacré; car il ne reparut point. Le Prince s'appercevant alors que perſonne ne ſortoit de la Pinace, & que la garde s'y faiſoit ſoigneuſement, donna le ſignal de l'attaque, avec un cornet qu'il tenoit pendu au bras. Dix Anglois, qui étoient à la ſource, furent accablés en un inſtant d'une nuée de fleches. *Harrington* y périt. *Buckler* mourut auſſi de neuf ou dix bleſſures. Les autres ne ſe ſeroient pas ſauvés plus heureuſement, ſi ceux qui étoient reſtés à la garde de la Chaloupe n'euſſent tiré quelques coups de mouſquet, qui jetterent l'effroy parmi les Mores. La Pinace faiſant alors un mouvement pour tourner ſon canon vers le rivage, cette vûe acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite; tandis que les dix Matelots qui reſtoient vivans, quoique percés de pluſieurs coups, ſe traînerent les uns ſur leurs pieds, d'autres en rampant, juſqu'à la Chaloupe.

Anglois tués & bleſſés.

SHARPEY. 1608.

Le jour ſuivant, il ne parut aucun More ſur le rivage. Elmore s'en rapprocha avec ſa Pinace, pour faire prendre les tonneaux & un bois d'ancre, qu'on avoit réſolu de ne point abandonner à ces perfides Inſulaires. Vingt Anglois, qui deſcendirent bien armés, & ſoutenus par quelques pieces de canon braquées ſur la Pinace, trouverent les deux corps de Harrington & de Buckler, déja dépouillés par leurs lâches aſſaſſins, qui étoient revenus apparemment pendant la nuit. Ils furent enterrés dans une des petites Iſles qui ſont voiſines de Pemba. Sharpey mit en délibération s'il n'entreprendroit pas de ſe venger. Mais l'Habitation étoit à couvert de ſon artillerie ; & quoique ſes gens fuſſent aſſez braves pour tenter une deſcente, il avoit à craindre que les Portugais ne ſe trouvaſſent dans l'Iſle en aſſez grand nombre pour lui cauſer d'autres embarras. D'ailleurs, l'Ecrivain remarque que la haine des Anglois ne devoit pas tomber ſur les Inſulaires. Ils avoient averti Coverte & Jordan par divers ſignes, tels que de porter la main à leur gorge, qu'il y avoit peu de ſûreté pour eux dans leur Iſle. Malheureuſement ces témoignages de compaſſion & de bonne foi ne furent entendus qu'après l'événement.

Ils enterrent leurs morts & ſe retirent.

L'Auteur excuſe les Mores.

SHARPEY.
1608.

On remit à la voile le 20, en vomiſſant des imprécations contre les Portugais. La nuit ſuivante, dans une profonde obſcurité, le Vaiſſeau donna ſur les bas-fonds de Melinde, ou de Pemba, car le Pilote, qui ne le connoiſſoit point, ne put les diſtinguer. On s'en tira par la faveur du Ciel. Le jour fit découvrir trois petits Bâtimens, à la ſuite d'un autre, qui ſembloit avoir pris les devants pour ſe hâter de gagner la terre. Sharpey fit tendre toutes ſes voiles pour les pourſuivre. Ils furent arrêtés tous trois vers midi. D'environ quarante perſonnes qu'ils avoient à bord, les Anglois crurent en reconnoître ſix pour des Portugais. La blancheur, ou plûtôt la paleur de leur viſage, les rendoit fort différens de tous les autres qu'on diſtinguoit clairement pour des Mores. Cependant ils répondirent à toutes les queſtions, qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos, qui étoient couverts de caractères, ſuivant l'uſage de cette Nation. Enfin, ils donnerent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ſes doutes, leur parla de la trahiſon qu'il venoit d'eſſuyer dans l'Iſle de Pemba. Ce récit

Le Vaiſſeau donne ſur les bas fonds de Mélinde.

Il ſe ſaiſit de trois Bâtimens Mores.

SHARPEY. 1608.

parut les allarmer. Ils tinrent entr'eux quelques diſcours dans leur Langue. Comme on les avoit fait entrer dans le Vaiſſeau, il étoit à craindre qu'ils ne fuſſent capables de quelque entrepriſe deſeſpérée. Toutes les épées de l'Equipage étoient rangées nues, dans un endroit qui ne pouvoit échapper à leurs yeux. Le Pilote Anglois, qui ſe nommoit *Grove*, ayant fait deſcendre avec lui dans ſa chambre un des Pilotes Mores, pour l'entendre raiſonner ſur ſes inſtrumens aſtronomiques, s'apperçut de l'attention avec laquelle il obſervoit tout ce qui étoit autour de lui, & crut reconnoître en le quittant, qu'il avertiſſoit ſes compagnons du ſignal auquel ils devoient commencer leur révolte. Sur ce premier ſoupçon, Sharpey donna ordre à ſes gens de veiller ſur la Salle d'armes. Enſuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fuſſent ſans épées & ſans autres armes, il voulut qu'ils fuſſent fouillés avec rigueur. On s'adreſſa d'abord au Pilote, qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main, avec une adreſſe qui trompa celui qui viſitoit ſes habits; & lorſque l'Anglois, s'en étant apperçu, voulut lui ſaiſir le bras, il paſſa ſi adroitement cette arme

Entrepriſe deſeſpérée des priſonniers Mores

dans son autre main, qu'il en perça le ventre à l'Anglois, en jettant un grand cri qui servit de signal à tous les autres. Le combat devint alors général. Mais Sharpey & plusieurs Officiers qui se trouvoient sur le pont, eurent bien-tôt abattu les plus furieux. Le carnage fut fort grand vers la Salle d'armes, où ils s'étoient tous précipités, dans l'espérance de se saisir des épées & des piques. Ceux qui avoient des couteaux blesserent quelques Anglois; & se jettant au milieu d'eux avec plus de résolution, furent tués presque tous dans des lieux différens. Les autres, qui se poussoient en foule vers la Salle d'armes, furent assommés les uns sur les autres. Il en périt trente-deux. Le reste, au nombre de douze, se jetta dans les flots, où quatre se noyerent. Mais les huit autres profiterent avec tant de promptitude & d'adresse du trouble qui régnoit sur le Vaisseau, qu'étant rentrés dans une de leurs Pangaies, ils gagnerent le rivage. Enfin de cette multitude de furieux, il ne resta que deux Prisonniers, si terribles encore dans l'agitation de leurs esprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes. Un moment avant leur révolte, l'Amiral s'étoit proposé de leur demander s'ils pouvoient lui

SHARPEY. 1608.

Furieux carnage.

Les Mores sont tués ou soumis.

SHARPEY. 1608.

procurer à juſte prix des pois & d'autres alimens du Pays, & de leur accorder la liberté à cette condition. Mais leur trahiſon, dit l'Auteur, mit les Anglois dans la néceſſité de ſe défendre, & juſtifia l'emportement de leur vengeance. Cinq d'entr'eux furent dangereuſement bleſſés.

Isles Almirantes.

Le 19 de Janvier, ils arriverent à la hauteur de pluſieurs Iſles que les Portugais nomment *Almirantes*, & qui ſont toutes inhabitées. On en compte juſqu'à neuf. La Pinace fut envoyée pour y chercher de l'eau. Elle n'en trouva point dans la premiere ; mais les Tourterelles y étoient en ſi grand nombre, & ſi faciles à prendre, qu'elle en rapporta quelques douzaines. Dans une autre Iſle, dont elle fit le tour ; ſans ceſſer d'avoir douze ou treize braſſes d'eau, elle trouva non-ſeulement des ſources, mais encore des noix de cocos, des Palmiers, des Pigeons & du Poiſſon en abondance. Il parut ſurprenant aux Anglois qu'une Iſle ſi riante & naturellement ſi fertile demeurât deſerte. Quelques traces d'hommes qu'ils apperçurent en divers endroits, leur avoient fait juger d'abord que les Habitans ſe cachoient pour éviter leur rencontre. Mais après beaucoup de recherches, ils ne trouverent

Fertiles ſans être habitées.

que deux petits murs de pierres, qui paroiſſoient avoir été ceux d'une maiſon, & dont l'ancienneté faiſoit clairement connoître que c'étoit l'ouvrage d'un autre ſiécle. Elmore fit ouvrir la terre entre ces deux murs. Il n'en tira que d'autres pierres, qu'il prit pour les ruines du même édifice. Les veſtiges humains qu'il avoit apperçus venoient apparemment des gens de mer, que la curioſité ou le beſoin avoit fait relâcher auſſi dans ces Iſles. Sur le récit d'Elmore, Scharpey s'approcha du rivage, & s'y arrêta juſqu'au premier de Février.

Ayant remis à la voile, avec un vent favorable qui dura juſqu'au 19, il découvrit le matin du même jour une pointe de terre qui appartenoit au Continent, derriere laquelle il jetta l'ancre, avec l'eſpérance d'y trouver de l'eau & des proviſions. La perſpective en eſt charmante. L'Auteur nomme cette Côte *Melucidey*. Comme on ne trouve nulle part aucune trace de ce nom, on ſeroit porté à croire que c'eſt une erreur de ſtyle, au lieu de Melinde, s'il ne falloit ſuppoſer que le Vaiſſeau étoit retourné en arriere. L'ancre fut jettée ſur douze braſſes de fond, à deux lieues du rivage. Jordan, qui partit

Côte de Melucidey.

SHARPEY. 1609.

Timidité des habitans.

aussi-tôt dans la Chaloupe, descendit à terre sans obstacle. Mais quoiqu'en approchant il eût apperçu plusieurs Habitans qui sembloient l'observer, il ne s'en présenta point un seul à sa rencontre. Le Pays étoit fort couvert. Après avoir marché une partie du jour au long des bois qui faisoient face à la mer, il prit le parti de retourner à bord, sans y avoir osé pénétrer. Cependant Sharpey, qui ne put s'imaginer qu'un si beau Pays contînt des Habitans si timides ou si farouches, le renvoya mieux accompagné, avec ordre d'observer les traces des Négres & de les suivre. Le cortége de Jordan étoit de vingt hommes bien armés. Il s'attacha, comme un Chasseur, à découvrir les routes des Bois ; ce qui n'étoit pas facile dans un terrain dur, & couvert d'une pelouse fort unie. Enfin trouvant un sentier dans le sable, il s'avança l'espace d'une lieue.

Les Anglois entreprennent de lier commerce avec eux.

Quelques bestiaux, qu'il vit paître tranquillement, & deux ou trois Négres qui se montrerent plusieurs fois, lui firent juger qu'il n'étoit pas loin d'une Habitation. Il ne put lui en rester aucun doute, lorsqu'il eut apperçu de la fumée au-dessus des arbres. Trente ou quarante Cabanes qu'il découvrit tout d'un coup, le firent avancer avec plus de pré-

caution. Les Sauvages qui l'avoient fait obſerver pendant toute ſa marche, abandonnerent leurs maiſons à ſon arrivée, en ſe jettant confuſément de l'autre côté du Bois, mais ſans s'y enfoncer aſſez pour le perdre de vûe. Ils avoient leurs arcs & leurs fleches. Dans la précipitation avec laquelle ils s'étoient retirés, pluſieurs enfans qui n'avoient pû les ſuivre du même pas, couroient encore après eux pour les joindre. Jordan fit arrêter les Anglois à cent pas de l'Habitation. Deux des plus hardis accepterent la commiſſion de s'avancer ſans armes, avec des couteaux & les autres bagatelles qui excitent l'avidité des Afriquains. Ils n'eurent pas plûtôt paru ſeuls, à quelque diſtance de leurs compagnons, que les Sauvages comprenant leur deſſein, détacherent auſſi deux hommes de fort belle taille, qui firent deux ou trois cens pas au-devant d'eux. L'un des deux Anglois entreprit de ſervir d'Interprete. Quelque différence qu'il y eût entre les Langues, on s'entendit aſſez pour ſe traiter bientôt en amis.

SHARPEY. 1609.

Il ſembloit qu'après cet heureux prélude, toute la Nation dût marquer moins de crainte, & ſortir du bois ſur le témoignage de ſes Députés. Mais quoiqu'ils

Les Négres refuſent d'approcher des Anglois.

SHARPEY
1609.

eussent laissé cette espérance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement pour leur déclarer qu'ils n'avoient pû disposer personne à prendre confiance à leurs discours : que si les Anglois vouloient se retirer dans leur Vaisseau, on leur porteroit volontiers les provisions dont ils avoient besoin, & que les échanges se feroient sans difficulté ; mais que rien ne les engageroit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans, d'une troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penser à la violence, consentit à se retirer, après s'être fait instruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits présens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des provisions au Vaisseau, ils auroient à se louer de l'accueil des Anglois. Tant de douceur joint à ces apparences de timidité dans les Négres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaisseau de l'Europe. Il retourna au rivage sans être entré dans l'Habitation. Sharpey sur son récit ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorsque les tonneaux fu-

On convient de quelques conditions.

rent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques menées par quatre Négres, & chargées de plusieurs sortes de provisions. L'une portoit deux veaux gras, quatre moutons & quatre chevreaux. L'autre étoit remplie de volaille, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils accepterent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attacherent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorsqu'ils se disposoient à partir, fort contens de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.

Provisions apportées au Vaisseau.

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit sur le Vaisseau un crime qui ne demeura pas long-tems sans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ses services la confiance & l'estime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit assez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit souvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa sagesse, avoit écarté les soupçons jusqu'à faire juger qu'il ne pensoit qu'à se faire

On découvre un crime infâme sur le Vaisseau.

SHARPEY.

1609.

un Eleve, d'autant plus que le jeune Anglois avoit beaucoup de vivacité & d'ouverture d'esprit. Cependant leur indiscrétion augmentant tous les jours par la facilité, ils furent enfin surpris avec des circonstances qui seroient indignes de la gravité de l'Histoire. Sharpey dans le besoin qu'il avoit du Pilote, se contenta de l'humilier par des reproches. Mais il ne put résister au cri public qui demandoit un châtiment exemplaire. Tous les Matelots se rappellant avec frayeur les périls qu'ils avoient courus, ne manquerent pas de les regarder comme une marque du courroux du Ciel, & se crurent trop heureux d'être échappés jusqu'alors à sa vengeance. Enfin Sharpey consentit que le coupable fût jugé suivant l'usage d'Angleterre. On choisis des Pairs-Jurés qui vérifierent le crime par des preuves manifestes ; & la Sentence de mort fut prononcée avec l'applaudissement de tout l'Equipage. Elle fut néanmoins plus douce qu'on ne devoit l'attendre d'un déchainement si général. Le jeune homme fut condamné à perdre la vie dans l'eau ; ce qui fut exécuté d'une maniere fort bizarre. On lui attacha deux boulets aux pieds ; & l'ayant suspendu par-dessous les bras, on le fit descendre dans la Mer en lâ-

Tout l'Equipage demande qu'il soit puni.

Châtiment du coupable.

Sharpey.

1609.

chant insensiblemont la corde jusqu'à ce qu'il ·ût la tête cachée sous l'eau. On le laissa une heure entiere dans cette situation ; & lorsqu'on ne put douter qu'il ne fût expiré, on le tira de la Mer, pour le laisser suspendu à l'air pend nt le reste du jour. Cette exécution se fit le Vendredi troisiéme jour de Mars-

Isles sans nom.

Le beau tems, dont on jouit pendant le reste du mois, p ssa dans l esprit des Matelots pour une récompense de cet acte de justice. Le 21, on découvrit à la latitude de 12 degrés 17 minutes, une Isle qui parut d'abord assez considérable ; mais on s'apperçut bientôt que ce qui lui donnoit cette apparence de grandeur au point d'où l'on avoit commencé à la reconnoître, étoit quatre grands rochers qui en sont éloignés d'environ trois lieues. Après avoir employé tout le jour & une partie de la nuit pour s'approcher du rivage, l'Esquif qu'on y envoya, ne tarda point à rapporter que l'Isle étoit dese te. Cette nouvelle ayant fait perdre l'envie d'y relâcher, on s'avança vers trois autres Isles dont les deux premieres ne paroissoient éloignées entr'elles que d une lieue à 12 degrés 29 minutes. Comme la troisiéme étoit la plus grande, on se hâta d'y arriver avant la nuit. C'étoit

SHARPEY. 1609.

Isle de Socotra.

l'Isle de *Socotra* à 12 degrés 14 minutes de latitude. On y jetta l'ancre le 29 de Mars dans une Baye fort commode.

Les Insulaires ayant apperçu le Vaisseau, firent des feux, soit pour observer ses desseins, soit pour faciliter son entrée dans la Baye ; ce qui n'empêcha point qu'à l'approche de la Chalouppe, ils ne prissent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Ils avoient reçu depuis peu quelques insultes d'un Bâtiment qui avoit passé sur leurs Côtes. Les Anglois tenterent inutilement de les attirer sur le rivage ; & desespérant enfin de les faire revenir de leurs craintes, ils leverent l'ancre pour chercher autour de l'Isle le principal Port. En suivant ce projet, ils rencontrerent un Vaisseau Guzarate chargé de coton, de calicos & d'autres toiles de la Chine, qui faisoit voile vers Aden ; & sur le témoignage du Capitaine qui leur représenta cette Ville comme un lieu fort célebre par le commerce, ils prirent la résolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouverent la vérité fort différente de ce récit ; car Aden n'étoit alors qu'une Ville de guerre, défendue par une forte garnison. Le Château qui est à l'entrée du Port, a été coupé de la terre, & se trouve environné de la Mer. Il est

Les Anglois se rendent à Aden avec un Vaisseau Guzarate.


CARTE
DE LA COSTE ORIENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le XIII.e Degré de
Latitude Meridionale
Jusqu'au XVI.e Degré de
Latitude Septentrionale
Tirée de la Carte
de l'Ocean Oriental
Publiée par Ordre de M.gr le
COMTE DE MAUREPAS.
en 1740.
Zebit
Moka
Aden
Babalmandel
C Gardafuy
I. Socotora
Magadoxo
Ampafa
Melinde
Mombafa
Quilloa
C. del Gada
Anjouan
ZANJIBAR
Basse d'Ambre
Nota
† Lat. obs. par des Astronomes
‡ Latitude obs. par d'habiles Navigateurs
Longitude de l'Isle de Fer
N.° 25

SHARPEY.

1609.

bordé de 32 pieces de canon, & la Ville en a plus de 50.

Quoique Sharpey ne vît pas ſans étonnement la force de cette Place, il étoit ſi éloigné de ſoupçonner la bonne foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le Port, il attendit leurs informations pour ſe regler par leur exemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient ſuivis d'un Vaiſſeau Anglois qui avoit jetté l'ancre à deux milles du Port. Un Officier de la Ville fut envoyé auſſitôt dans une Barque, pour engager les Anglois à s'approcher ſans défiance. Sharpey trop facile à ſe laiſſer tromper par les apparences de la ſincérité, deſcendit imprudemment ſur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ſes gens. Il y trouva quatre chevaux qui paroiſſoient préparés pour lui faire honneur. On le preſſa civilement de ſe rendre à la Ville; & dans le chemin qui lui reſtoit à faire, il fut traité avec toutes ſortes de reſpects & de ſoins. A ſon arrivée, le Gouverneur lui demanda d'un air incertain ce qui l'avoit amené dans ſon Port. Sa réponſe ayant été, que ſur la réputation du commerce d'Aden, il y apportoit diverſes marchandiſes de l'Europe, on lui fit d'autres que-

Ils ſont trahis par les Guzarates.

SHARPEY. 1609.

ſtions auſquelles il ſatisfit avec la même ſimplicité. Enfin le Gouverneur, ſans expliquer ſes intentions, l'envoya dans une maiſon voiſine ſous la garde d'un Chiaoux & de quelques Janiſſaires. Sharpey ouvrit les yeux ſur ſon imprudence; mais ſans voir encore aucun moyen d'y remédier.

L'Amiral eſt arrêté priſonnier.

Il demeura comme oublié dans ſa priſon pendant ſix ſemaines. Coverte Auteur de cette Relation, & deux autres de ſes gens qui étoient avec lui, le preſſerent beaucoup de faire entendre hautement ſes plaintes. Dans la confuſion de s'être fié trop légerement à des perfides, ou dans l'eſpérance de les gagner par la ſoumiſſion & la douceur, il s'obſtina tellement au ſilence, qu'il employa même ſon autorité pour y forcer auſſi ſes Compagnons. On ne leur refuſoit d'ailleurs aucune ſorte de ſervices & de beſoins. Les Turcs de leur garde les amuſoient par le ſon de leur inſtrumens & quelquefois par des danſes. A la fin, un Officier du Gouverneur vint prier civilement Sharpey d'envoyer des ordres à ſon Vaiſſeau pour faire débarquer du fer, de l'étain & du drap, juſqu'à la valeur de deux mille cinq cens dollars, en promettant de payer ces marchandiſes. Elles furent amenées au

Artifices qu'on employe pour le tromper.

rivage. Mais, en y arrivant, elles furent ſaiſies par les Officiers de la Douane, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le Gouverneur, ſatisfait apparemment de ce vol fit paroître Sharpey devant lui ; & l'exhortant à ne pas s'offenſer des uſages du Port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner ſur ſon Vaiſſeau. Cependant lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, on arrêta deux hommes de ſa ſuite ; & ſur les plaintes qu'il en fit, on l'aſſura qu'il devoit être ſans allarmes pour leur ſûreté, mais que l'uſage étant auſſi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, les deux Anglois étoient gardés pour caution de cette ſomme, & qu'il ſeroit le maître de la faire payer auſſi promptement qu'il le ſouhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahiſon. Sharpey ſe rendit à bord ſans répliquer. On y délibéra ſur le payement de la ſomme. L'avis du Conſeil fut de faire par écrit des repréſentations au Gouverneur, & de le rappeller aux principes de la bonne foi & de l'équité naturelles. Ce Mémoire fut porté dans un Eſquif, par deux Matelots, qui reçurent ordre de le remettre à l'Officier qui avoit gardé l'Amiral dans ſa priſon. Le Gouverneur parut le recevoir ſans

SHARPEY.

1609.

L'Amiral eſt renvoyé ; mais on retient deux de ſes gens.

Il fait des repréſentations au Gouverneur.

SHARPEY. 1609.

colere ; mais pour réponſe, il ordonna que les deux Anglois priſonniers fuſſent conduits dans une Ville nommée *Zenan*, ou *Saana*, à huit journées de la Mer, pour être inſtruits des intentions du Bacha, qui y faiſoit alors ſa réſidence.

Une tyrannie ſi cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, ſi leurs forces avoient égalé leur reſſentiment. Mais dans la néceſſité de dévorer cet outrage, ils réſolurent de s'avancer juſqu'à Mocka, Ville d'un commerce floriſſant, dans l'eſpérance d'y trouver plus de faveur pour des Etrangers, & d'obtenir une juſte ſatisfaction. Ils leverent l'ancre le 3 de Juin; & s'engageant dans les Détroits, ils arriverent trois jours après dans la Rade de Mocka. Leurs eſpérances redoublerent en y voyant un grand nombre de Vaiſſeaux de différentes Nations, parce qu'ils s'imaginerent que l'intérêt du Commerce engageroit tant d'Etrangers à favoriſer leurs juſtes plaintes. D'ailleurs, étant chargé d'étain, de fer, de plomb, de drap, de lames d'épées, & d'autres marchandiſes Angloiſes, il ne doutoit pas que des biens ſi recherchés dans ces Régions, ne lui procuraſſent un heureux accueil. Mocka eſt un marché

Réſolution qu'il prend d'aller à Mocka.

Comme ce

ché, si considérable, qu'il ne se passe point de semaine où l'on n'y reçoive des Caravanes de Zenan, de la Méque, du grand Caire & d'Alexandrie. Il s'y tient tous les jours un grand marché de toutes les productions de l'Afrique & de l'Asie. Les provisions de bouche n'y sont pas moins en abondance. On y trouve une quantité surprenante d'abricots, de coins, de dates, de raisin, de pêches, de limons; ce qui parut d'autant plus surprenant aux Anglois, que les Habitans leur raconterent qu'on n'avoit eu depuis six ans aucune pluie dans ce Canton. Le bled même ne laissoit pas d'y être à fort bon marché. Il y avoit un si grand nombre de bestiaux, qu'un bœuf gras ne se vendoit que trois dollars, & les autres animaux à proportion. Pour le poisson, avec trois sols, on en pouvoit acheter de quoi nourrir dix hommes. La Ville est gouvernée par les Turcs. Leur empire est si rigoureux pour les Arabes, qu'ils ont toujours des galeres & d'autres supplices préparés pour leur châtiment, sans quoi il seroit impossible de les contenir dans la soumission.

& propriétés de Mocka.

Sharpey fit demander la permission d'entrer dans le Port à titre de Marchand de l'Europe, qui desiroit égale-

Les Anglois entrent dans Mocka.

SHARPEY.

1609.

ment de vendre & d'acheter. Il fut reçu avec des careſſes & des offres qui ne pouvoient être ſuſpectes dans une Ville de commerce. On commença par exiger de lui le droit d'ancrage, mais ſans violence, & ſuivant l'uſage établi pour tous les Marchands étrangers. Enſuite, étant entré dans la Ville, il y obtint la liberté de s'y loger commodement. On lui demanda l'état de ſes marchandiſes; & ſur le premier Mémoire qu'il en donna, on ſe feroit accommodé ſur le champ de toute ſa cargaiſon, s'il n'eût été obligé d'en reſerver la meilleure partie pour le terme de ſon voyage. On n'exigea point qu'il fît rien débarquer avant la vente. Les Négocians Turcs ou Arabes ſe contenterent des eſſais qu'il avoit apportés de ſon bord; & concluant le marché à terre, ils envoyoient prendre les marchandiſes dans leurs propres Barques, à meſure qu'elles étoient achetées & payées. De ſon côté, il prit en échange, des proviſions ou de l'argent, ſuivant ſes conventions. Quelques jours ſe paſſerent ainſi dans le mouvement du commerce, avant qu'il s'ouvrît ſur le ſujet qui l'avoit amené. Lorſqu'il crut ſa réputation bien établie dans la Ville, il conſulta ſes Correſpondans ſur l'outrage

Il eſt content pour le commerce; mais ſes plaintes ſont mal reçues.

qu'il avoit reçu du Gouverneur d'Aden. Mais au lieu de leur trouver la chaleur qu'il avoit espérée pour ses intérêts, il les vit tous d'accord à condamner la témérité qu'il avoit eue d'entrer dans une Ville de guerre. On lui représenta que si les Guzarates l'avoient trahi, c'étoit de lui-même qu'il devoit se plaindre, & qu'un Marchand ne devoit point ignorer la différence d'un Port libre & ouvert pour le Commerce, d'avec une Ville où les Turcs ne s'étoient fortifiés que pour en éloigner les Etrangers. On lui conseilla même d'étouffer ses plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle ensevelie, & qui pouvoit en renaissant, l'exposer à de nouvelles peines. Il prit le parti de suivre ce conseil. Mais n'ayant plus rien qui dût le retenir à Mocka, il en sortit le 18 de Juillet aussi librement qu'il y étoit entré. Pour augmenter le regret d'un voyage inutile, il perdit deux ancres en repassant les Détroits.

Ils partent de Mocka.

Cependant il auroit trouvé un sujet de consolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre sa Pinace, dont il étoit séparé depuis long-tems, si cet avantage même n'eût été mêlé d'un autre sujet de chagrin. *Jean Lufken*, Pilote de la

Accident tragique & sa punition.

SHARPEY. 1609.

Pinace étant mort depuis plusieurs jours, Sharpey apprit par différentes informations la cause de cet accident, qu'on s'étoit proposé de lui cacher. Lusken avoit reçu un coup de marteau à la tête, d'un Anglois nommé *Thomas Clarke*, qui s'étoit appuyé, pour cette violence, du secours de trois autres Anglois; *François Driver*, *André Evans*, & *Edouard Hilies*. Leur querelle étoit venue du refus de quelques liqueurs que le Pilote gardoit soigneusement pour des nécessités plus pressantes. Sharpey crut, non-seulement la discipline, mais sa propre vie intéressée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux Meurtriers, suivant les loix de leur patrie; & sur la pleine conviction du meurtre, il fit pendre dans la Pinace, Driver & Clarke, qui avoient été les principaux Acteurs. Les deux autres n'échapperent pas à la Justice, quoique leur punition vînt plus tard & par d'autres voies. Hilles fut dévoré dans la suite par des Cannibales; & l'autre étant mort dans un lieu desert, fut trouvé pourri & presque mangé des insectes.

Les Anglois relâchent à Sokotra.

La Pinace demandant de promptes réparations, Sharpey résolut de relâcher dans l'Isle de Sokotra, malgré les obstacles qu'il y avoit trouvés quel-

SHARPEY.

1609.

ques mois auparavant. Il jetta l'ancre le 15 d'Août, devant (*a*) *Sajah*, Ville où le Roi fait sa demeure. Un Marchand du Pays, qui se présenta sur le rivage, n'annonça rien de sinistre aux Anglois ; mais aprés avoir reçu un présent de l'Amiral, il lui fit entendre qu'il ne seroit pas vû de bon œil à Sajah, surtout par les femmes, qui se ressentoient vivement de quelques insultes que leur sexe avoit reçu de l'Equipage d'un Vaisseau étranger. L'Auteur assure que les Insulaires mêmes ignoroient de quelle Nation. Mais plusieurs Matelots, qui étoient descendus à terre, avoient enlevé de jeunes filles, & les avoient forcées brutalement. Ils avoient tué une Mere, qui s'étoit efforcée d'appeller du secours par ses cris. Enfin le Marchand conseilla aux Anglois de gagner une Rade qui étoit plus éloignée de cinq lieues, où sans craindre aucune résistance du petit nombre des Habitans, ils trouveroient dans les lieux voisins toutes sortes de rafraîchissemens. Il promit même à Sharpey de s'y rendre par terre avec quelques autres Négocians de Sajah, & de lui porter quelques perles, dont ils pourroient faire l'échange

Raison qui leu fait quitter la Rade de Sajah.

(*a*) Dans la suite on trouve que ce Prince tenoit sa cour à Tamarin.

SHARPEY. 1609.

pour d'autres marchandises.

Ils y sont bien reçus des hommes & maltraités des femmes.

Ils allerent mouiller dans cette Baye. L'eau fraîche, les bestiaux, l'aloës, les socotrines, le sang de dragon, leur furent offerts en grande abondance. Mais quoiqu'ils n'y trouvassent que de la douceur & de la civilité dans les Habitans, ils s'apperçurent que la frayeur & la haine des femmes de Sajah s'étoient répandues dans cette partie de l'Isle. Il ne s'en présenta pas une seule à leur vûe ; & Sharpey même qui cherchoit à se les concilier par quelques politesses, ne put découvrir leurs traces. Le Marchand de Sajah parut dès le lendemain avec quelques-uns de ses associés. Il apporta une douzaine de fort belles perles, pour lesquels il accepta volontiers du drap & du fer. Sharpey le pria de s'employer à rétablir sa Nation dans l'estime des femmes ; mais à peine en fit-il consentir deux ou trois à paroître, pour recevoir de la main de l'Amiral quelques petits miroirs, avec des rubans & des peignes. Cependant la renommée de leur galanterie & de leurs agrémens est si bien établie, qu'elle est passée comme en proverbe dans tous les Pays voisins. On prétend que celles qui n'ont point d'enfans de leurs maris, ne font pas diffi-

culté de ſe livrer aux paſſans, pour remédier à la ſtérilité de leur mariage, & qu'elles emploient même des ſortileges qui les attirent dans leur Iſle. Sharpey, qui avoit lu cette obſervation dans quelque Ecrivain Portugais, n'en eut que plus d'empreſſement à rechercher leur commerce; mais la force de leur prévention l'emporta ſur tous ſes ſoins. Cette Baye s'appelle *Saub*.

SHARPEY.

1609.

Après avoir rétabli la Pinace, on partit pour Cambaye, avec un ſi bon vent, que le 28 on relacha heureuſement à Moa. Comme on ne s'arrêtoit dans ce Port que pour y faire de l'eau, Sharpey eut le tems d'y prendre des informations ſur les dangers qui les menaçoient. Il ſçavoit par ſes cartes & par cent récits, que la Côte eſt remplie de rocs & de bancs de ſable. Les Habitans de Moa lui offrirent, pour vingt dollars, un Pilote expérimenté, qui s'engageoit à le conduire juſqu'à la Barre de Surate. Mais dans la confiance qu'il avoit à ſes propres lumieres, il rejetta toutes les offres.

Ils relachent à Moa.

Imprudence de l'Amiral.

Le 29, en ſortant du Canal de Moa, le Vaiſſeau qui portoit ſur plus de vingt-cinq braſſes, ſe trouva tout d'un coup ſur dix; enſuite ſur ſept & ſur ſix & demie. On retomba ſur quinze; mais

SHARPEY 1609.

Son Vaisseau fait naufrage.

bientôt on se retrouva sur cinq. Quelques Matelots effrayés, demanderent au Pilote à quoi il pensoit. Au même moment le Vaisseau donna contre le fond. Coverte, qui tressaillit à ce mouvement, accourut sur le pont pour avertir le Pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le Pilote demanda fierement qui osoit dire que le Vaisseau eût touché? A peine eut-il fini cette insolente question, qu'il toucha encore, & si violemment que le gouvernail se brisa, & fut emporté. On jetta l'ancre aussitôt; & pendant deux jours, on chercha la cause du mal & le remede. Tandis que tout le monde étoit occupé de ce soin, non-seulement le Vaisseau toucha encore avec une nouvelle violence; mais on s'apperçut sensiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit six heures du soir, le second jour de Septembre. Bientôt l'eau gagna de toutes parts, sans qu'on pût découvrir précisément quels étoient ses plus dangereux passages; & le travail continuel des pompes, depuis sept heures jusqu'à onze, ne servit point à la diminuer. Enfin Sharpey ne conservant plus d'espérance (*a*), exhorta tout l'Equipage à

(*a*) Coverte laisse entendre que le naufrage des Anglois ne doit être attribué qu'à la vengeance de Cro-

s'entrefecourir dans l'ufage qui reftoit à faire de la Chaloupe & des Efquifs. On avoit eu foin de faire placer fur le tillac, environ dix mille livres fterling, qui appartenoient aux Marchands. L'Amiral déclara que chacun pouvoit prendre ce qu'il fe croyoit capable de porter. On en prit environ trois mille, les uns fe hâtant d'abord de remplir leurs poches, & rejettant enfuite un poids qui furpaffoit leurs forces ; les autres fe contentant d'une fort petite fomme, dans la penfée qu'ils pourroient être obligés de fe fauver à la nage ; d'autres enfin, négligeant tout-à-fait des richeffes qui ne leur paroiffoient plus d'aucun prix, lorfqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnerent ainfi le Vaiffeau, fans emporter même aucun aliment. Ce trifte départ commença vers minuit ; & par les fecours qu'on fe prêta mutuellement, tout le monde trouva place dans la Chaloupe ou dans l'Efquif. La Côte étoit prefqu'éloignée de vingt lieues à l'Eft. On vogua pendant tout le refte de la nuit & le jour

Circonftances de ce trifte accident.

ve, Pilote Hollandois, dont on ne peut avoir oublié le mécontentement. Mais il n'ajoute rien néanmoins qui ait l'air de preuve. Il eft toujours affez furprenant que Sharpey n'eût pas ceffé de prendre confiance aux fervices d'un homme qu'il avoit outragé, & qu'il eût refufé de prendre un Pilote à Moa

SHARPEY. 1609.

Les Anglois gagnent terre dans leurs Barques.

ſuivant, ſans avoir la moindre proviſion de vivres pour ſe ſoutenir. Enfin, vers ſix heures du ſoir, on aborda dans une petite Iſle, à l'entrée de la Baye qu'on s'efforçoit de gagner. Mais lorſqu'on ſe croyoit à la fin du péril, un coup de vent briſa tout d'un coup le mât de la Chaloupe, qui contenoit cinquante-cinq hommes. Cependant ils trouverent le moyen d'entrer dans la Baye; & le vent s'étant affoibli, ils gagnerent heureuſement la Riviere de Gandevi.

Les Habitans du Pays, qui virent paroître tant d'Etrangers à l'embouchure de leur Riviere, battirent le tambour & coururent aux armes pour leur défenſe. Ils ne douterent point que ce ne fût un détachement de quelque Flotte Portugaiſe, qui venoit piller leurs Villes. Sharpey s'apperçut de leur erreur. Il avoit avec lui un Guzarate, qu'il leur envoya pour les informer de ſa diſgrace & de la néceſſité où il étoit d'implorer leur ſecours. Ce récit parut les toucher. Ils s'approcherent des Anglois avec beaucoup d'humanité, & les conduiſirent à Gandevi, Capitale du Canton, où ils reçurent tous les ſecours dont ils avoient beſoin dans leur infortune.

Ils ſont reçus à Gandevi.

SHARPEY. 1608.

L'Auteur termine ici sa Relation, mais c'est pour commencer dans un autre livre, le récit de son voyage terrestre au-travers d'une infinité de Pays qui étoient alors peu connus. Le reste de son ouvrage appartient, dans ce Recueil, à l'article des Voyages de terre.

§. I.

Autres circonstances du même Voyage par Thomas Jones.

Explication de cet appendix.

C'Est pour m'attacher à l'ordre & aux vûes des Ecrivains Anglois, que je fais paroître ici dans un article séparé la Relation de *Thomas Jones*, telle que Purchas l'a publiée. Il étoit plus naturel d'en extraire les principales circonstances, pour les insérer dans le récit de Coverte, & de ne faire qu'un seul article de deux Mémoires qui regardent le même voyage. Mais ce seroit priver Jones d'une partie de sa gloire. Dans le plan des Auteurs de ce Recueil, il suffit qu'un Voyageur ait écrit quelque chose qui lui soit propre, pour avoir droit (*a*) de figurer ici sous son propre nom. Thomas Jones étoit, comme Coverte, un des Officiers de

(*a*) On observera néanmoins de ne pas répeter les détails qu'on a lus dans la Relation précédente.

SHARPEY. 1608.

l'Ascension, sous le commandement de l'Amiral Sharpey.

Départ.

Heure infortunée, s'écrie-t-il en commençant, que celle où l'*Ascension* & l'*Union* mirent à la voile, le 14 de Mars 1608 ! On relâcha le 6 de May dans l'Isle de *Mayo*, pour y prendre des rafraîchissemens. Ensuite ayant passé la Ligne, on tomba sous le vent du commerce, qui souffle continuellement entre le Sud-Est & le Sud-Est quart d'Est; de sorte que plus on avance vers le Sud, plus on trouve le vent à l'Est, comme on ne manque pas de s'en appercevoir entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Le 11 de Juin, à vingt-six degrés de latitude, on rencontra une Caraque, nommée *Nave Palma*, qui faisoit voile aux Indes, mais qui eut bientôt le malheur d'échouer sur la Côte de Sofala, à douze lieues de Mozambique. L'Auteur apprit dans la suite l'infortune de ce Bâtiment, du Capitaine même qui l'avoit commandé.

Observation sur le vent.

Le 13 de Juillet, les deux Vaisseaux Anglois jetterent l'ancre dans la Baye de Saldanna. Ils s'y arrêterent à construire leur Pinace jusqu'au 25 de Septembre, qui est le tems où les Moussons de l'Ouest étant finies, le vent souffle beaucoup plus au Sud & au Sud-Est. Le

lendemain de leur départ, une furieuse tempête sépara de l'Amiral, l'Union & la Pinace. Il chercha inutilement ce Vaisseau, que le sien étoit condamné à ne plus revoir; mais la Pinace le rejoignit dans la suite. Comme il avoit laissé passer la saison, il battit long-tems la Mer au gré des vents, jusqu'au 18 de Novembre, qu'il découvrit enfin l'Isle de Madagascar. Ses efforts furent inutiles pour gagner le Cap de *Saint-Roman.* Cependant on entra dans une Riviere, d'où l'on fut bientôt obligé de sortir par la trahison de quelques Insulaires: ce qui n'empêcha point qu'on ne trouvât le moyen de faire de l'eau & de se procurer quelques provisions dans plusieurs endroits de la Côte. Mais, avec si peu de sûreté pour s'y radouber, on prit le parti de gagner les Isles de Comore, qui sont entre Madagascar & le Continent, à 11 degrés du Sud. On y aborda heureusement. Le Roi & les Habitans reçurent les Anglois avec beaucoup d'humanité, & ne les laisserent point manquer de limons, de volailles, ni de noix de cocos. Mais l'Isle n'ayant point d'eau fraîche, on leva l'ancre le dernier jour du mois, pour chercher celle de Zanzibar.

Séparation des deux Vaisseaux.

L'Ascension aborde à S. Laurent, à Comore & à Pemba.

On eut le malheur de la manquer,

SHARPEY. 1608.

par la faute de *Philippe Grove*, Pilote Hollandois ; & l'on découvrit Pemba, après s'en être approché ſi imprudemment dans les ténébres de la nuit, qu'on faillit d'échouer ſur la Côte. Le vent étoit Eſt-Nord-Eſt. On jetta l'ancre juſqu'au jour. dans le lieu où l'on ſe trouvoit ; & le lendemain, qui étoit le ſept de Décembre, on s'avança à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle, ayant à l'Eſt une chaîne de rocs. On y mouilla ſur ſept ou huit braſſes d'eau, au 6e degré de latitude du Sud. Le 8, Jones accompagna ceux qui furent commandés pour chercher de l'eau. Les Habitans ſe préſenterent avec beaucoup de familiarité ; mais ils cachoient ſous ce voile une déteſtable perfidie.

Les Anglois ſont expoſés à la perfidie des Mores.

Le 18, après avoir achevé la proviſion d'eau, à l'exception de cinq ou ſix tonneaux, Jones ſe rendit au rivage pour faire remplir ce re .e. Il y fut ſurpris par une embuſcade de deux cens hommes, qui fondirent ſur lui & ſur ſes gens. Cependant ils eurent le bonheur d'échapper tous, à la réſerve de Jean Harrington, & d'un Domeſtique de Jean Elmore, qui furent tués d'un grand nombre de coups. Un peu avant cette trahiſon, le Chef des Mores avoit prié Jones de lui envoyer un de ſes

Ils perdent quelques. hommes.

gens, sous prétexte de le charger d'un présent pour l'Amiral Anglois. *Edouard Churchman*, qui fut choisi pour cette commission, ne reparut point; & Jones apprit dans la suite qu'il étoit mort à Mombassa. Pendant le séjour que Sharpey fit à Pemba, les Portugais armerent un *Hulk* Hollandois, qui avoit passé l'hyver à Mombassa, pour l'employer contre le Vaisseau Anglois; mais apprenant qu'il étoit capable de se défendre, ils abandonnerent ce dessein.

On partit de Pemba le jour suivant, dans l'intention de prendre entre cette Isle & la Côte de Melinde, où l'on espéroit de trouver moins de force au Courant. La nuit d'après on fut extrêmement surpris de se voir échouer sur un banc de sable; mais le vent ayant heureusement secondé le travail & l'art des Matelots, on se dégagea sans avoir rien souffert de cet accident. Alors on porta jusqu'au jour à l'Est. Les premiers rayons du soleil firent découvrir d'autres bancs, qui sont à la pointe Orientale de Pemba; ce qui obligea de tourner tout d'un coup au Nord. Dans l'après-midi, on apperçut trois de ces Barques qui se nomment *Pangaies*, dans le langage du pays. Malgré leur éloignement, Shar-

Bancs de sable.

Prise de deux Barques Mores.

SHARPEY. 1608.

pey entreprit de leur donner la chasse; & s'en étant approché, il fut surpris d'en voir deux qui baissoient leurs voiles, pour se garantir apparemment du feu de l'artillerie par une prompte soumission. La troisiéme, qui étoit la moins chargée, gagna le rivage.

Revolte & châtiment des Mores.

Les deux autres portoient cinquante Mores, qui ne se rendirent avec cette facilité que pour former l'entreprise de s'emparer du Vaisseau. Leur Chef se trouvant seul dans une cabine, avec Philippe Grove, William Revet, & Jones Auteur de cette Relation, assassina Grove d'un coup si dangereux, qu'on douta long tems qu'il pût se rétablir. Mais contre l'attente des Mores, dit Jones, je tuai sur le champ cet infâme meurtrier. Les autres commencerent aussitôt leur tragédie par la mort du Ministre Anglois, & par celle d'un Marchand & de quelques Matelots; mais ils furent repoussés avec tant de vigueur qu'il n'en échappa que cinq ou six. Lorsqu'ils avoient commencé leur révolte, les Anglois n'étoient pas plus de seize ou dix-sept à bord, tout le reste de l'Equipage travaillant dans la Chaloupe & dans les Esquifs. L'Auteur fut informé dans la suite par les Portugais mêmes, que la plûpart de ces Mores étoient ou

du sang royal de Melinde, ou des plus nobles familles, & que leur perte avoit couté des larmes à toute la Nation.

Après avoir pillé les Pangaies, qui étoient chargées de quantité de choses précieuses, les Anglois résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au Nord de Pemba. Ils regagnerent le côté de l'Ouest, dans le dessein de s'avancer vers Sokotra. Mais comme le vent se soutenoit entre l'Est & l'Est-Sud-Est, & qu'ils étoient peu secondés par les Courans, il leur fut impossible de suivre ce projet. Ils se déterminerent à s'éloigner de deux ou trois cens lieues au Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents à l'Est-Sud-Est. Ce parti ne leur réussit pas mieux; car ils trouverent le vent Est Nord-Est, & Nord-Est quart d'Est. Ainsi, depuis le 20 de Décembre jusqu'au 26 de Janvier, ils se virent condamnés à battre la Mer comme au hazard. Cependant leur bonne fortune les fit tomber entre certaines Isles, qu'ils nommerent *Desolate Islands*, parce qu'elles sont desertes, mais que les Portugais appellent Isles *Almirantes*, On n'en compte pas moins de douze ou treize, dont la fertilité devroit attirer les Vaisseaux dans ce passage. On y trouve non-seulement de l'eau excel-

Peine que les Anglois ont à surmonter les vents.

Isles Admirantes, leur fertilité & leur agrément.

SHARPEY. 1609.

lente, mais une grande abondance de dates, de cocos, de poiſſon & de tourterelles, qui ſont ſi privées qu'elles ſe laiſſent prendre avec la main. Il y a peu de Pays au monde, qui repréſentent ſi parfaitement le Paradis terreſtre. Les Anglois y paſſerent quelque tems à ſe rafraîchir. Enſuite brûlant d'avancer, malgré l'oppoſition du vent, ils eurent encore à les combattre juſqu'au 30 de Mars, que les Mouſſons d'Oueſt commençant, ils arriverent enfin à l'Iſle de Sokotra. Là, ils rencontrerent un Vaiſſeau qui faiſoit voile vers Aden, & qui ſe fit paſſer pour un Bâtiment de Surate, quoiqu'il appartînt aux Mores de Diu. S'étant laiſſés perſuader de l'accompagner, dans la vûe de tirer un grand avantage du commerce de la Mer Rouge, ils jetterent l'ancre le 8 d'Avril, devant le Port d'Aden. Cette Ville qui eſt de la dépendance des Turcs, paſſe pour la clef de toute l'Arabie heureuſe. Dès le premier jour, l'Amiral fut reçu à terre avec toutes ſortes d'honneurs, & conduit comme en triomphe juſqu'au Palais du Gouverneur, ſur un beau cheval Arabe, eſcorté de douze Janiſſaires. Enſuite le Gouverneur apprenant que les Anglois avoient une Lettre du Roi d'Angleterre pour le Bacha de *Zenan*,

Suite de leur navigation.

Les Anglois maltraités à Aden.

SHARPEY. 1609.

envoya deux d'entre eux jusqu'à la résidence de ce Bacha, qui étoit à plus de quinze (*a*) journées dans les terres. Le Bacha leur demanda s'ils avoient une permission du grand Seigneur pour entrer dans une Ville de sa domination. Comme ils n'en avoient point, & qu'ils furent obligés de le confesser, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder aucune permission de commerce au Port d'Aden; mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un présent d'autant plus agréable, qu'ils étoient les premiers Anglois qu'on eût jamais vûs dans cette Mer; & que pour témoignage de reconnoissance, il leur laissoit la liberté de partir d'Aden, & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux. Jones qui rapporte ces circonstances du voyage des deux Marchands Anglois, & qui le place comme Coverte après le départ du Vaisseau, n'explique pas bien comment ils rejoignirent l'Amiral, & n'est pas moins obscur sur les injustices que Sharpey avoit essuyés de la part des Turcs. Mais en comparant les deux Relations, on trouve dans celle de Coverte l'explica-

Différence des deux Relations.

(*a*) C'est-à-dire pour aller & revenir; car il paroît certain que Zenan n'est pas si intérieur.

SHARPEY. 1609.

tion des injustices, & dans celle de Jones le récit du voyage.

Sharpey se rend à Mocka, où il est bien traité.

Sharpey, fort mécontent du Gouverneur d'Aden, résolut de porter ses plaintes à Mocka, qui est plus haut, d'environ quarante milles, dans le Golfe Arabique. Il eut beaucoup de peine à gagner ce Port; parce que la Mousson de l'Ouest étant arrivée, les courans prennent alors leurs cours hors de cette Mer. Cependant il traversa les Détroits, qui n'ont pas plus d'un mille & demi de largeur; & le 11 de Juin, il mouilla l'ancre dans la Rade de Mocka. Les Anglois reconnurent la différence qu'il faut mettre chez les Turcs, entre une Ville de guerre & une place de commerce. Mocka étant comme l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le grand Caire & Alexandrie, est habitée par un grand nombre de Marchands, qui aiment à partager humainement avec les Etrangers la liberté & les privileges dont ils jouissent. S'ils n'offrirent point de réparation à l'Amiral pour les torts qu'il avoit essuyés à Aden, ils lui firent trouver quelque avantage dans le séjour qu'il fit avec eux pendant plus d'un mois. Il partit le 26 de Juillet, pour s'avancer vers Cambaye. La plûpart de ses Officiers n'approuvoient pas

Il part pour Cambaye.

SHARPEY. 1609.

ce nouveau dessein ; & le Ciel même y parut contraire, en permettant que dès la premiere nuit on perdît deux ancres.

Le 7 d'Août, après avoir rejoint la Pinace, & puni de mort quelques Anglois de ce Bâtiment qui avoient tué leur Pilote, Sharpey entra dans une Baye de l'Isle de Sokotra, où les avis qu'il reçut ne lui permirent point de s'arrêter long-tems. Il fut mieux reçu dans une autre ; mais les vents y soufflerent avec tant de violence au Sud & au Sud-Sud-Est, que le Vaisseau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la Pinace fut jettée en pleine mer sans avoir de vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey entreprenoit de se radouber, il vint un orage si violent du Sud-Ouest, que deux de ses ancres furent encore brisées. Peut-être auroit-il évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ses besoins, au lieu d'employer le tems à se faire admirer des femmes de l'Isle par ses galanteries.

Vents terribles.

Ayant remis à la voile le 20 d'Août, il tomba le 2 de Septembre sur la Côte de Diu, neuf ou dix lieues à l'Est de cette Ville. On s'avança au long du rivage l'espace de sept lieues, & l'ancre

Les Anglois refusent un Pilote pour leur sûreté.

SHARPEY. 1609.

fut jettée ſous une pointe de terre. Le trois on envoya l'Eſquif au rivage, pour acheter, des Habitans, quelques moutons & d'autres alimens. Sur la nouvelle que le Vaiſſeau faiſoit voile à Surate, un More du Pays vint demander le paſſage à l'Amiral. Il l'aſſura que le reſte de la navigation étoit dangereux; &, pour ſa propre ſûreté, autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à très-bas prix un Pilote qui répondroit du Vaiſſeau juſqu'au Port. Mais l'Amiral qui avoit une confiance aveugle pour ſon Pilote Hollandois, rejetta cette propoſition. Le 4, on leva l'ancre à trois heures après midi, preſqu'au dernier quartier de la marée. L'eau manquant dans le cours de la nuit, on toucha le fond, comme on devoit s'y attendre; au lieu qu'en partant au premier quartier, on auroit trouvé infailliblement aſſez d'eau pour ſe dégager des baſſes & des écueils. Après avoir perdu le gouvernail, & touché pluſieurs fois, on ſe vit forcé par la ruine du Vaiſſeau à ſe ſauver dans la Chaloupe & dans l'Eſquif: heureux encore, au nombre où l'on étoit, de pouvoir gagner, avec un ſi foible ſecours, une Baye aſſez commode, dont on étoit preſqu'éloigné de 20 lieues.

Ils font naufrage.

SHARPEY. 1609.

Ainſi la témérité & l'obſtination d'un ſeul homme firent perdre à la Compagnie des Indes, un de ſes meilleurs Vaiſſeaux, & aux Matelots toutes leurs eſpérances. Les marchandiſes, & la plus grande partie de l'argent qui étoit à bord, furent abandonnés avec le Bâtiment. On fut deux jours à lutter contre les vents & les flots, juſqu'au 6 à quatre heures après midi, qu'ayant apperçu la terre, on s'en approcha, dans l'eſpérance de pouvoir gagner la Riviere de Surate. Mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi, qui en eſt à cinq ou ſix lieues vers le Sud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau ſujet d'affliction, paſſa bientôt pour une faveur du Ciel; car les Portugais, qui étoient informés de l'approche du Vaiſſeau, étoient à l'attendre avec cinq Frégates, à l'entrée de la Riviere de Surate, où les deux Barques n'auroient pû ſe garantir de tomber entre leurs mains.

Ils arivent à Gandevi, & ſont reçus humainement.

A Gandevi, les Anglois apprirent que leur Pinace ayant abordé ſur la même Côte, y avoit été enlevée par deux Vaiſſeaux Portugais; mais que l'Equipage s'étoit ſauvé heureuſement, & qu'il avoit pris par terre le chemin de Surate. Le Gouverneur de Gandevi fut

SHARPEY. 1609.

touché de leur infortune. Il les reçut avec humanité, jusqu'à leur offrir un établissement dans le Canton. Il étoit Banian. Cette Secte rend un culte aux vaches, & conserve l'ancien usage de brûler les morts. Autrefois, les femmes se faisoient une gloire de ne pas survivre à leurs maris, & de se livrer aux flammes dans le même bucher. La plûpart sont revenues de cette barbare superstition ; mais la force de l'ancien préjugé attache encore une sorte de honte à celles qui prennent le parti de vivre. On les oblige de se faire couper les cheveux, & de demeurer dans cette humiliation, jusqu'à ce qu'il se présente quelqu'un pour les épouser, ou pour les prendre à quelqu'autre titre.

Superstition Baniane.

Les Anglois ayant quitté Gandevi, se rendirent par terre à Surate, qui n'en est qu'à quarante milles. Ils firent ce voyage en trois jours. William *Finch*, qui étoit à la tête du Comptoir de leur Nation dans cette Ville, leur accorda tous les secours qui convenoient à leur malheureuse situation. Personne ne lira le nom de *Finch*, sans se souvenir des services que cet illustre Voyageur a rendus à la Géographie, par les remarques qu'il nous a laissées sur la plus grande partie des Indes, après en avoir visité

Les Anglois se rendent par terre à Surate.

Finch, célebre Géographe.

visité les principaux Royaumes. Il étoit arrivé depuis quelques mois à Surate un Vaisseau Anglois, commandé par *Hawkins*; mais ce Capitaine avoit été appellé par des intérêts de commerce à la Cour d'*Agra*, qui est à trente journées de Surate. Sharpey, avec le plus grand nombre de ses Compagnons, entreprit le même voyage dans la vûe de retourner (*a*) en Europe au-travers de la Perse. Il partit à la fin de Décembre. Jones qui se trouva sans goût pour une route si penible, demeura au Comptoir de Surate, avec Jean *Elmore* ancien Commandant de la Pinace, Richard *Mellïs*, & Robert *Fax*. Ils cherchoient ensemble par quelle voie ils pouvoient espérer de revoir leur patrie, lorsque le hazard fit lier connoissance à Jones avec un Religieux Portugais de l'Ordre de Saint-Paul, qui arrivoit de Cambaye. Ce Pere, qui étoit un homme de mérite, crut trouver dans le caractere de Jones une juste raison de le traiter avec autant d'amitié que d'estime. Il lui promit de le conduire du moins jusqu'en Portugal; & ce fut à sa considération qu'il accorda la même faveur aux trois autres.

SHARPEY. 1609.

Jones revient avec un Religieux Portugais.

(*a*) On verra dans la suite qu'il ne l'exécute point.

SHARPEY.

1609.

Ils partirent le 7 d'Octobre, pour se rendre à la célebre Forteresse de *Daman*, où Elmore revit encore une fois sa Pinace dont les Portugais s'étoient saisis. Ensuite ayant gagné *Chaul*, ils prirent le chemin de Goa, où ils arriverent le 18 de Novembre.

Il est étrange qu'un Voyageur, tel qu'on doit se figurer Jones, après les sentimens d'estime & de zele qu'il avoit inspirés au Pere Portugais, ait pû passer six semaines à Goa, sans y faire aucune observation qu'il ait jugée digne de son Journal. Il s'embarqua le 9 de Janvier 1610 à bord d'une Caraque nommée *Notre-Dame de Pitié*, qui étoit l'Amirale d'une Flotte Portugaise de quatre voiles. Le 28, il passa la Ligne sur la Côte de l'Inde; & le 21 de Mars, il tomba au Continent de l'Afrique, à 33 degrés ½ de latitude, environ 5 lieues du Cap des Aiguilles. Après y avoir été retenu par les vents contraires jusqu'au 2 d'Avril, il essuya un affreux orage de l'Ouest-Sud-Ouest, qui lui fit voir pendant six heures la mort inévitable au milieu des flots. Le 4, il se rapprocha de la terre à 34 degrés 40 minutes; & sans perdre la vûe du rivage, il fut si bizarrement le jouet de la Mer, qu'ayant été poussé quatre ou cinq fois à deux

1610.

Il va s'embarquer à Goa.

Difficulté à doubler le Cap de Bonne-Espérance.

ou trois lieues du Cap de Bonne-Espérance, il ne put le doubler avant le 19 d'Avril. Le desespoir étoit extrême sur la Flotte Portugaise, parce qu'on s'y croyoit menacé de passer l'hyver à Mozambique.

Le 27, elle passa le Tropique du Capricorne; & le 9 de Mai, elle jetta l'ancre à Sainte-Helene qui est à 15 degrés de latitude du Sud. Elle s'y arrêta jusqu'au 15. Ensuite ayant passé la Ligne le 21, elle se trouva le 26 sous le Tropique du Cancer avec le vent au Nord-Est, que les Portugais nomment le *Vent général*. Le 16 de Juillet; elle eut dans un grand éloignement la vûe de plusieurs Isles à l'Ouest, que les Pilotes prirent pour les Açores, parce qu'ils se trouvoient à 40 degrés & quelques minutes de latitude, sans avoir apperçu aucune autre terre depuis qu'ils avoient quitté Sainte-Helene. Enfin le 3 d'Août, ils découvrirent les Côtes du Portugal à deux lieues du Roc de Lisbonne; & le même jour ils jetterent l'ancre à Cascaïs. Jones & ses Compagnons, toujours conduits par leur Guide, trouverent le moyen de gagner secrettement le rivage dans un Esquif. & de se garantir ainsi des embarras ausquels ils devoient s'attendre de la part des Por-

Vent général.

SHARPEY. 1610.

Jones arrive à Lisbonne, d'où il retourne en Angleterre.

tugais. Ils demeurerent cachés à Lisbonne jusqu'au 13, qu'ils s'embarquerent sur un Bâtiment Anglois qui retournoit à Londres. Jones n'explique pas quelles étoient ses craintes, ni pourquoi il se croyoit moins libre en Portugal qu'un Vaisseau de sa Nation. Mais il assure qu'étant parti de la Baye de *Vayers*, les Portugais qui apprirent son évasion, envoyerent une Fregate bien armée pour arrêter son Vaisseau, sous le seul prétexte qu'il y étoit avec les trois Compagnons de son voyage; ce qui ne les empêcha point d'achever heureusement leur course, & d'arriver à Londres le 17 de Septembre 1610, après une absence de deux ans & demi.

LATITUDES.

Isle de Comorre.	11	00 S.
Rade de Sainte-Helene. . .	15	00
Isle de Pemba.	6	00

CHAPITRE VIII.

*Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'*Union.

ROWLES. 1609.

Eclaircisse-

CE Voyage, qui n'est qu'une continuation, ou, si l'on veut, une division du précédent, porte dans Pur-

chas un titre conforme à l'idée qu'on a déja dû s'en former sur les deux Relations de Coverte & de Jones. Le Vaisseau l'*Union*, aussi malheureux que celui de l'*Ascension*, avec lequel il étoit parti, fut non seulement séparé de son Amiral par une affreuse tempête; mais étant condamné par le Ciel au même sort, il n'acheva plus heureusement le voyage de l'Inde que pour venir faire à son retour un triste naufrage sur les côtes de France. Aussi Purchas l'a-t'il publié sous le nom de *Voyage infortuné*. La premiere partie, c'est-à-dire sa course jusqu'à *Priaman* dans l'Isle de Sumatra, est d'un Officier Anglois nommé *Moris*, qui sans avoir été témoin de ce qu'il raconte, en garantit la vérité sur des témoignages ausquels il a cru devoir sa confiance. Le récit du retour de l'Union & de son naufrage sur la Côte de France, est tiré de plusieurs Lettres autentiques.

ROWLES. 1609. ment préliminaire.

La tempête qui sépara l'Union de son Amiral, presqu'à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, lui avoit fait perdre aussi son grand mât, qui fut non-seulement brisé par la fureur des vents, mais emporté hors du Vaisseau avec une impétuosité que l'Ecrivain n'entreprend point de représenter. Cependant, com-

L'Union est séparé de l'Amiral, & perd son mât.

ROWLES. 1609.

me s'il n'eût manqué à l'orage que ce furieux coup pour le calmer, les flots devinrent aussi-tôt si tranquilles, que *Rowles* ne desespéra point de retrouver son mât qui ne pouvoit être encore fort éloigné. Il fut le premier qui l'apperçut heureusement ; & les moyens ne manquerent pas pour le pêcher sans effort. On n'eut pas moins d'adresse à le rendre capable de service ; de sorte qu'après avoir réparé ce malheur, & retrouvé un tems favorable, il ne resta aux Anglois de l'Union que le regret d'avoir vû disparoître l'Ascension & la Pinace. La tempête les ayant jettés au de-là du Cap, ils ne douterent pas que l'Amiral ne l'eût doublé de même ; & sans penser à la Baye de Saldanna, dont ils le croyoient fort éloigné, ils se persuaderent que pour le rejoindre, c'étoit à Madagascar qu'il le falloit chercher. Ils prirent leur course vers la Baye de Saint-Augustin. Vingt jours qu'ils y passerent à l'attendre, n'ayant servi qu'à leur faire trouver de l'eau & des provisions, ils en partirent pour Zanzibar avec de meilleures espérances. A leur arrivée dans cette Isle, ils furent reçus avec plus d'humanité qu'ils n'en avoient jamais trouvée dans les Négres : mais sans s'imaginer la cause de

Rowles va chercher l'Amiral à Madagascar.

Et à Zanzibar.

leur changement, ils les trouverent le lendemain si mal disposés, que *Richard Kenu*, Trésorier du Vaisseau, étant descendu au rivage avec quelques Marchands, eut le malheur d'être tué dans une embuscade ; & *Wickam*, un des Marchands, celui d'être fait prisonnier. Le reste ne se sauva pas sans peine avec la Chaloupe.

Il fallut s'éloigner sur le champ d'un lieu si funeste. On en partit au mois de Février avec les vents au Nord & au Nord-Est, c'est-à-dire absolument contraires au dessein qu'on avoit de gagner l'Isle de Socotra. On battit long-tems la Mer sans avancer. La plus grande partie de l'Equipage étoit attaquée du scorbut. Rowles, cédant enfin à la nécessité, se laissa conduire par le vent à la partie septentrionale de Madagascar. Son intention étoit de relâcher dans la Baye d'Antongil ; mais il tomba du côté de l'Ouest dans une fort grande Baye que les Habitans nomment *Kauquomorra*, dont les bords & les Pays voisins sont également fertiles & agréables.

Ils sont forcés de retourner à Madagascar.

Baye de Kauquomorra.

Après tant de fatigues & de dangers, la vûe de ce beau séjour fut une consolation pour les Anglois. Ils résolurent d'y attendre le changement de la Mousson, & de tirer du moins un fruit de leur

Rowles. 1609.

disgrace, en rétablissant leur santé. Les Habitans leur parurent d'abord fort civils, & ne marquerent point d'éloignement pour lier commerce avec eux. Le Roi même donna l'exemple à ses sujets, par la bonté & les caresses avec lesquelles il reçut plusieurs fois les Marchands.

Les Anglois sont trahis par les Négres, & perdent leur Capitaine.

Rowles se fiant trop aux apparences, voulut rendre une visite à ce Prince, accompagné de Richard Reve, principal Facteur, de *Jeffery Carlet* & de trois autres. *Samuel Bradshaw*, qui avoit été plusieurs fois employé à cette Cour barbare, eut le bonheur de se trouver occupé par d'autres soins qui ne lui permirent pas de suivre le Capitaine. Ce fut une faveur singuliere de la Fortune; car les Insulaires avoient médité une trahison qu'ils étoient prêts de faire éclater. A peine Rowles & son cortége eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Barbares, qui les enleverent sans résistance. Les Matelots de la Chaloupe, perdant l'espérance de les secourir, n'eurent rien de si pressant que de s'éloigner à force de rames; mais il ne leur fut pas même aisé de regagner le Vaisseau. Une multitude de Pares & de grandes Barques sortant de la Riviere, avec de grands cris, s'avancerent impétueusement pour leur couper le

passage, & ne balancerent pas même à s'approcher du Vaisseau, dans la résolution de l'attaquer. Les fléches & les dards formerent aussi-tôt une épaisse nuée. Dans la confusion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés, sans pouvoir s'en garantir. Mais ayant enfin disposé leur artillerie, ils coulerent à fond, dès les premiers coups, six ou sept des plus grandes Barques. Cette exécution refroidit bien-tôt toutes les autres, qui se retirerent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

Leur Vaisseau est attaqué.

Cependant le Capitaine demeuroit prisonnier, avec ses trois compagnons. Loin d'espérer leur liberté, Bradshaw, qui devenoit après lui le Commandant du Vaisseau, conçut que les Sauvages s'étant soulevés sans prétexte, il n'y avoit que de nouvelles perfidies à se promettre d'eux, & que la plus sûre ressource étoit la fuite la plus prompte. Une autre disgrace, qui survint pour accabler les Anglois, ne leur permit pas de délibérer plus long-tems. Sept hommes moururent presque subitement, sans qu'on en pût soupçonner d'autre cause que la force de quelque poison, que les Négres avoient lancé avec leurs fléches & leurs dards. On prit donc le parti de

Mort subite de sept Anglois.

ROWLES. 1609.

lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de chercher une autre Baye de la même Isle, & des Habitans plus traitables; car le vent ne permettoit point encore de s'abandonner à la haute mer.

Nouvelle attaque des Negres.

Mais avant qu'on fût prêt à partir, les Sauvages se firent voir encore dans une multitude de Barques; & s'approcherent si subitement du Vaisseau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fleches avant que l'artillerie pût être appareillée. Cependant la crainte de ces terribles armes les fit retourner au même instant vers le rivage. Ils y descendirent avec la même précipitation, comme si la vûe de la terre & le soin qu'ils eurent aussi-tôt de se rassembler, les eût rendus plus hardis & plus forts. Bradshaw bien instruit de leur malignité, & ne doutant pas qu'ils ne lui préparassent quelque nouvel outrage pendant la nuit, résolut d'employer l'artifice à son tour. Il s'approcha de la Côte par un mouvement presqu'imperceptible; & lorsqu'il se crut à la portée du canon & de la mousqueterie, il fit une décharge, qui éclaircit aussi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures.

L'artillerie les met en fuite.

L'effroi dont ils furent saisis, à la vûe de tant de morts & de blessés qui tomberent parmi eux, leur fit abandonner le rivage en poussant d'affreux hurlemens.

Après ces nouvelles hoſtilités, les Anglois deſeſpererent de trouver, dans l'Iſle, une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fuſſent pas répandues. Ils ſe mirent en Mer, au mépris de tous les dangers; &, de quelque fortune qu'ils fuſſent menacés, ils dirigerent leur courſe vers Socotra. Mais tous leurs efforts ne purent réſiſter aux vents, qui les jetterent, après une infinité d'agitations, ſur la Côte d'Arabie. Ils y mouillerent le 4 de Juin. La Mouſſon de l'Hyver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils puſſent gagner Cambaye; & la Côte, où ils ſe trouvoient, ne leur préſentoit aucun Port qui pût leur ſervir d'azile dans cette ſaiſon. Après avoir paſſé quatre jours à délibérer ſur leur ſituation, ſans ceſſe allarmés par des orages dont rien ne les mettoit à couvert ſur leurs ancres, ils ſuivirent le conſeil de Griffon Maurice leur Pilote, qui leur propoſa de tourner leurs voiles vers Achin. Ce Port ne pouvant être ſans quelques Guzarates, Bradshaw ſe promit d'y vendre ſes marchandiſes. On y arriva le 27 Juillet, après une navigation moins dangereuſe que pénible. Bradshaw fut ſept jours entiers, ſans pouvoir obtenir audience du Roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un

Les Anglois ſont jettés ſur la Côte d'Arabie.

ROWLES. 1609.

Jalousie des Hollandois.

riche présent. Les obstacles vinrent des Hollandois, qui dans la vûe de s'attirer tout le commerce de l'Inde, n'épargnerent rien pour nuire aux Anglois. L'Auteur, avec l'indifférence ordinaire des Marchands pour tout ce qui n'a point de rapport à leurs intérêts, négligea de prendre des informations sur les affaires du Pays, quoique l'occasion s'en offrît si naturellement. Bradshaw, dit-il en peu de mots, parut à la Cour, eut quelques conférences avec les Marchands d'Achin, & fit ensuite son commerce avec les Guzarates, ausquels il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du *Basta* blanc & noir, qui est le drap de l'Isle.

Commerce d'Achin.

Après avoir passé quelque tems dans le Port d'Achin, les Anglois se rendirent à Priaman, où la facilité & les avantages qu'ils trouverent dans le commerce, devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient essuyées. Ils firent leur cargaison de poivre; & la seule difficulté, qui prolongea un peu leurs affaires, fut une mutinerie de leurs Matelots, dont Bradshaw ne put arrêter l'insolence que par des excès de ménagement. Le Pilote du Vaisseau, moins tempérant qu'il n'étoit convenable à son âge & à son emploi,

Commerce de Priaman

mourut d'une maladie qui fut attribuée à ses excès. Aussi-tôt que le Bâtiment fut chargé, Bradshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un Jonc Chinois, avec un reste de marchandises de l'Europe, dont il n'avoit pû se défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour il leva l'ancre pour retourner en Angleterre. On étoit alors au mois de Février 1610; c'est-à-dire, que pendant plus de sept mois que les Anglois passerent dans l'Isle de Sumatra, l'Auteur de cette Relation, qui est Bradshaw même, ne fit pas la moindre remarque pour enrichir son Journal.

ROWLES. 1609. 1610.

On n'a point d'autres lumieres sur le retour & l'infortune du Vaisseau Anglois que celles qu'on peut tirer de deux Lettres, l'une de Morlaix en France, l'autre d'Andierne, toutes deux publiées dans le Recueil de Purchas.

Retour de l'Union en Europe.

La premiere, dattée du 21 de Février 1611, est de *Bernard Couper*, qui écrivoit à *Thomas Hide* son beau-frere, Marchand de Londres. Il lui marque que se trouvant alors à Morlaix, il avoit reçu, le même jour, d'un lieu nommé (*a*) *Odwen*, une Lettre de *Guillaume Badget*, Irlandois habitué dans ce lieu, par laquelle il apprenoit que » l'*Union*, » Vaisseau de la Compagnie d'Angle-

Lumieres qu'on a sur son infortune.

(*a*) C'est Andierne.

ROWLES.

1610.

» terre, avoit échoué ſur cette Côte;
» que les Habitans y ayant envoyé deux
» Barques, l'avoient trouvé richement
» chargé de poivre & d'autres marchan-
» diſes des Indes; qu'il n'y reſtoit que
» quatre hommes en vie, dont l'un étoit
» Indien, & qu'ils étoient ſi foibles qu'a-
» peine pouvoient ils parler: que les
» deux Barques françoiſes étoient par-
» venues à conduire le Bâtiment dans la
» Rade d'Odwen: que les habitans après
» avoir débarqué une partie des mar-
» chandiſes, s'étoient chargés de faire
» tenir ſa Lettre aux Marchands An-
» glois de Morlaix, pour les preſſer d'al-
» ler prendre poſſeſſion de ces richeſſes
» au nom de la Compagnie d'Angleter-
» re «. Couper ajoutoit que cette nou-
velle ayant été confirmée par une Let-
tre du Bailli de Quimper, il s'étoit hâté
pour en rendre l'avis plus certain, de
faire partir trois copies de celles de Bad-
get, par autant de Barques, parce que
le moindre délai devoit faire craindre
que les Payſans de la Baſſe-Bretagne ne
s'attribuaſſent le droit de s'emparer des
marchandiſes: qu'il falloit néceſſaire-
ment s'adreſſer à la Cour de France, &
que cette affaire lui paroiſſoit fort épi-
neuſe: qu'il étoit réſolu de ſe rendre à
Odwen, avec un autre Anglois nommé

Détail tiré d'une lettre de Couper.

Richard Roberts, pour s'assurer de l'état du Vaisseau par leurs propres yeux, & rendre à la Compagnie tous les services qui dépendroient d'eux : qu'on prétendoit que le Bâtiment étoit de quatre cens tonneaux & de trois ponts ; qu'il appréhendoit beaucoup de le trouver déja tout-à-fait dépouillé : qu'il entreprenoit le voyage d'Odwen sur les instances de Badget & du Bailli de Quimper, mais plus ardemment encore par la considération qu'il croyoit devoir à la Compagnie : qu'aussi se flattoit-il qu'elle auroit égard aux frais dans lesquels il alloit s'engager, d'autant plus qu'il avoit déja fait avancer de l'argent, & mis en mouvement quelques amis pour récompenser ceux qui avoient sauvé le Vaisseau, & qui devoient veiller à la conservation des marchandises : que malgré les précautions qu'il avoit prises, il ne laissoit pas de souhaiter qu'on envoyât quelqu'un de Londres, par la voie de Rouen, avec les fonds nécessaires ; parce que Morlaix n'étoit point une Ville où la communication de l'argent fût aisée par des Lettres de Change : enfin que les noms des quatre personnes vivantes étoient *Edmond White Thomas Duckanton*, *Samuel Smith*, & l'Indien ; que leur vie étoit encore fort mal assu-

ROWLES.
1610.

rée ; qu'ils manquoient d'argent, & qu'ils n'avoient pas le pouvoir de diſpoſer de leurs propres marchandiſes.

Détail d'une lettre de Wotton.

La ſeconde Lettre, dattée du mois de Mars 1611, eſt de *William Wotton*, qui s'étoit trouvé à Andierne, tandis que l'Union étoit dans cette Baye. Voici ſes propres termes. » Le 8 de Février, je » partis de Bordeaux ſur le *Polo-Hend* ; » & le 11, je perdis mon mât d'avant & » mon gouvernail. La nuit du même » jour je relachai à *Oldeſycarre*. Le 13, » deux Barques Françoiſes ſauverent » l'*Union*, qui avoit échoué ſur des » rocs. Le 14, je me rendis à bord de ce » Bâtiment, & j'en amenai au rivage » *Samuel Smith*, *Thomas Duckmanton* » & M. *Edmont White*. Le 15, j'enga- » geai *Guillaume Badget*, mon Mar- » chand, à donner avis de cette triſte » nouvelle aux Anglois de Morlaix. La » Lettre partit le 18, & je payai deux » écus pour le port. Un Indien, qui étoit » avec les trois Anglois ſur le Vaiſſeau, » mourut le 18, & je le fis enterrer le » même jour. Le 21, M. White mourut » auſſi, & je lui rendis le même office. » Le 22, MM. *Roberts* & *Couper* arrive- » rent de Morlaix. Je partis le 2 de Mars, » & j'arrivai la nuit ſuivante à l'Iſle de » Wight, &c.

Rowles.

1610.

Autres explications recueillies.

Ces deux Lettres sont suivies d'une explication que Purchas se procura sans doute par ses propres soins. Après les dommages que le Vaisseau avoit essuyés en Bretagne, il y resta deux cens tonneaux de poivre, une certaine quantité de Benjoin, & quelques étoffes de soie de la Chine, que Bradshaw avoit achetées à *Tekou*, dans l'Isle de Sumatra, d'un Bâtiment Chinois que la tempête y avoit jetté. En allant aux Indes, l'Union avoit touché à Saldanna, où il s'étoit arrêté pour construire sa Pinace. Il avoit perdu son Capitaine dans l'Isle de Madagascar, & plusieurs de ses gens à Zanzibar. Il avoit fait sa cargaison de poivre à Achin, à Priaman, à Passeman & à Tekou. A son retour il avoit rencontré le Capitaine Henri Middleton, à qui il avoit remis plusieurs caisses d'argent monnoyé. Il n'avoit alors que trente-six hommes en bonne santé. Ensuite, ayant manqué l'Isle de Sainte Helene, la plus grande partie de son Equipage avoit été emportée par diverses maladies, après avoir passé le Cap-Verd. Dix Anglois & quatre Guzarates, qui étoient à l'extrémité, avoient demandé instamment d'être reçus sur une Barque de Bristol qu'ils avoient rencontrée, & ce changement leur avoit sau-

ROWLES.

1610.

vé la vie. On a vû à quel nombre le reste étoit réduit en arrivant sur la Côte de Bretagne. M. Simonson, habile Constructeur de Vaisseaux, qui fut envoyé de Londres pour examiner l'Union & pour le radouber, s'il étoit possible, le déclara incapable de servir plus long-tems. On n'en sauva que l'artillerie, les marchandises & les meubles. De soixante-dix-sept Anglois qui composoient l'Equipage à son départ de Londres, il n'en revint que neuf en Angleterre, & trois Guzarates; en y comprenant ceux qui étoient passés sur la Barque de Bristol, & qui étoient échapés à la mort.

Tristes restes de l'Union.

CHAPITRE IX.

Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609.

DAVID MIDDLETON.

1609.

Raison de ce voyage.

DAns les vûes qui avoient fait équiper l'*Ascension* & l'*Union*, si l'on étoit fort éloigné de s'attendre à leur naufrage, on ne comptoit pas non plus de les revoir aussi-tôt que les Bâtimens ordinaires de la Compagnie. Comme il étoit important de leur fournir des prétextes pour s'arrêter long-tems aux Indes, & pour chercher les moyens d'exécuter leur principale Commission,

la Compagnie, ſans même attendre le retour de *Keeling*, mit en Mer l'*Expédition*, ſous la conduite du Capitaine David Middleton, & le chargea de marchandiſes qu'il devoit porter à Sharpey, avec ordre, s'il avoit épuiſé les ſiennes, de faire le commerce de ce ſupplément dans les Pays & les Ports qu'il n'auroit point encore viſités. L'Aſcenſion approchoit alors de ſa cataſtrophe; & l'Union, trop abbatu par la ſéparation de ſon Amiral, par la perte de ſon Capitaine & par les diſgraces de ſa navigation, pour oſer former des entrepriſes incertaines, ſe hâtoit de finir ſes affaires, dans une aveugle impatience de venir chercher le précipice qui l'attendoit en Europe. Mais la confiance de la Compagnie ne laiſſant pas d'être établie ſur des fondemens raiſonnables, elle fit partir Middleton le 24 d'Avril 1609.

DAVID MIDDLETON. 1609.

Dès le 13 de Mai, il eut la vûe de *Forte ventura*, & de *Lancerota*. Le 10 d'Août il relacha dans la Baye de Saldanna, où il ne s'arrêta que juſqu'au 18, pour renouveller ſes proviſions. Enfin, il arriva au Port de Bantam le 7 de Décembre, après avoir manqué pendant la nuit l'Amiral Keeling, qui devoit avoir paſſé fort près de lui entre

Départ du Vaiſſeau l'Expédition.

David. Middleton. 1609.

Madagascar & le Continent.

Il se hâte de quitter Bantam, pour exécuter sa commission.

Dans l'étonnement de ne recevoir aucune nouvelle de l'Ascension & de l'Union, il ne perdit point un moment pour débarquer le fer qu'il apportoit au Comptoir de Bantam; &, sans se donner même le tems de construire sa Pinace, il résolut d'aller chercher des informations plus heureuses jusqu'aux Moluques. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir usé du pouvoir qu'il avoit reçu de la Compagnie, pour laisser M. Hensworth à la tête du Comptoir. Et comprenant que dans un nouvel office, parmi des Anglois qu'il ne connoissoit pas plus que les Javans, il avoit besoin de quelques personnes de confiance, il lui donna, quoiqu'à regret, trois de ses propres amis pour conseil & pour cortége. Ce changement ne supposoit pas que la Compagnie fût mécontente de Spalding; mais comme il avoit fait un long séjour dans l'Inde, & qu'il en sçavoit fort bien la langue, Middleton se crut intéressé, pour le succès de sa Commission, à se l'associer en qualité de Conseiller & d'Interprete. Ainsi, dans ce partage, Hensworth, loin de regarder l'Emploi dont il étoit revêtu comme une préférence, s'affligea de ne pouvoir rendre, sur le Vaisseau, les ser-

Il prend Spalding pour Interprete.

vices qu'on y attendoit de Spalding. D'ailleurs l'état du Comptoir n'étoit pas tranquille. Le Miniſtre de Bantam, ſans ceſſe excité par les Hollandois, avoit augmenté les droits d'entrée pour les marchandiſes Angloiſes. Henſworth fut chargé par Middleton de déclarer à la Cour, qu'il ne ſe ſoumettroit pas volontairement à cette injuſtice; & que le Roi pouvoit uſer de ſon autorité pour contraindre les Anglois; mais qu'il ne devoit jamais compter ſur leur conſentement.

Middleton remit à la voile, le 18 de Décembre, dans le deſſein de ſe rendre droit aux Moluques. Le vent lui fut ſi favorable juſqu'au 27, que le même jour il paſſa les Détroits de *Deſolam*. Mais il fut enſuite arrêté, pendant dix jours entiers, par un calme d'autant plus inſurportable, qu'étant ſous la Ligne il eſſuya des ardeurs exceſſives; ſans compter que doutant de la Mouſſon d'Oueſt, il ſe voyoit menacé, ſi elle lui manquoit, de ne pouvoir continuer ſa navigation. Cependant il fut aſſez heureux pour arriver le 8 de Janvier devant la Ville de *Button*. Après l'accueil favorable que les Anglois avoient reçu tant de fois dans cette Iſle, il ne balança point à faire demander des nouvelles

Il arrive à Button qu'il trouve en guerre.

DAVID MIDDLETON. 1609.

du Roi & de la famille royale. On lui apprit que ce Prince étoit engagé dans une furieuse guerre avec ses voisins, & qu'ayant rassemblé toutes ses forces, il avoit laissé peu d'Habitans dans sa Capitale. Loin d'y jetter l'ancre, la crainte de s'exposer à des propositions de secours qu'il auroit été difficile de refuser, fit faire tant de diligence aux Anglois, qu'ils passerent les Détroits avant la fin du jour. Cependant ils ne purent éviter, le lendemain, la rencontre du Roi de Button avec toute son armée. Ce Prince ayant apperçu le Vaisseau, détacha un petit Pare pour s'informer de quelle Nation il étoit. Middleton ne cacha point qu'il étoit Anglois; mais parlant de ses affaires avec la chaleur d'un homme fort empressé, il demanda seulement s'il y avoit de l'eau dans quelque lieu voisin. On lui montra un endroit de la Côte où elle étoit en abondance. Il fut surpris, en s'en approchant, de se voir suivi de toute la Flotte Indienne. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'un nouveau Pare vint lui faire un compliment de la part du Roi, & le prier d'envoyer quelqu'un à ce Prince, pour l'entretenir des affaires de l'Europe. Spalding, qui se rendit aussi-tôt sur la Caricole royale, revint une heure après. Le Roi faisoit

Les Anglois rencontrent la Flotte du Roi de Button.

prier Middleton de ne pas précipiter ſon départ, & promettoit de le venir voir à bord le jour ſuivant.

DAVID MIDDLETON. 1609.

Viſite qu'ils reçoivent de ce Prince, & ſon entretien avec Middleton.

Il y vint effectivement; & les Anglois le reçurent avec un grand feſtin, lui & tous les Nobles de ſon cortége. Enſuite lui ayant fait un préſent aſſez conſidérable, ils paroiſſoient ſe diſpoſer à lever l'ancre, lorſque le Roi ſe mit à pleurer avec d'autres marques d'une vive affliction. Middleton lui demanda la cauſe de ſon chagrin. Il répondit que les Anglois l'accuſeroient ſans doute de mauvaiſe foi, en voyant qu'il n'avoit point de marchandiſes à leur offrir: qu'il y avoit quatre mois que ſa maiſon, où il avoit ramaſſé une grande quantité de noix & de fleur de muſcade, de girofle, de bois de ſandal, & d'étoffes du Pays, avoit été détruite juſqu'aux fondemens par une incendie, qu'il y avoit perdu, avec tant de richeſſes, une grande partie de ſes femmes; mais que toutes ces pertes le touchoient moins que de ne pouvoir exécuter la parole qu'il avoit donnée aux Anglois de tenir des marchandiſes prêtes pour leur arrivée, ſurtout lorſqu'il faiſoit réflexion qu'ils avoient équippé un Vaiſſeau à grands frais & traverſé les mers dans cette eſpérance: qu'il étoit actuelle-

DAVID MIDDLETON. 1609.

ment occupé d'une grande guerre, avec toutes ses forces, ce qui ne lui permettoit pas d'employer ses Sujets à ramasser de nouvelles provisions : que si le Vaisseau Anglois n'étoit point arrivé la veille, il auroit livré bataille le même jour à son Ennemi : enfin qu'il juroit par la tête de Mahomet, qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'exécuter plus fidellement ses promesses. Après toutes ces excuses, il fit voir à Middleton de quel côté la principale Ville de son Ennemi étoit située ; & supposant que son Vaisseau n'en passeroit pas fort loin, il le conjura d'y lâcher en passant quelques bordées de son artillerie. Middleton lui répondit que les Anglois étoient Etrangers dans l'Inde, & que ne connoissant pas même ses Ennemis, ils ne pouvoient les attaquer sans se rendre coupables d'une injustice ; mais que si quelqu'un entreprenoit de nuire à ses Sujets tandis que le Vaisseau étoit sur ses Côtes, les Anglois employeroient toutes leurs forces pour la défense d'une Nation dont ils connoissoient la justice & la bonté. Cette réponse parut satisfaire le Roi. Il retourna sur sa Flotte, qui étoit composée d'environ quatre-vingt Caricoles, avec une infinité de Pares. Au même instant, les Anglois leverent l'ancre.

Priere qu'il fait aux Anglois.

Leur réponse.

Le

Ils arrivent dans l'Isle de Bangaie.

Le 24 Janvier 1610, ils arriverent à l'Isle de *Bangaie*, d'où la crainte de quelque Ennemi avoit chassé le Roi & la plûpart de ses Sujets. Middleton ne put se procurer des informations certaines sur cet événement. Cependant le Diréćteur d'un Vaisseau Hollandois, qui se trouvoit dans le Port, lui dit qu'autant qu'il en avoit pû juger par diverses circonstances, l'Ennemi de cette Isle étoit le Roi de *Macassar*, & que la raison qui avoit fait fuir le Roi de Bangaie, qui étoit Gentil, étoit la crainte d'être forcé à recevoir le Mahométisme. Middleton se persuada au contraire que c'étoient les Hollandois mêmes qui avoient rendu l'Isle deserte par leurs menaces, & par l'entreprise d'y bâtir un Fort. A la vérité ils avoient abandonné ce dessein, lorsqu'après la fuite des Insulaires il n'étoit resté presque personne à soumettre. Mais quoiqu'ils n'eussent point alors de Vaisseaux dans le Port, & que le Comptoir ne fût composé que de quatre Marchands, ce seul Direćteur avoit pris un tel ascendant, qu'aucun Indien n'auroit eu la hardiesse de lui déplaire. Il avoit deux maisons remplies de femmes, qu'il avoit choisies entre les plus jolies de l'Isle, & un grand nombre d'Esclaves des deux

Raison qui en avoit fait fuir le Roi.

Autorité & caraćtere singulier d'un Direćteur Hollandois.

DAVID MIDDLETON. 1610.

sexes. Son caractere d'ailleurs étoit d'aimer toutes sortes d'amusemens ; &, pendant quelques jours que les Anglois passerent dans l'Isle à se rafraîchir, ils lui trouverent l'humeur fort agréable. Il passoit les jours entiers à se rejouir au milieu de ses femmes. La danse & le chant étoient ses passions favorites après celles de la bonne chere & de l'amour. Comme il étoit fort bel homme, il prénoit plaisir à se tenir presque nud, suivant l'usage du Pays. Sa puissance étoit si bien établie, qu'il s'étoit rendu comme indépendant des Hollandois mêmes. Le lieu de sa demeure étoit assez voisin d'Amboyne : mais si le Gouverneur Hollandois de cette Ville avoit besoin de lui parler, il falloit qu'il lui envoyât deux Facteurs en ôtage jusqu'à son retour. Cette excessive autorité venoit particulierement de la confiance que le Roi de Ternate avoit eue pour lui. Ce Prince l'avoit chargé de lever les Tributs en son nom dans toutes les Isles de sa dépendance, & souvent le petit Monarque Hollandois ne lui remettoit que ce qu'il jugeoit à propos.

Les Anglois trouverent dans l'Isle de Bangaie des rafraîchissemens délicieux. Ils étoient en état de les goûter. Les maladies avoient tellement respecté leur

Vaiſſeau, qu'après une ſi longue navigation, ils ſe portoient mieux qu'à leur départ d'Angleterre. Ils remirent à la voile le 9 de Janvier. Le vent étoit aſſez favorable; mais toute la nuit ils furent emportés au Sud par des courans ſi impétueux, qu'ils perdirent quinze lieues ſans avoir pu ſe reconnoître. Ce contre-tems obligea le Capitaine d'abandonner ſon deſſein, pour les Moluques, & de porter vers les Iſles de Banda, qu'il découvrit le 5 de Février. On redoubla les efforts pour y aborder avant la nuit. Mais en approchant du rivage, Middleton ſe fit précéder par ſon Eſquif, pour recevoir des informations de quelques Habitans attachés aux Anglois. Ils lui firent répondre que les Hollandois ne laiſſoient entrer aucun Vaiſſeau étranger dans la Rade; que s'il s'expoſoit à tomber entre leurs mains, ils prendroient ſur ſon Vaiſſeau tout ce qui conviendroit à leurs beſoins, & ſe feroient eux mêmes les arbitres du prix: que lorſqu'il arrivoit quelques Joncs avec des marchandiſes propres à ces Iſles, ils les arrêtoient ſans leur permettre de parler aux Habitans, & les conduiſoient derriere le Château, ſous leur propre artillerie; de ſorte qu'il n'en ſortoit pas un Matelot ſur lequel

DAVID MIDDLETON. 1610.

Les Anglois ſont trompés par les courans.

Tyrannie des Hollandois à Banda.

DAVID MIDDLETON. 1610.

on ne tirât presqu'à coup sûr, & qu'il y avoit alors quinze grands Joncs, qui étoient retenus dans cet esclavage.

Un si triste recit, joint au chagrin de n'apprendre aucune nouvelle de l'*Ascension* & de l'*Union*, fit regretter à Middleton d'avoir pénétré si loin dans ces Mers. On n'avoit pas manqué de l'informer à Bantam de tous les outrages que Keeling avoit essuyés à Banda; mais il s'étoit flatté que s'il y trouvoit Sharpey & Rowles, leurs trois Vaisseaux réunis seroient en état de se faire respecter. Cependant il n'en prit pas moins la résolution de se présenter dans la Rade, en bonne posture. Le Gouverneur du Château jugeant à cette hardiesse que c'étoit quelque Bâtiment Hollandois, envoya au-devant de lui une Pinace de trente tonneaux. Mais aussitôt qu'elle l'eut reconnu pour un Anglois, elle s'arrêta vis-à-vis de lui; & retournant sur ses traces, elle ne lui laissa pas même le moyen d'entrer dans la moindre explication.

Sage conduite d. Middleton.

Après avoir passé le reste du jour à l'ancre, il s'avança vis-à-vis de Lantor. Son intention étoit de feindre qu'il ignoroit la conduite & les dispositions des Hollandois. Il salua la Ville de toute son artillerie; & sans marquer aucune dé

fiance, il alla mouiller si proche de leurs Vaisseaux, qu'il étoit à la portée du canon. Il lui vint aussi-tôt une Barque du Gouverneur, qui lui proposa d'entrer dans le Port, & de descendre ensuite au rivage, pour y montrer sa Commission. Middleton répondit qu'il ne faisoit qu'arriver dans cette Mer, & qu'en se présentant aux Isles de Banda, il avoit cru se trouver dans un Pays libre; mais que ne dépendant en effet de personne, il ne vouloit montrer sa Commission & s'ouvrir sur ses affaires, ni au Gouverneur, ni à personne au monde. On lui demanda si son Vaisseau étoit en marchandise ou en guerre. Sa réponse fut qu'il payeroit fidellement tout ce qu'il prendroit. A quelques menaces qu'on osa lui faire, il répondit encore que rien ne l'empêcheroit de demeurer sur ses ancres, & que si l'on entreprenoit de s'y opposer, il prendroit le parti de se défendre. Les Hollandois le quitterent avec de vives marques d'indignation & de colere.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Sa réponse aux Députés du Gouverneur.

A peine furent-ils partis, qu'ils vint à bord une multitude d'Insulaires, qui féliciterent les Anglois de leur arrivée. Middleton apprit d'eux l'état des affaires du Pays. Les Habitans auroient souhaité d'entrer en commerce avec lui,

Les Insulaires reçoivent bien le Vaisseau Anglois.

DAVID MIDDLETON. 1610.

s'ils n'eussent été retenus par la crainte des Hollandois, avec lesquels ils vivoient alors tranquillement. Mais ceux de Puloway & de Pulorin étoient moins d'accord avec le Gouverneur. Middleton croyant pouvoir tirer quelque avantage de cette mesintelligence, chargea Spalding d'entretenir en particulier un Insulaire de Puloway, qui se trouvoit à bord avec les autres, & de lui offrir une récompense, s'il vouloit assurer les Habitans de son Isle que les Anglois payeroient les épices en marchandises ou en argent; qn'ils prendroient sur eux le soin de les transporter dans leur Bâtiment; & que n'ayant pas beaucoup de mesures à garder avec les Hollandois, ils trouveroient le moyen d'achever leur cargaison. En effet, ne reconnoissant point d'autres droits que ceux du commerce, Middleton étoit résolu de les exercer sans ménagement.

Disputes fort vives des Hollandois avec Middleton.

Le matin du jour suivant, il vit arriver deux Barques: l'une venoit du Château; & l'autre de la part du Vice-Amiral, avec des ordres absolus pour le Capitaine Anglois, d'entrer dans le Port. Middleton retint les Hollandois à dîner. Après les avoir traités civilement, il leur déclara qu'il ne changeroit point de poste, & qu'il étoit résolu d'en

courir tous les risques : que les deux Nations étant amies en Europe, ils ne pouvoit craindre raisonnablement que les Hollandois voulussent commencer la guerre aux Indes ; & que s'ils avoient réellement cette vûe, ce n'étoit pas un particulier tel que lui qui devoit se conduire dans cette supposition. Malgré ces discours, l'Officier qui commandoit la Barque du Gouverneur, lui dit ouvertement qu'il ne devoit pas s'arrêter dans le lieu où il avoit jetté l'ancre, & que s'il continuoit d'y demeurer, on étoit résolu de l'en chasser par force. « J'y de- » meurerai, repliqua Middleton, aussi- » long-tems que le lieu me paroîtra com- » mode, parce que je n'ai pas d'autre » regle à suivre que ma commodité ; » & lorsque je commencerai à me trou- » ver mal ici, j'irai me placer dans le » meilleur endroit du Port ». Les Hollandois répondirent que le Pays leur appartenoit. « Eh bien ! leur dit Mid- » dleton, j'en suis donc ici plus en sûre- » té, car je suis dans le Pays des amis » du mien ». Ils le quitterent fort mécontens.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Avant la fin du jour, il débarqua quelques pieces d'artillerie pour les faire conduire sur le penchant d'une colline, derriere le Vaisseau ; & se propo-

Préparatifs des Anglois pour se défendre.

DAVID MIDDLETON.
1610.

ſant d'y faire quelques retranchemens, il comptoit d'être en état de ſe défendre avec ce double ſoutien. Mais comme il avoit donné ordre en même tems de ſonder la Rade autour de lui, il y trouva tant de rocs, & le fond ſi dangereux, que cette découverte le fit changer de penſée. Il fit rentrer à bord deux pieces de canon, qui étoient déja ſur le rivage; &, le lendemain, il envoya Spalding, dans l'Eſquif, au Gouverneur du Château, avec une Lettre, à laquelle il lui défendit de rien ajoûter de bouche. Elle a paru digne d'être conſervée.

Middleton écrit au Gouverneur.

« SI vous conſidérez avec un peu de » réflexion que vous avez ici beau- » coup d'ennemis & peu d'amis, que je » ſuis Chrétien, & que vous avez be- » ſoin de quantité de choſes que j'ai ſur » mon Vaiſſeau, vous ne rejetterez pas » l'offre que je vous fais de vous accom- » moder de ce qui vous eſt néceſſaire. » Nos Princes étant amis en Europe, je » ſerois fâché que leurs ſujets euſſent » ici quelque différend. A l'égard de » l'ordre que vous m'avez envoyé d'al- » ler jetter l'ancre ſous le canon de vo- » tre Château, je crois avoir ici le pri- » vilége que nos Princes accordent mu-

DAVID MIDDLETON. 1610.

» tuellement à leurs ſujets, d'aller & de
» venir ſans obſtacle dans les lieux où
» ils s'attribuent quelque pouvoir, &
» de s'arrêter dans les Rades, quand
» il ne leur plaît pas d'entrer dans les
» Ports. Par rapport à ma Commiſſion,
» que vous ſouhaitez de voir, je ſuis
» homme d'une naiſſance qui ne doit
» rien à la vôtre; & quand vous vou-
» drez me traiter avec égalité, je ne
» refuſerai pas de vous montrer ma
» Commiſſion. Convenons ſeulement
» de nous trouver, ou ſur l'eau, cha-
» cun dans une Barque également ar-
» mée, ou dans tout autre lieu qui ne
» m'éloigne pas plus de mes forces que
» vous ne le ſerez des vôtres. Mais pour-
» quoi tant d'embarras dans nos préli-
» minaires? S'il eſt vrai, comme on me
» l'a dit, que vous ayiez un Traité
» de commerce avec les Habitans de
» *Lantor*, ſuppoſez que je ſuis du nom-
» bre, & traitez-moi comme un Indien
» pour mon argent; je vous en aurai
» de l'obligation, car il me ſera toujours
» plus agréable de commercer avec vous
» qu'avec eux. D'ailleurs, comme vous
» êtes en guerre avec les Iſles de Pulo-
» way & de Pulorin, vous comprenez
» bien que j'en puis tirer des épices,
» ſans que vous ayiez aucun moyen de

DAVID MIDDLETON. 1610.

» vous y oppoſer. Je vous demande ré-
» ponſe ſur tous ces articles, & je l'at-
» tens par les mains du Porteur de ma
» Lettre. En attendant, rien ne m'em-
» pêche d'être avec amitié, votre très-
» humble, &c. *Signé*, Middleton, ſur
» mon Vaiſſeau, le 7 Février 1610.

On refuſe de répondre à ſa lettre; mais on fait des menaces terribles.

Spalding & ſon cortége furent reçus civilement au Château, & conduits au Gouverneur, qui étoit alors à délibe-rer avec ſon Conſeil. La Lettre de Mid-dleton fut ouverte & lue dans l'Aſſem-blée. On refuſa d'y répondre par écrit; mais le Gouverneur ne fit pas difficulté d'apprendre à Spalding quelles étoient les réſolutions du Conſeil. Les Hollan-dois avoient dans le Port trois grands Bâtimens, chacun de mille tonneaux, & trois Pinaces, chacune de trente. Un des trois Vaiſſeaux, nommé *le grand So-leil*, étant deſormais hors d'état de ſer-vir, ils devoient le faire approcher du Vaiſſeau Anglois juſqu'à l'abordage, y mettre le feu dans cette ſituation, & le faire ſauter avec trente barils de pou-dre qu'ils y avoient déja portés. Dans cette vûe, ils avoient nommé les gens qui devoient le conduire hors du Port, & préparé les chaînes qu'ils devoient employer en abordant les Anglois. Plu-ſieurs Barques étoient prêtes à le ſui-

vre, pour recevoir ceux qui devoient le conduire, aussi-tôt qu'ils l'auroient bien embrasé & qu'ils verroient le feu prêt à gagner la poudre. Pendant cette exécution, les deux autres Bâtimens devoient s'approcher des Anglois à la portée du mousquet, pour les battre de leur artillerie; & plusieurs grandes Barques avoient ordre de voltiger à l'entour, en les harcelant encore avec les fleches & les balles.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Quoiqu'il y eût peut-être plus d'affectation que de réalité dans ce récit, on ne manqua point de le confirmer par divers mouvemens qui pouvoient lui donner de la vraisemblance. Spalding voyant les préparatifs qui se faisoient sur le grand Soleil, se hâta de porter toutes ces nouvelles à bord. Middleton en fut sérieusement allarmé. Il crut devoir renoncer à sa fierté, & descendre promptement au rivage, pour s'expliquer avec le Gouverneur, avant que les hostilités fussent commencées. Il prit sa Commission; & s'étant mis dans sa Chaloupe, avec le Pavillon d'Angleterre, il fit avertir le Gouverneur, en touchant à terre, qu'il lui demandoit quelques momens d'entretien. Au même moment, il fut surpris de le voir sortir du Château, & venir à sa rencontre

Middleton se laisse effrayer, & descend à terre.

DAVID. MIDDLETON. 1610.

Accueil qu'i reçoit.

avec ſes principaux Officiers. Trois cens Soldats qui formoient la garniſon, ſe rangerent en haie juſqu'à la Mer. Le canon du Château ſe fit entendre, & la garniſon fit trois décharges de ſa mouſqueterie. Ce fut avec cette pompe que Middleton fut conduit à la maiſon du Gouverneur, qui lui avoit fait prendre la droite en marchant, & qui lui avoit rendu tous les honneurs. Ils s'aſſirent tous deux dans la chambre du Conſeil, ſur deux fauteuils, qui ſembloient avoir été préparés, car tout le reſte de l'Aſſemblée fut placé ſur des bancs. Le Gouverneur abuſa de la facilité qu'il avoit à parler, pour faire quantité de complimens aux Anglois ſur leur arrivée, mais ſans toucher au ſujet de leur querelle. Middleton impatient l'interrompit; &, tirant ſa Commiſſion, il lui dit que n'ayant pû lui perſuader qu'il n'étoit point un Pirate, il avoit pris le parti de lui en apporter des preuves. Alors il montra le papier qui contenoit ſes pouvoirs : il en lut rapidement la premiere ligne; & comme s'il n'eût pu douter qu'on ne fût ſatisfait de cet exorde, il remit le papier dans ſa poche.

On s'accorde en apparence.

Toute l'Aſſemblée ſe récria auſſitôt, & demanda la lecture entiere de la Commiſſion. Middleton répondit d'un air

ferme, qu'il n'y consentiroit pas, tant qu'il lui resteroit un souffle de vie : qu'il lui suffisoit d'avoir lu son nom & fait voir le Sceau d'Angleterre. Ensuite il se leva comme s'il n'eût plus pensé qu'à retourner au Vaisseau ; mais on le pria de demeurer quelques momens. On entra dans quelques discours, les uns fort civils, d'autres moins mesurés. A la fin les Hollandois s'adoucirent, & firent apporter des rafraîchissemens. On but à la prospérité des deux Nations ; après quoi le Gouverneur fit voir aux Anglois les logemens & les fortifications du Château. Tout y étoit en fort bon ordre, & bien fourni d'armes & de munitions.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Middleton n'ignorant pas que l'argent & les promesses applanissent les plus grandes difficultés, prit adroitement l'occasion d'offrir mille livres sterling pour obtenir la liberté de faire sa cargaison, & promit une chaîne d'or, qu'il portoit au-tour du col, à celui qui lui procureroit cette faveur. Il ajouta qu'il payeroit les épices au-dessus du prix ordinaire. Après avoir jetté ce fondement, il dit au Gouverneur que les Hollandois devant être enfin persuadés que son Bâtiment n'étoit point un Vaisseau de guerre, il ne feroit plus diffi-

Middleton promet d'entrer dans le Port.

DAVID MIDDLETON. 1610.

culté d'entrer dans le Port. On lui répondit qu'on étoit prêt à lui rendre toutes ſortes de ſervices. Comme la nuit approchoit, il prit congé de l'Aſſemblée. Tandis qu'il rentroit dans ſa Chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie du Château, & les Vaiſſeaux qui étoient dans le Port le ſaluerent auſſi à ſon paſſage.

Il y entre.

Le lendemain qui étoit le 8 de Février, il conduiſit ſon Vaiſſeau entre le Château & les Bâtimens Hollandois. Il les ſalua de pluſieurs décharges, auſquelles on répondit avec uſure. Auſſitôt qu'il eut mouillé l'ancre, le Gouverneur & ſes principaux Officiers lui rendirent leur viſite à bord. Ils y accepterent un dîner, qui fut accompagné de tous les témoignages poſſibles de confiance & de joie. On parla enſuite de cargaiſon; mais ni les raiſons, ni les offres, ne purent faire obtenir aux Anglois la permiſſion d'acheter une ſeule livre d'épices. La réponſe du Gouverneur fut toujours qu'il n'accorderoit pas cette permiſſion pour racheter ſa vie. Middleton perdant l'eſpérance de ſe la procurer ouvertement, réſolut de commencer par faire ſa proviſion d'eau, & de tenter enſuite la fortune. Mais on ne lui permit pas même d'envoyer ſes ton-

Il en fort mécontent.

DAVID MIDDLETON. 1610.

neaux au rivage, ſans qu'ils fuſſent accompagnés d'un Hollandois, pour obſerver ſi les gens du Vaiſſeau ne parloient point aux Habitans. Lorſque les tonneaux furent remplis, Spalding reçut ordre d'aller dire au Gouverneur que Middleton étoit réſolu de partir. Les Hollandois parurent fort ſurpris ; &, le vent étant Oueſt, ils ne purent s'imaginer quelle route les Anglois alloient prendre. Cependant, étant en effet ſortis du Port, ils furent ſuivis par deux Barques Hollandoiſes, dont l'une s'approcha d'eux, & leur déclara de la part du Gouverneur qu'il leur défendoit d'aller dans aucune des Iſles. Middleton répondit qu'il ne connoiſſoit point de droit au Gouverneur pour lui envoyer des ordres, & que loin de les recevoir, il alloit ſe rendre auſſi vîte qu'il lui ſeroit poſſible à *Puloway*, d'où il conſentoit que les Hollandois vinſſent le chaſſer s'ils croyoient le pouvoir. La Barque ne fut pas plutôt rentrée dans le Port avec cette réponſe, qu'il en ſortit une Frégate, à voiles déployées. Middleton, réſolu de combattre, aſſembla tous ſes gens pour leur inſpirer la même réſolution. Il leur dit que s'ils vouloient le ſeconder avec un peu de courage, il ſe propoſoit de viſiter tou-

Les Hollandois le pourſuivent.

DAVID MIDDLETON 1610.

tes les Isles en dépit des Hollandois. Et joignant les libéralités aux exhortations, il leur promit, non-seulement de leur donner tout ce qui étoit à lui sur le Vaisseau, mais d'assurer pour toute leur vie une subsistance honnête à ceux qui auroient le malheur d'être estropiés.

Sa fermeté les oblige de se retirer.

L'ardeur du Capitaine en répandit une si vive dans l'Equipage, que tout le monde jura de hazarder sa vie pour l'intérêt de la Compagnie des Indes, & l'honneur de la Nation. Mais la Frégate voyant qu'on se préparoit à la bien recevoir, prit le parti de rentrer dans le Port. Tandis que les Anglois luttoient avec assez de difficulté contre le vent, l'Amiral, le Vice-Amiral & le Lieutenant du Château s'agiterent beaucoup sur les Bâtimens qui étoient dans le Port, sans que Middleton pût sçavoir quelles étoient leurs intentions. Lorsque le Vaisseau eut gagné le vent, & qu'il se trouva secondé par le courant qui alloit à l'Est-Nord-Est, il avança de si bonne grace, qu'étant bien-tôt proche de Puloway, Spalding fut envoyé dans la Chaloupe, avec cinq hommes, pour assurer les Habitans que les Anglois étoient partis du Château en querelle avec le Gouverneur, & qu'ils ve-

Il se rend à Puloway.

noient leur offrir d'acheter leurs épices, argent comptant, s'ils n'aimoient mieux des marchandises en échange. Il leur promit aussi que le Capitaine descendroit lui-même dans leur Isle, aussitôt qu'il auroit trouvé quelque endroit sûr pour jetter l'ancre. Pendant l'absence de Spalding, il arriva deux Barques de Lantor, qui demanderent aux Anglois pourquoi ils avoient abandonné leur Côte. On leur répondit que la force du courant avoit emporté le Vaisseau, & qu'on n'avoit pas eu dessein d'ailleurs d'aller plus loin qu'à Puloway, où l'on avoit déja députe un Facteur, pour disposer cette Isle au commerce; que si les Habitans de Lantor vouloient vendre leurs épices aux Anglois, plutôt qu'aux Hollandois qui n'étoient venus que pour s'emparer de leur Pays, on prendroit tout ce que cette Ville avoit actuellement dans ses magasins, & l'on n'épargneroit rien pour la rendre contente du marché. Les Indiens des deux Barques partirent fort satisfaits de cette promesse.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Regrets des Habitans de Lantor.

Spalding avoit été reçu dans l'Isle de Puloway avec de grands témoignages de joie. Mais quoique tous les Habitans se fussent assemblés pour le combler de caresses, ils n'avoient pas vou-

DAVID MIDDLETON. 1610.

lui convenir du prix des épices avant que le Capitaine Middleton fût arrivé. Cependant ils avoient offert d'en livrer à compte une certaine quantité. Middleton, sur cet avis, donna ordre à Spalding de lui chercher, s'il étoit possible, un Pilote Indien, qui fût capable de situer son Vaisseau dans un lieu sûr & commode. Spalding en parla aux Habitans. Il s'en trouva deux qui furent loués à frais communs; c'est-à-dire, que les Insulaires donnerent à l'un vingt pieces de huit, & Middleton la même somme à l'autre. S'étant rendus à bord la même nuit, ils tournerent la proue vers Seran, & conduisirent le Vaisseau dans un lieu nommé *Gelogula*, où la Rade est assez bonne, à trente lieues de Banda. Les Anglois se hâterent d'y prendre une maison. Ils commencerent par fréter leur Pinace; ce qu'ils n'avoient point encore eu le tems de faire. Mais la saison étoit si avancée, & les Moussons si proches de leur fin, que tous les momens demandoient d'être employés. La Pinace fut achevée en deux jours; & nommée le *Hopewell*. Elle fut envoyée le 27 de Mars à Puloway, où elle n'arriva que le 31.

Les Anglois se rendent dans l'Isle de Seran.

Il restoit à régler le prix des épices. Les Habitans demanderent quantité de

droits & de gratifications. Enfin, l'on convint que les épices feroient payées au même prix qu'elles l'avoient été par le Capitaine Keeling, & que les Chefs recevroient quelques préfens. Il fallut même accorder en fecret d'autres libéralités, car les Indiens ne ceffent pas de demander; &, dans les circonftances que j'ai repréfentées, il étoit important de ne pas les chagriner par des refus. Auffi-tôt que le prix fut réglé, ils s'empreffèrent de charger le *Hopewell*, qui revint à Gelogula avec d'excellentes marchandifes. Mais comme il n'étoit que de dix tonneaux, & que la répétition des voyages entraînoit des longueurs, Middleton fut forcé de louer à Puloway un grand Pare, qui fut chargé de noix mufcades, & qui arriva heureufement à Gelogula. On entreprit de le rendre beaucoup plus haut; &, dans l'efpace de peu de jours, il fe trouva capable de porter vingt-cinq tonneaux. Douze des plus habiles Matelots furent nommés pour le conduire. Enfin rien ne manquoit aux efpérances qu'on s'en étoit formées. Mais après avoir fait un voyage, il difparut, fans qu'on ait jamais eu la moindre information de fon fort. Le Hopewell, qui continua de faire plufieurs fois le même voyage,

DAVID MIDDLETON. 1610.

Ils commencent leur cargaifon à Puloway.

David Middleton. 1610.

n'ayant pu s'en procurer aucune nouvelle, on conclut qu'il avoit péri dans une tempête qui s'étoit fait sentir jusqu'à Seran, & dont le Hopewell même ne s'étoit sauvé qu'avec peine. Middleton ressentit un chagrin extrême de voir la saison prête à finir, sans aucune apparence que sa cargaison pût être achevée. Il n'osoit aborder à Puloway avec le Vaisseau, parce qu'il y avoit peu de sûreté sur la Côte. Ainsi se voyant rejetté à plus de six mois, il tourna ses soins à chercher d'autres Bâtimens. Ayant appris qu'il y avoit à Lantor un vieux Jonc, qui n'étoit pas fort éloigné des Vaisseaux Hollandois, il trouva le moyen de l'acheter secretement, & l'habileté de ses Matelots le mit en état d'être de quelque secours.

Ils font une perte qui les afflige beaucoup.

Mais la perte de douze hommes, qui avoient disparu dans la tempête, causoit beaucoup plus de peine aux Anglois. La plus grande partie de l'Équipage étant affligée par des maux de jambe, qu'on attribuoit au mauvais air de la Rade, il ne restoit presque personne pour faire les voyages de Puloway dans le Hopewell; ou, du moins, ceux qui l'entreprenoient après s'être imparfaitement rétablis, ne manquoient point à leur retour, de retomber dans des mala-

dies beaucoup plus dangereuſes. Il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient eu juſqu'à trois ou quatre rechutes. Au milieu de tant d'embarras, Middleton ſe voyoit preſque ſans reſſource. L'Iſle d'ailleurs étoit ouverte aux attaques des Hollandois, qui ne pouvoient avoir perdu le deſſein de faire périr ſon Vaiſſeau. Il n'ignoroit pas qu'ils avoient déja gagné par de grandes promeſſes une partie des Habitans, & qu'ils avoient pouſſé la haine juſqu'à offrir une ſomme conſidérable à quelques Brigands, pour ſe défaire de lui par le poiſon ou par d'autres voies. A la vérité, il avoit entre les Inſulaires, des amis fideles, qui l'avertiſſoient de ces perfides deſſeins, & qui l'exhortoient ſans ceſſe à la défiance. L'Iſle avoit aſſez d'Habitans, dans une fort petite étendue, pour être capable de réſiſtance, ſi les Indiens euſſent voulu réunir leurs forces. Les Anglois leur propoſerent de ſe fortifier par quelques ouvrages dont ils leur tracerent le plan. Ils leur offrirent même d'y travailler avec eux; mais leurs conſeils firent peu d'impreſſion ſur un peuple également lâche & pareſſeux.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Embarras extrême des Anglois.

Ils ſont exposés à diverſes perfidies.

Cependant un Chef fort âgé, qui s'étoit attaché aux Anglois par inclination, ſe chargea de parcourir toutes

Secours qu'on leur procure.

DAVID MIDDLETON. 1610.

les Isles, & de rassembler les plus braves sur leurs Caricoles. Il avoit une famille nombreuse, dont il confia le soin à Middleton dans son absence. Entre plusieurs filles, il s'en trouvoit une assez jolie, qui inspira des desirs dereglés à quelques Matelots. Le plus emporté fit naître aux autres le dessein de la tirer à l'écart, pour abuser de sa foiblesse. Cette infâme entreprise n'auroit pû manquer de réussir, sans la rencontre imprévue de Spalding, qui se promenant alors dans le même lieu, sauva la jeune Indienne, & reconnut les trois coupables, malgré la promptitude avec laquelle ils prirent la fuite. Il ne balança point à déclarer leur nom; & tout l'Équipage, qui sentoit de quelle importance il étoit de se concilier les Insulaires, marqua la même ardeur à demander que le crime fût puni. Middleton résolut de faire un exemple. Les trois Matelots furent condamnés à recevoir le fouet dans la place même de Gelogula, & tous les Habitans invités à voir ce spectacle. Cette preuve d'estime & d'amitié pour leur Nation en réconcilia un grand nombre aux Anglois. Plusieurs mêmes de ceux que les Hollandois avoient gagnés par leurs artifices, vinrent confesser à Middleton ce qu'on

Ils tâchent de se concilier les Indiens.

leur avoit proposé pour le perdre, & lui promirent autant de fidélité que de zele contre les ennemis communs de leur Isle & des Anglois.

DAVID MIDDLETON.

1610.

Le vieux Chef revint heureusement, avec tout le succès qu'il avoit espéré de sa négociation. Il avoit engagé les Habitans de plusieurs Isles à s'unir contre la tyrannie des Hollandois, du moins pour se défendre de leurs invasions, & repousser le joug qui les menaçoit. Leurs Caricoles n'ayant pas tardé long-tems à paroître, ils formerent une petite Flotte, qui prit d'abord conseil des Anglois; mais la tranquillité qu'ils virent à leurs Ennemis ayant échauffé leur courage, ils oublierent les bornes dans lesquelles Middleton s'efforçoit de les contenir, jusqu'à tenter une descente dans l'Isle de Nera, & se saisir de plusieurs Hollandois. Le Gouverneur du Château se persuada qu'ils n'avoient pas poussé si loin l'outrage, sans être soutenus & peut-être conduits par les Anglois. Il se ressera dans sa place; & députant un de ses Officiers à Middleton, il lui fit demander s'il devoit le regarder desormais comme l'ennemi de la Hollande. Il ne fut pas difficile au Capitaine de former sa réponse. Loin de se reconnoître en guerre, il protesta

Les Indiens insultent les Hollandois.

Réponse de Middleton aux plaintes du Gouverneur.

DAVID MIDDLETON 1610.

qu'il ne ſouhaitoit que des proſpérités à l'établiſſement Hollandois, & qu'il n'avoit point de part aux entrepriſes des Indiens; mais qu'étant venus aux Iſles de Banda, par le droit commun de toutes les Nations, pour y exercer honorablement le Commerce, & n'ayant pas trouvé dans les Hollandois la faveur qu'il avoit eſpérée, il étoit naturel qu'il tournât vers les lieux d'où il pouvoit tirer plus d'avantage : que ſes vûes n'alloient pas plus loin; & que ſi le traitement qu'il avoit reçu du Gouverneur le diſpenſoit de prendre parti contre les Indiens, il promettoit qu'auſſi long-tems que les Hollandois ne recommenceroient point à l'inſulter, il n'accorderoit aucun ſecours aux Indiens contre eux. Après ce diſcours qu'il affecta de prononcer avec beaucoup de modération, il ne cacha point au Député qu'il avoit trouvé dans les Iſles ennemies de la Hollande, toutes les facilités qu'il avoit déſirées pour ſon commerce. Il prit même plaiſir à lui faire voir que ſa cargaiſon étoit riche & fort avancée. Mais il ſe garda bien de lui apprendre la perte de ſes douze Matelots, & le miſérable état des autres, à qui l'air continuoit d'être ſi funeſte, qu'à peine en reſtoit-il neuf en bonne ſanté

A

A juger de l'effet de ſa réponſe par la conduite des Hollandois, il y a beaucoup d'apparence que le Gouverneur n'oſant porter ſes reſſentimens à l'extrémité, ou craignant peut-être d'affoiblir trop le Château s'il en faiſoit ſortir une partie de ſa garniſon pour monter ſes deux Vaiſſeaux, prit le parti de fermer les yeux ſur le Commerce des Anglois, en remettant ſa vengeance contre les Inſulaires après le départ de Middleton. On ne vit plus paroître un ſeul Hollandois hors des murs; & ſi les beſoins de la Place obligeoient quelque Barque de ſortir du Port, elle étoit toujours ſi bien armée que les Indiens n'oſoient s'en approcher.

Les Hollandois prennent le parti de la patience.

Cependant Middleton ſe vit forcé de faire amener, pendant la nuit, le Jonc qu'il avoit acheté à Lantor, ſans avoir trouvé même le tems d'y faire quelques réparations indiſpenſables. Les Hollandois ayant appris qu'il l'avoit acheté, & voyant ſes Ouvriers qui ſe diſpoſoient à le radouber, tenoient un Vaiſſeau prêt pour le mettre en pieces auſſitôt que les Anglois auroient fini leur travail. Spalding, chargé de le conduire à Puloway dans les ténébres, s'acquitta heureuſement de ſa commiſſion; mais il y avoit peu d'utilité à tirer d'un

Middleton fait amener le Jonc de Lantor.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Bâtiment qui manquoit de voiles, & qui étoit presque nud. Middleton se trouvant alors à Puloway, envoya le Hopewell au Vaisseau, pour en apporter tout ce qu'on pourroit retrancher à ses propres besoins. Trois semaines se passerent sans qu'on vît arriver Davis, qui avoit été nommé pour ce voyage. On s'allarma beaucoup de ce retardement, sur-tout lorsqu'on eut appris que les Hollandois s'étoient saisis de plusieurs grandes Barques qui portoient des vivres à la Flotte Indienne. Dans l'inquiétude que Middleton conçut pour sa Pinace, il résolut de profiter d'un assez beau tems pour se mettre dans un Esquif, seul Bâtiment qu'il eût alors à Puloway; car la prudence ne lui permettoit pas de se hazarder dans le Jonc. Cinq Matelots qu'il avoit près de lui se trouvoient si malades, qu'il fut obligé de louer deux Indiens pour suppléer à leurs fonctions.

Allarmes de Middleton pour sa Pinace.

A peine eut-il perdu la vûe de la terre, qu'il s'éleva une tempête furieuse, contre laquelle il n'eut point d'autre ressource que de s'abandonner à la violence des flots. Il arriva néanmoins à la vûe de Seran; mais la Mer battoit contre le rivage avec tant d'impétuosité, qu'il perdit l'espérance de pouvoir abor-

Il s'expose en mer sur l'Esquif.

der. Comme la nuit approchoit, il résolut, avec ses deux Indiens & ses cinq malades, d'employer tous ses efforts pour se soutenir en Mer jusqu'au lendemain. La violence des vents n'ayant fait qu'augmenter, il fut poussé, au commencement des ténébres, contre une chaîne de rochers, au travers desquels la faveur du Ciel lui fit trouver un passage. Dans le trouble d'une si dangereuse situation, il ne pensa qu'à gagner le rivage qui étoit derriere les rochers. Il y réussit avec le même bonheur. L'Esquif étoit si plein d'eau, & quelques marchandises, qu'il y avoit apportées, dans un état si triste, que les premiers soins furent donnés à ces deux objets. Mais tandis que les malades mêmes n'y épargnoient pas leur travail, un des deux Indiens fit remarquer à l'autre qu'on étoit tombé dans un autre péril. Leur frayeur s'étant déclarée par des exclamations, le Capitaine, qui leur demanda ce qui les allarmoit après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, apprit d'eux, que loin d'être dans l'Isle de Seran, comme il se l'étoit figuré, il se trouvoit dans une Isle de Cannibales, qui ne les reconnoîtroient le lendemain à la lumiere du jour, que pour les tuer & les dévorer.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Dangers qu'il y essuie.

Ils ajouterent que ces barbares Insulaires, ne prenoient jamais de rançon pour leurs Prisonniers, & que dans le ressentiment qu'ils conservoient de quelques injures des Portugais, ils faisoient rôtir les Chrétiens tout vifs, pour en tirer cette cruelle vengeance, avant que de les manger.

Quoique Middleton mit ce recit au nombre des fables que les Indiens se plaisent à raconter de leurs ennemis, il conçut que les Habitans de l'Isle étoient fort mal avec ceux de Puloway & de Seran, & qu'ils n'étoient pas mieux disposés pour les Européens. La Lune commençoit à luire, & le vent à perdre sa force; & la marée venant encore le favoriser, il ne balança point à quitter ce dangereux rivage. Il fallut beaucoup d'adresse & d'efforts pour se conduire pendant le reste de la nuit. Cependant le jour fit appercevoir une Côte que les deux Indiens reconnurent pour la partie occidentale de Seran. Comme ils s'en approchoient à force de rames, ils découvrirent une Barque échouée, dans laquelle ils furent extrémement surpris de reconnoître deux Anglois, qui ne marquerent pas moins d'admiration en reconnoissant leur Capitaine. Il apprit d'eux qu'étant partis avec Her-

Ils reviennent à Seran, où ils trouvent d'autres Anglois en danger.

niman, Contre-Maître du Vaiſſeau, dans l'inquiétude où l'on étoit pour les affaires de Puloway, ils avoient été pouſſés fort loin par la tempête ; & qu'ayant regagné cette Côte, où ils avoient jetté l'ancre, un coup de vent avoit rompu leur cable & les avoit fait échouer ſur le rivage. Herniman étoit allé dans la Ville voiſine, pour en appeller quelques hommes à ſon ſecours. En effet le rivage fut couvert en un moment, d'Inſulaires, que la curioſité ou l'eſpérance du pillage attiroit. La vûe du Capitaine ſervit à les contenir. Il deſcendit pour ſe rendre à la Ville, & parler lui-même au Chef des Indiens. Il trouva qu'Herniman avoit pris le parti de retourner par terre au Vaiſſeau, qui n'étoit qu'à douze milles, dans la rade de Gelugula. Le Chef des Indiens ne lui avoit pas refuſé ſon aſſiſtance ; mais il l'avoit remis à deux ou trois jours, pendant leſquels il ne falloit qu'un coup de vent pour ſubmerger la Barque. Un Indien de Gelugula, qui ſe trouvoit par hazard dans ce lieu, déclara ouvertement à Middleton que le Chef ſouhaitoit de la voir périr, pour ſe faire un Parc de ſes débris. Eſpérant peu d'être ſecouru, il prit la réſolution de ſuivre par terre Herniman, avec un ſeul de ſes

Ils trouvent peu de ſecours dans les Indiens.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Périls auſquels Middleton s'expoſe.

cinq Anglois, qui ſe crut aſſez rétabli pour l'accompagner. Il loua des Guides. Le chemin étoit facile pendant deux ou trois lieues; mais il arriva au bord d'une Riviere qu'il falloit traverſer. Son Compagnon n'étant point en état de nager, il le renvoya ſur leurs traces, & lui donna ſes habits à porter dans la Barque. Pour lui, que l'eau n'effrayoit point, & qui demeuroit auſſi nud que les Indiens, il ſe diſpoſoit à ſe jetter à la nage, lorſque ſes Guides l'avertirent que la Riviere étoit remplie d'Alligators, & qu'il ne devoit pas s'y expoſer ſans quelque arme pour ſe défendre. Ils avoient leurs couteaux, que leur uſage, en nageant, eſt de porter dans la bouche; & ſouvent ils n'arrivent à l'autre rive qu'après avoir tué deux ou trois de ces monſtres. Un d'entre eux offrit le ſien au Capitaine, & prit un bâton dont il eſpéroit le même ſecours pour ſe défendre. Non-ſeulement la Riviere étoit aſſez large, mais le courant étoit devenu fort rapide par la pluie du jour précédent. La difficulté fut ſi grande au milieu du Canal, que les Guides conſeillerent à Middleton de retourner au bord qu'il venoit de quitter. Pendant qu'il leur répondoit, pour les aſſurer de ſon courage & de

ſes forces, il fut touché par le bâton de celui dont il avoit le couteau; & ſe figurant que c'étoit un Alligator, il ſe donna des mouvemens qui lui firent perdre toute attention à la force du courant; de ſorte que manquant de force pour réſiſter, il fut emporté juſqu'à la Mer, où la violence des vagues le jetta fort rudement contre un angle de la Côte. Les Indiens plus accoutumés que lui à ces périlleuſes avantures, ne furent pas long-tems à le rejoindre. Ils lui trouverent les épaules & le corps briſés ou meurtris dans pluſieurs endroits. Cependant, après avoir pris quelques heures de repos, il ſe vit en état de gagner le Vaiſſeau. On y fut extrémement ſurpris de le voir arriver dans cet équipage. Herniman dont le voyage s'étoit fait plus heureuſement, avoit déja fait partir les ſecours néceſſaires pour la Barque & l'Eſquif. Les Matelots qu'il avoit chargés de cette commiſſion, revinrent fort mécontens du Chef de la Ville Indienne, qui, dans l'eſpérance de profiter de la diſgrace des Anglois, leur refuſa juſqu'à la moindre aſſiſtance.

Il arrive à ſon Vaiſſeau.

On fut conſolé le jour ſuivant par l'arrivée de l'Hopewel, qui revint à Gelugula chargé d'épices. Il avoit été

La Pinace échappe à la tempête.

jetté par un furieux orage à trente lieues de Banda ; & , le vent n'ayant point changé pendant plusieurs jours, il n'avoit pas eu peu de peine à se rendre maître de sa course. On le déchargea dès la nuit suivante, & Middleton y monta aussitôt, pour se rendre à Puloway avant que le chagrin de n'y voir arriver personne fît prendre à Davis la résolution de partir, à toutes sortes de risques, avec le Jonc de Lantor. Il n'y avoit que le désespoir qui pût lui inspirer ce dessein, car le Jonc n'avoit pas un clou ; & les Serruriers du Pays n'ayant pas l'art d'en forger, Davis n'avoit pu tirer d'eux qu'une sorte d'épingles de fer, qu'il avoit employées dans les endroits les plus nécessaires.

Autres périls de Middleton.

Middleton fut exposé encore une fois à périr dans cette course. Les vents mirent sa Pinace sur le côté, & les courans augmenterent beaucoup le danger ; car leur violence redoubla toujours avec celle du vent. Ayant été poussé à l'Ouest, il ne put gagner Puloway qu'après s'être rapproché du rivage de Seran. Dans les réflexions qu'il fit sur tant de disgraces, il observa que lui-même & ses gens avoient toujours été jettés à l'Ouest par les orages. Cette remarque lui fit chercher sur la Côte Nord-Est de Puloway,

une Rade où ses Bâtimens pussent tirer parti des orages mêmes, pour se rendre droit au Vaisseau.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Défiance que les Insulaires conçoivent des Anglois.

Le long séjour que les Anglois avoient fait à Seran, n'avoit pas tourné à leur avantage dans l'esprit des Insulaires de Nera & de plusieurs Isles voisines. Les Indiens de tous ces lieux s'étoient imaginé que la seule crainte des Hollandois avoit chassé Middleton; & ceux mêmes de Puloway, qui continuoient d'être en guerre avec la Colonie Hollandoise, paroissoient étonnés qu'ayant tant d'intérêt à les soutenir, il se contentât de venir acheter leurs épices, sans prendre part à leur querelle. Ceux-ci lui avoient demandé plus d'une fois, pourquoi il balançoit à se mettre à leur tête, pour aller forcer avec eux les Hollandois dans leur Fort. Il leur avoit répondu qu'étant sujet d'un puissant Roi, il ne lui appartenoit pas de commencer la guerre sans la participation de son Maître. Mais les autres, à qui l'éloignement ne permettoit pas de donner les mêmes explications, ou de les faire paroître si vraisemblables, étoient d'autant plus portés à le mépriser, que les Hollandois ne manquoient pas d'échauffer cette disposition, en publiant autour d'eux que la Nation Angloise n'employoit que l'arti-

Les Hollandois travaillent à l'augmenter.

DAVID MIDDLETON. 1610.

fice pour faire réuſſir ſon commerce, & que dans les occaſions de guerre elle ne connoiſſoit point d'autre expédient que la fuite. Ces diſcours acquirent tant de force en ſe répandant d'Iſle en Iſle, qu'ils infecterent juſqu'à celle de Puloway. Les Habitans s'imaginerent qu'on pourroit inſulter ſans péril des gens ſi lâches, ſe ſaiſir de ceux qui étoient dans leur Iſle, & leur impoſer des loix dont ils ne ſe racheteroient que par la perte de leurs marchandiſes. Dans cette vûe, ils firent avertir le Scha Bandar de Nera, que s'il vouloit les ſeconder ils ſe mettroient en poſſeſſion de tous les biens, & peut être du Vaiſſeau des Anglois. Cet Officier ne balança point à ſaiſir l'occaſion. Il ſe hâta de venir à Puloway. Davis qui s'étoit déja reſſenti de la mauvaiſe humeur des Habitans, crut lui devoir porter ſes plaintes. Mais au lieu de trouver la faveur qu'il eſpéroit, ſa ſurpriſe fut extrême de n'en recevoir que des reproches, & de découvrir à pluſieurs marques le deſſein qui l'avoit amené.

Les Indiens forment le deſſein d'arrêter & de piller les Anglois.

Telles étoient les diſpoſitions, lorſque le Capitaine ſe fit voir avec ſa Pinace. Son arrivée ferma la bouche aux plus mutins, & détermina le Scha Bandar même à ſe contraindre. Les Chefs de l'Iſle avoient conçu pour Middle-

Middleton

ton, une eſtime mêlée de frayeur & d'amitié, qui les avoit toujours contenus devant lui dans un profond reſpect. C'étoit la longueur de ſon abſence qui avoit donné à ces ſentimens le tems de s'altérer. Auſſi n'eut-il pas plutôt ſçu de Davis le complot qui s'étoit formé contre lui, qu'il aſſembla les principaux Habitans de l'Iſle. Il leur reprocha la facilité qu'ils avoient eue à ſe laiſſer ſéduire. Il les aſſura que loin de manquer d'affection pour eux, ou de craindre les Hollandois, il auroit déja trouvé plus d'un moyen pour embaraſſer beaucoup le Gouverneur dans ſon Fort, s'il n'avoit été retenu par des principes dont il ne devoit pas légerement s'écarter avec une Nation qui étoit amie de la ſienne en Europe. Il les rappella eux-mêmes à la bonne-foi qu'il lui voyoient exercer dans ſon commerce; en les priant de juger par cet exemple, des motifs qui lui faiſoient ménager les Hollandois. Enfin pour leur perſuader qu'il étoit auſſi exempt de crainte que de défiance, & qu'il ne renonçoit point à l'envie de leur être utile, il leur dit que ſa cargaiſon étant preſqu'achevée, & que ſe propoſant de retourner en Europe au commencement de la nouvelle ſaiſon, il penſoit à laiſſer quelques-uns de ſes gens dans leur Iſle, autant pour

DAVID MIDDLETON diſſipe ces nuages par ſon arrivée à Puloway.

David Middleton.

1610.

cultiver leur amitié, que pour entretenir un commerce qui leur deviendroit de jour en jour plus avantageux. A l'égard de l'éloignement où il avoit tenu son Vaisseau, il lui fut aisé de s'excuser sur la difficulté de trouver une bonne Rade à Puloway, & de justifier ses intentions par les soins qu'il avoit déja pris pour en découvrir une au Nord-Est de l'Isle. Le Scha Bandar même, qui avoit écouté ce discours avec tous les Chefs, ne put se défendre de l'impression qu'il fit sur son cœur. Il ne déguisa point à Middleton les bruits qui s'étoient répandus au desavantage des Anglois, ni même le dessein qui l'avoit amené à Puloway : mais il lui promit de rendre desormais plus de justice à la Nation Angloise, & d'aider même à ses projets d'établissement, sans aucun égard pour le mécontentement des Hollandois. Ici l'Auteur de cette Relation, sans s'expliquer nettement sur les ordres dont Middleton étoit chargé par la Cour de Londres & par la Compagnie des Indes, laisse entrevoir que s'il eût rencontré l'*Ascension* & l'*Union*, Puloway étoit un des premiers endroits de l'Inde où ses propres desirs l'auroient porté à construire un Fort. C'étoit vraisemblablement les vûes qu'il formoit là-dessus

Il resserre l'amitié avec les Indiens.

Remarque sur le dessein des Anglois.

pour l'avenir, qui lui avoient déja fait chercher ſur les Côtes de cette Iſle une Rade ſûre & commode. D'ailleurs, quoique le rivage eût ſes dangers dans le lieu où la Pinace & les Barques avoient tant de fois abordé, il ne lui paroiſſoit pas impoſſible, avec un peu d'art & de travail, d'y former un Port où dix Vaiſſeaux puſſent être fort bien à couvert.

Ils achevent avantageuſement leur cargaiſon.

Après cette réconciliation, le commerce fut pouſſé plus vivement que jamais, ſans que les Hollandois, dans un ſi long intervalle, entrepriſſent de le troubler autrement que par leurs inſinuations & leurs diſcours. Le Jonc fut réparé à force de ſoins. Peu de jours après, la cargaiſon du Vaiſſeau ſe trouva complette ; mais comme il reſtoit à Middleton quelques marchandiſes de l'Europe, il crut ne les pouvoir mieux employer qu'à groſſir ſa proviſion d'épices. Il en mit trente tonneaux de plus dans le Jonc ; & ſe déterminant tout-à-fait à laiſſer Spalding dans l'Iſle, avec *Chapman* pour Facteur, & dix Matelots, il acheta un autre Jonc de quarante tonneaux, qu'il devoit leur laiſſer à ſon départ. Le Hopewell étoit à la fin de ſes ſervices. Comme ſes planches n'avoient qu'un demi-pouce d'épaiſſeur, elles avoient été percées ſi généralement par

DAVID MIDDLETON. 1610.

les vers, qu'il falloit travailler sans cesse à la pompe ; & dans des occupations ou des maladies si continuelles, on n'avoit trouvé ni le tems ni le moyen de les calfeutrer. On sauva de ses débris tout ce qu'on en put tirer pour fortifier les deux Joncs.

Spalding & Chapman demeurent à Puloway avec dix Matelots

Middleton, aussi satisfait de l'affection des Indiens que du succès de son commerce, ne pensa plus qu'à faire ses adieux aux Habitans de Puloway, & qu'à les attacher à Spalding par des bienfaits & des promesses. Ils s'engagerent, non seulement à le traiter avec tous les égards qu'ils devoient à sa qualité de Marchand & d'Etranger, mais à lui laisser la liberté de vivre familierement au milieu d'eux, sans lui rien déguiser de leurs pratiques & de leurs usages. C'étoit la plus grande preuve qu'ils pussent lui donner de leur confiance, & le point où les Hollandois étoient affligés de n'être point encore parvenus à Banda. Il semble qu'après cette remarque, on devroit trouver dans la Relation quelque détail de ces usages, dont la communication étoit promise à Spalding. Mais j'ai fait remarquer assez souvent que la curiosité des Marchands Anglois ne s'étend point au-delà de leur commerce.

Le Vaisseau

Middleton partit de Puloway, le 7

de Septembre, avec le Jonc de Lantor. Il arriva le 10, au Vaiſſeau, qu'il ne trouva pas tout-à-fait chargé, comme il se l'étoit figuré; parce que dans le trajet de Puloway à Seran, l'eau avoit altéré ſept tonneaux de muſcades. Il y ſuppléa des épices du Jonc. Enfin, après avoir fait un plus long ſéjour aux Iſles de Banda qu'aucun Anglois avant lui, il quitta la Rade de Gelugula, que d'autres nomment la *Baye de Keeling*, ſans voile de perroquet. Il l'avoit perdue dans ſon premier paſſage de Puloway à Seran, & divers obſtacles l'avoient empêché de réparer cette perte. Comme c'étoit aſſez pour lui faire croire que le Jonc iroit plus vîte que lui, il chargea le Patron, qui ſe nommoit *Muſgrave*, d'une Lettre pour Bantam, en lui recommandant de faire toute la diligence poſſible. Cependant lorſqu'il eut ſuppléé par l'adreſſe aux voiles qui lui manquoient, il rejoignit le Jonc, qui ne ſe trouva point alors capable d'avancer auſſi vîte que lui, ſans mettre plus de voiles qu'il n'en pouvoit porter. Le Capitaine craignant que dans l'état où il étoit, il ne s'y fît quelque voie d'eau, lui donna ordre de le ſuivre doucement juſqu'à Bantam. Comme il étoit réſolu d'y calfeutrer ſon Vaiſſeau, il prévoyoit que cette opéra-

DAVID MIDDLETON. 1610.

Anglois & le Jonc quittent les Iſles de Banda.

Ils arrivent à Bantam.

DAVID MIDDLETON 1610.

tion lui donneroit assez de tems pour l'attendre. Ainsi, portant droit à l'Isle de Java, il entra le 9 d'Octobre dans la Rade de Bantam.

Les premieres nouvelles qu'il y reçut lui causerent beaucoup de chagrin. *Hensworsth* & *Neetles*, tous deux Chefs du Comptoir, étoient morts depuis son départ. Toutes les marchandises qu'il leur avoit laissées étoient encore à vendre. Les Chinois ne trouvant personne dans le Comptoir à qui ils pussent prendre confiance, s'étoient tournés presque tous vers celui de Hollande; & les plus fideles amis des Anglois, sembloient avoir oublié jusqu'au nom de l'Angleterre. D'un autre côté, l'Equipage de Middleton étoit accablé de maladies. En arrivant dans la Rade, il fut obligé par le grand nombre de ses Malades, de les laisser à bord sous la conduite de son Chirurgien; & s'étant approché du rivage dans le Jonc, il ne trouva point aux Javans cet air de satisfaction avec lequel ils recevoient ordinairement les Anglois. Cependant il descendit sans aucune marque de défiance. Les Domestiques qui restoient dans le Comptoir, lui firent une triste peinture de leur situation. Ils ne manquoient pas de fidélité, puisqu'ils avoient conservé les marchan-

Triste état du Comptoir Anglois.

DAVID MIDDLETON. 1610.

difes ; mais ils avoient manqué de hardieffe ou d'induftrie, & le commerce Anglois étoit dans une langueur dont il paroiffoit fort difficile de le relever. Middleton fe hâta de voir les Officiers du Roi. Il reçut d'eux un accueil fi froid, qu'il en conçut de fort mauvais augures.

Middleton regagne le Scha Bandar.

Dans une fi fâcheufe perfpective, il eut recours au Scha Bandar, ancien Protecteur du Comptoir Anglois. Il le trouva fort picqué d'avoir été négligé fi long-tems, & fes premiers difcours furent un reproche d'ingratitude. Mais après l'explication de plufieurs circonftances qu'il ignoroit, il prit un vifage plus ouvert. Middleton lui fit quelques préfens, qui acheverent de lui rendre fes anciennes difpofitions. Il promit d'envoyer au Comptoir les Chinois qui étoient dans fa dépendance ; & pour premier fervice, il confeilla au Capitaine de faire quelque fête, qui réveillât dans la Ville l'idée qu'on y avoit autrefois de la Nation Angloife.

Burman, Facteur Hollandois à qui Middleton rendit une vifite, lui marqua beaucoup d'étonnement de la négligence que les Anglois avoient eue pour leur Comptoir. Mais l'intérêt qu'il affectoit d'y prendre, n'étoit qu'un artifice, pour pénétrer leurs vûes. Il s'étoit imaginé

DAVID MIDDLETON. 1610.

qu'ils n'avoient abandonné si long-tems leurs affaires à Bantam, que dans le dessein de former d'un autre côté quelque meilleur établissement; &, voyant le Vaisseau Anglois si bien chargé des épices de Banda, il alloit jusqu'à craindre qu'il n'eût trouvé le moyen d'y chasser les Hollandois de leur Fort. Middleton, qui démêla une partie de ces soupçons, le rassura par le récit de ce qui s'étoit passé dans son voyage. Il y joignit des plaintes si naturelles sur la conduite que le Gouverneur Hollandois avoit tenue avec lui, que l'ayant persuadé de sa bonne foi, il le fit entrer insensiblement dans les vûes de paix & d'union qui avoient regné si long-tems entre les deux Comptoirs.

Il se reconcilie avec les Hollandois.

Tandis qu'il s'efforçoit ainsi de rétablir les affaires des Anglois, il arriva dans le Port de Bantam une Flotte Hollandoise de huit Vaisseaux, qui se proposoit d'employer l'année entiere à faire sa cargaison. Comme elle devoit aller aux Moluques & à Banda, elle prit à Bantam quantité de planches & d'autres matériaux pour les Forts de Hollande. L'Amiral apprenant que les Anglois ne faisoient qu'arriver de Banda, s'informa curieusement de l'état où ils avoient laissé cette Colonie. Loin de

lui déguiser leurs idées, Middleton & Davis, qui ne prévoyoient point que l'Angleterre pût jamais entreprendre de troubler les Hollandois dans leurs possessions, lui communiquerent tout ce qu'ils avoient observé sur les fortifications du Château de Nera, & sur les commodités du Port.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Ainsi par sa complaisance & son adresse, Middleton parvint à réparer le désordre de son Comptoir. Il n'oublia point le conseil du Scha Bandar. La seule difficulté qui retardoit sa fête, étoit le triste état de ses gens, & le petit nombre de ceux qu'il y pouvoit employer. Davis même fut atteint d'une maladie si dangereuse, qu'on desespéra longtems de sa vie. Un des Quartier-Maîtres mourut dans les plus affreuses douleurs. Trois Matelots eurent le même sort ; & les deux tiers de l'Equipage s'en croyoient sans cesse menacés. Cependant de trente ou quarante hommes qui restoient sains, la moitié suffisant pour la garde du Vaisseau & du Jonc, tout le reste reçut ordre de se rendre au Comptoir, où l'on commença les préparatifs d'une réjouissance solemnelle. Le Scha Bandar & plusieurs autres Seigneurs du Pays furent invités le 27 d'Octobre à se trouver le lendemain au spe-

Il donne une fête, malgré la maladie de ses gens.

Galanterie que Middleton fait au Roi de Bantam.

DAVID MIDDLETON. 1610.

ctacle, avec les Chinois amis de l'Angleterre & les principaux Hollandois du Comptoir & de la Flotte. La fête consistoit dans une illumination qui fut suivie d'un grand souper & d'une danse où les Javans prirent beaucoup de plaisir. Middleton, pour faire sa cour au Roi de Bantam, avoit fait écrire le nom de ce Prince en caractere du Pays sur un grand nombre de cartons ornés de fleurs & de figures, avec diverses devises qui exprimoient ses vertus. Cette galanterie fut si goûtée au Palais, que le Scha Bandar fit demander le lendemain tous les cartons pour les présenter au Roi qui avoit desiré impatiemment de les voir.

Il pense à retourner en Europe, malgré les maladies de ses gens.

Middleton balança s'il ne devoit pas demeurer lui-même à Bantam, pour se charger de la direction du Comptoir. Mais n'ayant plus que *Davis* & *Clayborne*, à qui il pût confier la conduite du Vaisseau, l'état de langueur où il les voyoit réduits, lui fit craindre qu'ils ne mourussent dans le voyage. Le reste de ses malades ne se trouvoit pas mieux de l'air de Bantam. Il en périssoit quelqu'un tous les jours. Un des nouveaux Facteurs qui avoient été nommés pour le Comptoir, après avoir conservé une santé ferme depuis son départ d'Angleterre, fut attaqué du mal qui affligeoit

les autres depuis ſi long-tems, & n'y réſiſta que 24 heures. C'étoit une ſorte de ſcorbut intérieur qui ne ſe manifeſtoit au dehors qu'après avoir corrompu preſqu'inſenſiblement tous les viſceres, & qui commençoit à ſe déclarer par une enflure douloureuſe des cuiſſes & des jambes. Il n'y avoit rien à craindre de plus funeſte des incommodités de la plus longue navigation. Enfin, Middleton n'eut pas plutôt calfeutré ſon Vaiſſeau, & mis l'ordre néceſſaire au Comptoir, qu'il ſe crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de mettre promptement à la voile.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Les Hollandois tranſportent des femmes aux Indes.

Trois jours avant ſon départ, quatre Bâtimens d'une nouvelle Flotte Hollandoiſe entrerent dans la Rade. Ils apportoient un grand nombre de femmes pour ſervir à peupler leurs Colonies. La plûpart de ces malheureuſes créatures étoient ſi affoiblies par la fatigue du Voyage, qu'il fallut les tranſporter du rivage à la Ville ſur des brancards. Le même jour, il arriva un Vaiſſeau Hollandois de Ternate, avec des Lettres qui portoient avis que l'Amiral de cette Nation avoit eu la tête emportée d'un coup de canon, dans un combat contre les Eſpagnols, en allant aux Manilles : que ſon Vaiſſeau avoit été pris

DAVID MIDDLETON. 1610.

Disgraces qu'ils essuient contre les Espagnols.

avec deux autres, & qu'un quatriéme avoit mieux aimé se faire sauter que de se rendre. Ces quatre Bâtimens étoient chacun de mille tonneaux. On avoit appris peu auparavant de Manille même, que Paul *Van Cardan*, autre Général Hollandois, qui commandoit depuis quatre ans dans les Indes, étoit tombé entre les Galeres Espagnoles qui l'avoient fait prisonnier, & que tout son Equipage avoit été mis à la chaîne. Les Hollandois offrirent une grosse rançon pour tant de Captifs. Mais on leur imposa pour condition, d'abandonner les Forts qu'ils avoientélevés dans ces Isles; & rien n'ayant pû les engager à retirer leurs troupes, ils eurent l'humiliation de voir leur Général en prison pendant quinze mois. Ensuite deux Vaisseaux de Hollande prirent un Gouverneur Espagnol dans son passage de Manille aux Moluques ; ce qui leur donna l'occasion d'obtenir la liberté de Paul Cardan par un échange. Mais cet infortuné Général eut le malheur de retomber entre les mains des ennemis de sa Nation, qui le renfermerent pour la seconde fois dans une étroite prison.

Woodles est laissé pour Facteur à Bantam.

Le seul Facteur, que Middleton fut en état de laisser à Bantam, se nommoit *Richard Woodles*, homme à qui son es-

DAVID MIDDLETON.

1610.

prit & ſon courage auroit acquis une réputation brillante dans toute autre profeſſion que celle du Commerce. Il avoit eu juſqu'alors peu d'occaſion d'exercer ces deux qualités; mais le Capitaine qui les lui connoiſſoit, ſe figura qu'elles pouvoient n'être pas inutiles dans la ſituation où il venoit de rétablir le Comptoir; & ce qu'il lui recommanda ſeulement, fut d'y joindre dans la même proportion la douceur & la prudence. Il lui donna un domeſtique fidele & ſix Matelots qui, ſans être entierement guéris, ſembloient promettre de ſe retrouver bientôt en meilleure ſanté. Enfin il laiſſa des ordres pour Spalding, qui le chargeoient à ſon retour des Iſles de Banda, d'entreprendre le voyage de *Sukkadania* dans l'Iſle de Borneo, pour le commerce des diamans. Etant parti le 16 de Novembre, il eut un paſſage fort heureux juſqu'à la Baye de Saldanna. Il y jetta l'ancre le 20 de Janvier. Des informations que l'Auteur n'explique point, mais qui étoient contenues apparemment dans quelqu'une de ces inſcriptions, dont j'ai fait remarquer l'uſage, lui apprirent que le Chevalier Henri Middleton ſon frere étoit arrivé dans cette Baye le 24 de Juillet, & qu'il en étoit parti le 10

Diamans de Sukkadania.

Middleton arrive à Saldanna. Informations qu'il y trouve.

1611.

DAVID MIDDLETON. 1611.

du mois ſuivant. Il y trouva de même, c'eſt-à-dire ſans qu'on nous apprenne entre les mains de qui, la copie d'une Lettre que ſon frere avoit écrite à la Compagnie de Londres le jour d'après ſon arrivée, & qu'il avoit envoyée par un Bâtiment Hollandois qui partoit de la même Baye. L'Auteur obſerve que cette Lettre n'ayant jamais été remiſe à la Compagnie, il ſeroit imprudent de ſe fier aux Hollandois pour des ſervices de cette nature.

Heureuſe fin de ſon voyage.

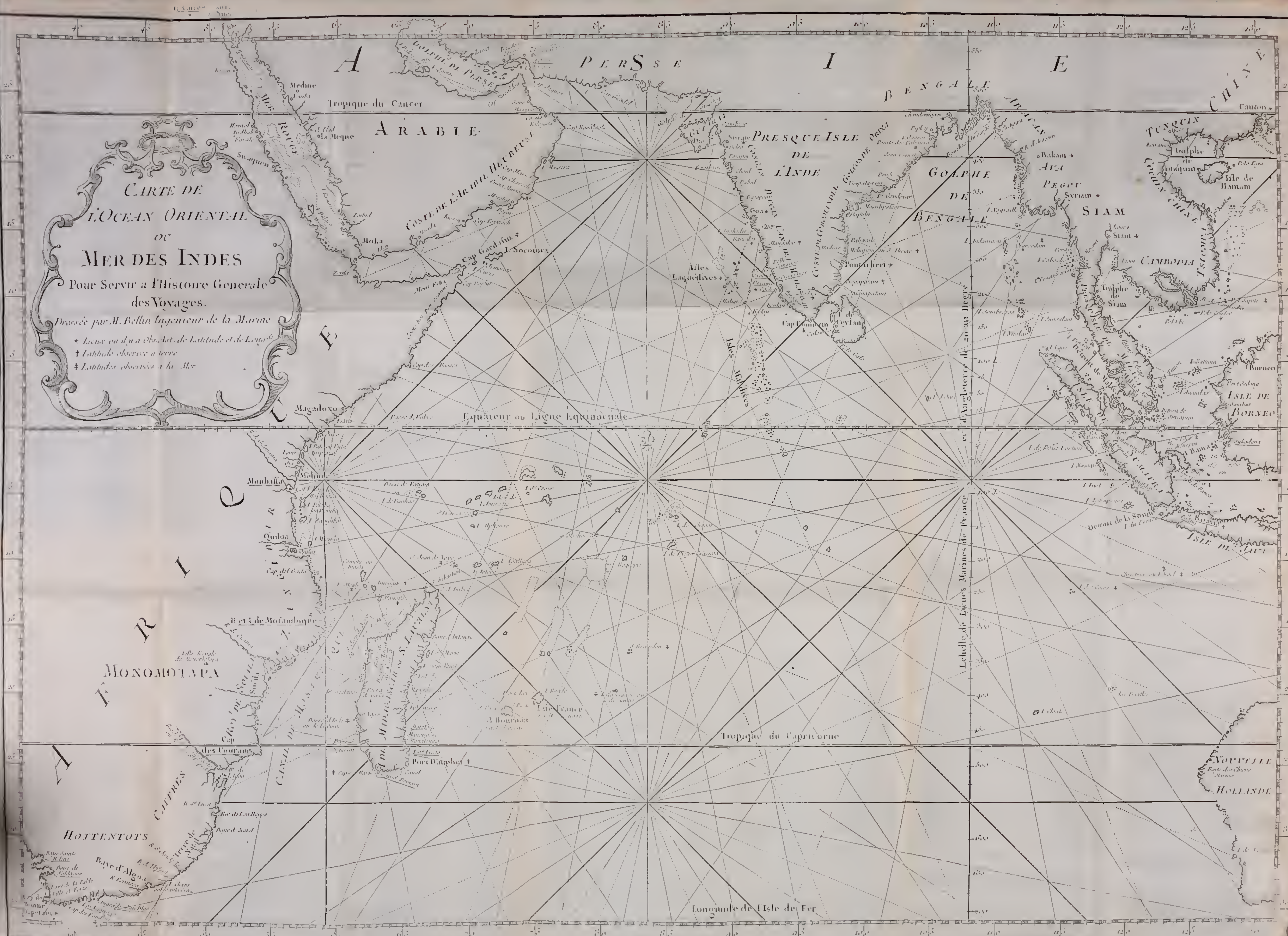
Middleton acheva ſon voyage avec le même bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ſes entrepriſes. S'il n'avoit pas rencontré l'Aſcenſion & l'Union qui avoient eu l'un & l'autre un ſort bien différent, il n'avoit pas laiſſé d'exécuter la principale partie de ſa Commiſſion, non-ſeulement par l'habileté avec laquelle il avoit conduit ſon commerce, mais encore par le ſoin qu'il avoit eu de rapporter ſes obſervations au but de la Cour de Londres & de la Compagnie. Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant que des ſecrets de cette nature ne ſoient pas expliqués plus clairement dans la Relation.

Fin du Tome quatrième.

TABLE



Supl du I Vol 2e Carte



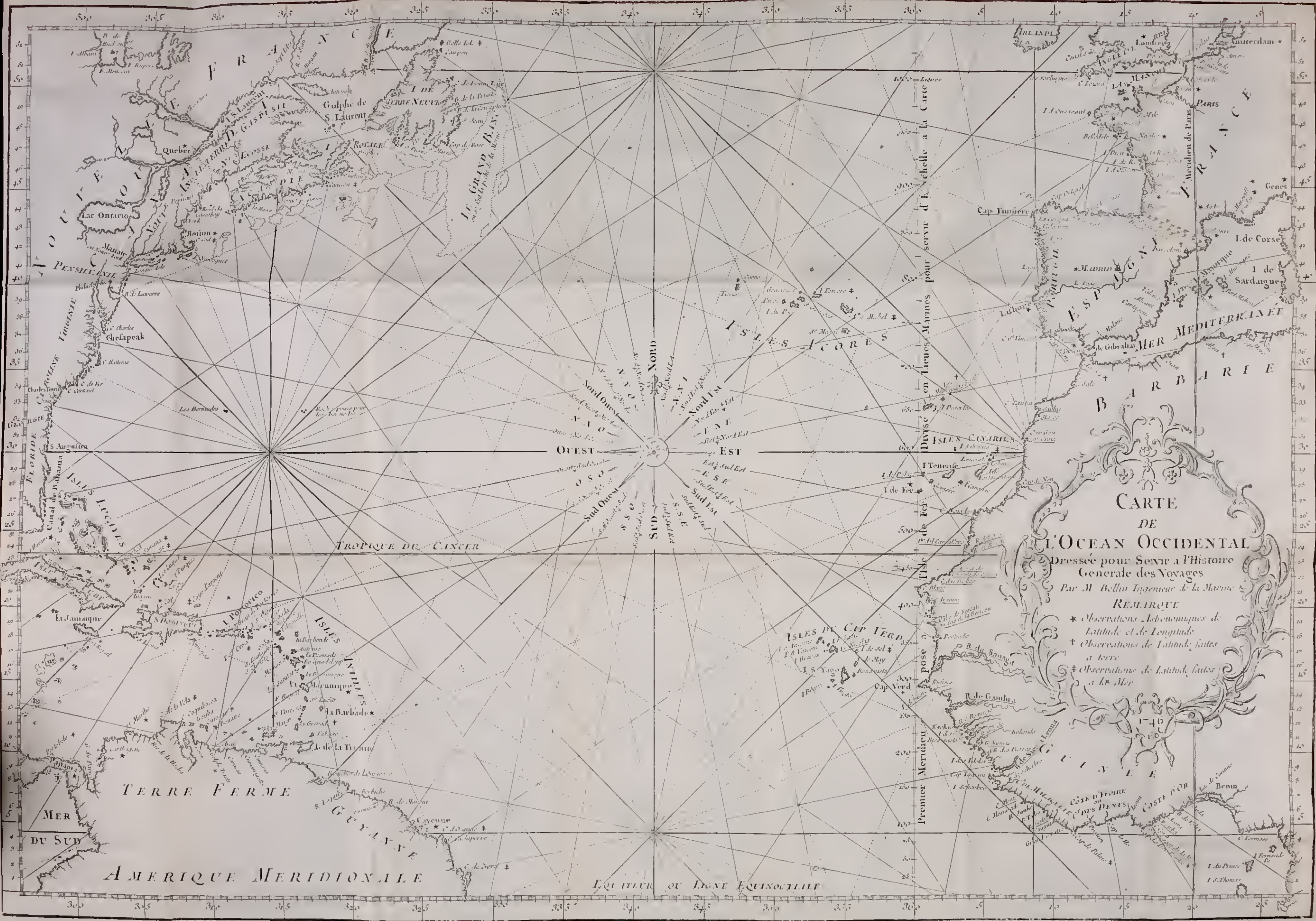
Carte de
l'Ocean Oriental
ou
Mer des Indes
Pour Servir a l'Histoire Generale
des Voyages.
Dressée par M. Bellin Ingenieur de la Marine
★ Lieux ou il y a Obs. Ast. de Latitude et de Longit.
† Latitude observée a terre
‡ Latitudes observées a la Mer
A S I E
Perse
Arabie
Golphe de Perse
Mer Rouge
Tropique du Cancer
Presque Isle de l'Inde
Golphe de Bengale
Bengale
Aracan
Ava
Pegou
Siam
Cimbodia
Tunquin
Chine
Canton
Isle de Hainam
Golphe de Tunquin
Cochinchine
Golphe de Siam
Isle de Borneo
Isle de Java
Isles Laquedives
Isles Maldives
I. de Ceylan
Cap Comorin
Pontichery
Goa
Moka
Cap Gardafui
I. Socotora
Magadoxo
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Mombassa
Melinde
Quiloa
B. et I. de Mosambique
Monomotapa
A f r i q u e
Madagascar ou S. Laurent
Canal de Mosambique
Isle de France
I. Bourbon
Port Dauphin
Tropique du Capricorne
Cap des Courans
Cafres
Hottentots
Baye d'Algoa
Nouvelle Hollande
Longitude de l'Isle de Fer
Echelle de Lieues Marines de France



Supl. du T. I. d. 4e Carte


CARTE DES COSTES DE FRANCE ET D'ESPAGNE
Par N. Bellin Ingenieur de la Marine.
IRLANDE
ANGLETERRE
Londres
Canal S. George
C. Cornual
Les Sorlingues
Cap Lezard
MANCHE
Pas de Calais
Calais
Dunkerque
Ostende
Anvers
Amsterdam
Roterdam
I. de Wicht
Abbeville
Rouen
PARIS
Cherbourg
Caen
Grenesey
Jersey
I. d'Ouessant
Brest
S. Malo
Mont S. Michel
L'Orient
Port Louis
Vannes
Nantes
Belle Isle
Les Glenans
I. de Groix
Sables d'Olonne
La Rochelle
Rochefort
I. de Ré
I. d'Oleron
Tour de Cordouan
Blayes
Bordeaux
Bayonne
S. Jean de Luz
FRANCE
Narbone
Marseille
Toulon
Nice
Villefranche
Antibes
Genes
I. d'Hieres
I. DE CORSE
Cap Ortegal
C. Prior
Cap Finistere
La Corogne
Castropol
Bilbao
S. Sebastien
Fontarabie
Colliaure
C. de Creux
Barcelone
Taragone
Palamos
Pontevedre
Vigo
Bayona
I. de Bayona
Villecende
Porto
Lagos
MADRID
Le Tage
Lisbonne
Les Barlingues
C. la Roque
Setuval
ESPAGNE
Alfaques
C. d'Oropese
Valence
C. Martin
Alicant
Cartagene
I. Minorque
Port Mahon
I. Majorque
I. d'Yvice
I. Fromentiere
I. DE SARDAIGNE
Almerie
Malgue
Gibraltar
Cadix
S. Lucar
Palos
C. S. Vincent
Cap Sagre
Detroit de Gibraltar
I. d'Alboran
C. de Pales
C. de Gate
MER MEDITERRANÉE
Alger
Oran
Ceute
Tanger
BARBARIE
Premier Meridien posé a l'Isle de Fer.
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre
Longitude de l'Isle de Fer.


C.S.
35
Longitude de l'Isle de Fer
5



Supl du Ier Vol. Ire Carte

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes contenus dans le Ier Volume.

LIVRE I.

Premiers Voyages des Portugais aux Indes Orientales.

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes contenus dans le II. Volume.

LIVRE II.

Premiers Voyages des Anglois en Afrique & vers les Indes Orientales.

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes contenus dans le III. Volume.

LIVRE III.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales.

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes contenus dans le IV. Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

(Les Tables des Matieres & des noms seront à la fin du dernier Volume.

CATALOGUE

Des Livres qui se vendent à Paris chez DIDOT, *Quai des Augustins, à la Bible d'or.* 1749.

APologie des Dames appuyée sur l'Histoire, par M. de***. *in*-12. 2 l.

L'Architecture pratique, qui comprend le détail complet de tout ce qui a rapport aux Bâtimens; *Ouvrage utile à tous ceux qui veulent bâtir. Par M. Bullet, Architecte du Roi & de l'Académie Royale d'Architecture*, in-8. fig. 5 l.

Astrée de M. d'Ursé. Pastorale allégorique avec la clef: nouvelle Edition, où sans toucher au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, & d'abréger les conversations, *par M..... de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, 10 vol. *in*-12. fig. 20 l.

Le saint Concile de Trente œcuménique & général nouvellement traduit, *par M. l'Abbé Chanut*, derniere édition, *in*-12. 2 l.

Corpus Juris Canonici, autore Gibert. 3 vol. *in-fol.* 30 l.

Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les Sciences secrettes. Nouvelle édition augmentée des nouveaux entretiens, des Génies assistans, & du Gnome irréconciliable, &c. *par l'Abbé de Villars*, *in*-12. 2 vol. 4 l.

Contes des Fées (les trois nouveaux) *par M. de....* avec une Préface qui n'est pas moins sérieuse, *par l'Auteur des Memoires d'un Homme de qualité*, *in*-12. 2 l.

Contes des Fées allégoriques, (nouveaux)

contenant le Phœnix, Lisandre & Carline, Coca, &c. *in*-12. 2 l.

Conseils (les) de la sagesse, ou Recueil des Maximes de Salomon les plus nécessaires pour se conduire sagement, sixiéme édition, *in*-12. 2 l. 10 s.

Contes des Fées, *par Madame Daulnoy*, nouv. édit. 4 vol. *in*-12. 9 l.

Cyropœdie (la) ou l'Histoire de Cyrus, traduite du Grec de Xenophon, par *M. Charpentier*, nouv. édit. *in*-12. 2 vol. 3. l. 10 s.

DIssertation sur l'existence de Dieu, où l'on démontre cette vérité par l'Histoire Universelle de la premiere Antiquité du Monde, par la réfutation du Systême d'Epicure & de Spinosa; par les caracteres de Divinité qui se remarquent dans la Religion des Juifs, & dans l'Etablissement du Christianisme. Nouvelle Edition augmentée de la Relation des Livres Sacrés, *par M. Jacquelot*, *in*-12. trois vol. 7 l. 10 s.

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne contre Grotius, Simon, & ceux qui ont écrit sur ces matieres, *par le Pere Baltus, de la Compagnie de Jesus*, 3 vol. *in*-12. 6 l.

Description des Isles de l'Archipel, traduite du Flamand d'O. Dapper, enrichie de Cartes Géographiques & de Figures, *in-fol.* 15 l.

Essai Politique sur le Commerce, *par M. Melon*, *in*-12. 3 l. 10 s.

Dictionnaire Chronologique, Historique, Critique, *sur l'origine de l'Idolâtrie, des Sectes des Samaritains, des Hérésies, des Schismes, des Antipapes, & de tous les Hérétiques & Fanatiques qui ont troublé l'Eglise*, par le R. P. Pinchinat, Cordelier, Prédicateur du Roi *in*-4. 7 l. 10 s.

Dictionnaire Géographique portatif, des quatre

parties du Monde, traduit de l'Anglois de Laurent Echard, *par M. l'Abbé Vosgien*, in-12, nouvelle édition. 4 l.

Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique, contenant les propriétés des Minéraux, & Végétaux, avec les préparations de Pharmacie les plus usitées en Médecine & en Chirurgie, nouv. édit. *in*-8. 5 l.

Méthode pour apprendre facilement la Géographie, contenant un abrégé de la Sphére, la division de la Terre en ses Continens, Empires, Royaumes, Etats, Républiques, Provinces, &c. avec la Table des principales Villes de chaque Province, septiéme édition, *par M. Robbe*, 2 vol. *in*-12. avec des Cartes Géographiques, *sous presse*.

HIstoire Sainte des deux Alliances, &c. avec des Réflexions sur chaque Livre de l'Ancien & du Nouv. Testament, & un supplément qui conduit l'Histoire des Machabées jusqu'à la naissance de J. C. *par M. de Saint-Aubin, Bibliothécaire de Sorbonne*, 7 vol. *in*-12 15 l.

Abrégé de l'Histoire de France, *par M. de Mezeray*, nouvelle édition, avec les Remarques & Notes de feu M. Amelot de la Houssaye, *in* 12. 13 vol. 1740. 32 l. 10 s.

—La même, 4 vol. *in*-4. 1740. 36 l.

L'on vend séparément l'Histoire de Louis XIII. & de Louis XIV. 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

—La même, *in*-12. 6 vol. 15 l.

Histoire Critique de l'Etablissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules, *par M. l'Abbé Dubos, de l'Académie Françoise*, seconde édition augmentée considérablement, 2 vol. *in*-4. 18 l.

—La même, *in*-12. 4 vol. 10 l.

Histoire de l'Empire Ottoman, traduite de Sagredo. Nouvelle édition continuée jusqu'à

présent, avec une Table des Matieres à chaque Tome, 7 vol. *in*-12. 1730. 14 l.

Histoire de Madame Henriette d'Angleterre, premiere femme de Philippe de France, Duc d'Orleans, avec les Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 & 1689, *par Madame la Comtesse de la Fayette*, 2 vol. *in*-12 en un. 2 l. 10 s.

Histoire de la conquête du Mexique & de la Nouvelle Espagne, par Fernand Cortez. Traduite de l'Espagnol de Dom Antoine de Solis, *par l'Auteur du Triumvirat*, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Histoire de la Découverte & de la Conquête du Pérou, traduite de l'Espagnol d'Augustin de ZARATE, *par S. C. D.* 2 vol. *in* 12. 5 l.

Histoire de Cyrus le jeune, & de la retraite des dix mille de Xenophon, avec un discours sur l'Histoire Grecque, *par M. l'Abbé Pagi*, *in*-12. 2 l.

Histoire des Plantes usuelles, dans lesquelles on donne leur nom tant François que Latin, la maniere de s'en servir, la dose & les principales compositions de Pharmacie dans lesquelles elles sont employées, *par M. Chomel, Docteur en Médecine*, derniere édition, 3 vol. *in*-12. 6 l.

Introduction à l'Histoire Générale & Politique de l'Univers, où l'on voit l'origine, les révolutions, l'état présent & les intérêts des Souverains, *par M. le Baron de Puffendorff*; continuée *par Bruzen de la Martiniere*, derniere édition augmentée considérablement, 11 vol. *in*-12. Holl. 33 l.

Journal du Palais, ou Recueil des principales Décisions de tous les Parlemens & Cours Souveraines de France, quatriéme édition, [illegible] vol. *in-fol.* 40 l.

Les Journées amusantes de Madame de Go-

mez, 8 vol. *in-12.* 16 l.

Huetii (Pet. Dan.) & Cl. Fr. Fraguerii Carmina in-12. 2 l. 10 f.

LEttres du Cardinal d'Offat, avec des Notes Hiftoriques & Politiques de M. Amelot de la Houffaye. Nouvelle édition, plus belle & plus correcte que les précédentes, 5 vol. *in-12.* 12 l. 10 f.

Lettres à Madame la Marquife de P. fur l'Opéra, *in-12.* 1 l. 15 f.

Lidéric, premier Comte de Flandre, ou Hiftoire anecdote de la Cour de Dagobert, Roi de France, *par M. le Commandeur de Vignacourt*, 2 vol. *in-12.* 4 l.

MEmoires de M. de la Colonie, contenant les événemens de la Guerre derniere depuis 1692 jufqu'à la Bataille de Belgrade en 1717, avec les avantures & les combats particuliers de l'Auteur, 2 vol. *in-12.* 5 l.

Métamorphofes d'Ovide, traduites en Francois, avec des Remarques & des Explications Hiftoriques, *par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Infcriptions & Belles Lettres*, avec des figures à chaque fujet, 2 vol. *in-4.* 20 l.

—Les mêmes avec des figures à chaque Livre, deffinées par Picard, 3 vol. *in-12.* 7 l. 10 f.

Médecine (la) & la Chirurgie des Pauvres, qui contiennent des remedes choifis, faciles à préparer, & fans dépenfe, &c. *in-12*, nouvelle édition. 1748. 2 l. 10 f.

NOuveau Traité de Phyfique fur toute la Nature, ou Méditations fur tous les corps dont la Médecine tire les plus grands avantages pour guérir le Corps humain, *par feu M. Hunauld*, *in-12.* 2 vol. en un. 2 l. 10 f.

Nouveau Traité d'Agriculture, contenant la Mé-

thode de bien cultiver tous les arbres à fruits, avec la maniere d'élever les Treilles, *par MM. de la Riviere & Dumoulin*, *in*-12. 2 l.

Nouveau Coutumier général, ou Corps des Coutumes générales & particulieres de France & des Provinces connues ſous le nom des Gaules, nouvelle édition, *par M. de Richebourg*, 4 vol. *in-fol.* 100 l.

Œuvres de piété de S. Ephrem, Diacre d'Edeſſe & Docteur de l'Egliſe, 2 vol. *in*-12 4 l. 10 ſ.

Œuvres diverſes de *M. Peliſſon, de l'Académie Françoiſe*, contenant ſes Ouvrages d'Eloquence & de Poëſie, &c. dont la plus grande partie n'avoit pas encore paru, avec une Préface inſtructive ſur tous les Ouvrages de l'Auteur, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 ſ.

Œuvres de Rouſſeau, nouvelle édition corrigée & augmentée d'un grand nombre de Pieces en tous genres, & de ſes Lettres, qui n'ont point encore paru, propoſées par ſouſcription après ſa mort, 3 vol. *in*-4. *papier Royal*, 60 l.

— Les mêmes, faites ſur la grande édition page pour page, 4 vol. *in*-12. 10 l.

Œuvres mêlées *du Chevalier de S. Jory*, contenant des Lettres galantes & ſingulietes, des Anecdotes, Romans, Factums, & Pieces du Théâtre Italien, 2 vol. *in*-12. 4 l.

Opera (Recueil de tous les) repréſentés à l'Académie Royale de Muſique, 16 vol. *in*-12. figures. 32 l.

— Les Tomes 15, 16, 17. *ſous preſſe.*

Œuvres de Pierre & de Thomas Corneille, 11 vol. *in*-12. 27 l. 10 ſ.

Œuvres de M. de Fontenelle, derniere édition, 6 vol. *in*-12. 18 l.

PAmela, ou la vertu récompensée, traduit de l'Anglois, 3e édition, 4 vol. *in*-12. 8 l.

Pausanias, ou Voyage Historique de la Grece, avec des Remarques, *par M. l'Abbé Gedoyn, de l'Acad. Françoise*, 2 vol. *in*-4. figures. 20 l.

—Le même en grand papier. 30 l.

Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement, *par M. De..* 2 vol. *in*-12. 1740. 5 l.

Principes de la Philosophie, *par René Descartes*, avec figures, *in*-12. 2 l. 10 s.

Quintiliani Institutiones oratoriæ, cum notis & animadversionibus Capperonerii, in-fol. 15 l.

RAisonnemens hazardés sur la Poësie Françoise, avec des réflexions sur les Vers non rimés. Ouvrage curieux & singulier, *in*-12. 1 l. 15 s.

Recherches sur les Courbes à doubles courbures, *par M. Clairault Mathématicien, in*-4. fig. 5 l. 10 s.

Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue Françoise, avec les Notes de MM. Patru, Thomas Corneille & autres, nouvelle édition, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Réflexions sur les Passions & sur les Goûts, avec l'Epitre aux Dieux Penates, & autres Poësies, *par M. L. de B. in*-8 2 l.

SErmons & Homélies sur les Mysteres de N.S. *par M. l'Abbé Jerôme de Paris, in*-12. 2 l.

Du même. Les Mysteres de la Vierge, & les Panégyriques des Saints, 2 vol. *in*-12. 4 l.

Singularités Historiques & Littéraires, contenant plusieurs recherches & éclaircissemens sur l'Histoire, *par Dom Liron, de la Congrégation de S. Maur*, 4 vol. *in*-12. 14 l.

Le Songe d'Alcibiade, traduit du Grec, brochure, 15 s.

Sermons de M. Gaſpard Terraſſon, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, contenant un Avent & un Carême, *in*-12, 4 vol. 10 l.

—Du même. Le Carême, 3 vol. *in* 12. 6 l.

TEmple (le) des Muſes, orné de 60 Tableaux, où ſont repréſentés les événemens les plus remarquables de l'Antiquité fabuleuſe, deſſinés & gravés, par B. Picard le Romain, &c. & accompagnés d'Explications & de Remarques qui découvrent le vrai ſens des Fables, & le fondement qu'elles ont dans l'Hiſtoire, *in-fol. grand papier, Hollande.* 36 l.

Traité de l'Indult du Parlement de Paris, *par feu M. Cochet de S. Valier*, 3 vol. *in*-4.

VIe du Vicomte de Turenne, *par M. l'Abbé Raguenet*, avec les Médailles frappées à l'occaſion de ſes Victoires, *in*-12. *ſous preſſe.*

Ouvrages de M. BARREME.

LE Livre des Comptes faits, ou Tarif général de toutes les Monnoyes, tant anciennes que nouvelles, avec lequel on peut faire toutes ſortes de comptes, multiplications par entier & par fraction, quelque difficiles qu'ils ſoient, pourvû qu'on ſçache l'addition *in*-12 Nouvelle édition, augmentée du Tarif des Glaces, 2 l. 10 ſ.

Le Livre facile pour apprendre l'Arithmétique ſans Maitre. Nouvelle édition, augmentée de la Géométrie, ſervant à l'Arpentage & au Toiſé, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Le Livre néceſſaire, ou Tarif général des Eſcomptes, des Changes & des Diviſions toutes faites, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Le Livre du grand Commerce, où l'on trouve les Tarifs généraux pour la réduction des

Monnoyes de France en Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre ; & des Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre en Monnoyes de France. Les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes de France en Monnoyes d'Espagne ; & des Monnoyes d'Espagne en Monnoyes de France. L'on peut apprendre dans cet Ouvrage à faire une Remise, une Traite, un Roulement, une Négociation, & un Arbitrage, *in*-8. 2 vol. grand papier, 16 l.

L'on vend séparément,

Les Tarifs généraux pour la reduction des Monnoyes d'Espagne en Monnoyes de France, &c. *in*-8 grand papier, 4 l.

Le Traité des Parties-Doubles, ou Méthode aisée pour apprendre à tenir en Partie-Double les Livres du Commerce & des Finances, *in*-8. grand papier, 4 l.

Ouvrages de M. BOURSAULT.

LEs Lettres, cinquiéme édition, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Le Théâtre, nouv. édit. 3 vol. *in*-12. *sous presse.*

Les Romans, contenant le Prince de Condé; Ne pas croire ce qu'on voit ; le Marquis de Chavigny ; Artemise & Poliante, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Ouvrages du Pere LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

LEs Elémens de Géométrie, qui comprennent les Elémens d'Euclide, les Propositions d'Archimede, avec une idée de l'Analyse, & une Introduction aux Sections Coniques, *in*-12. 3 l.

Les Elémens de Matématique, ou Traité de la Grandeur en géneral, qui comprend l'Arithmétique, l'Algébre, l'Analyse, & les Princi-

pes de toutes lesSciences qui ont la Grandeur pour objet, 5e édition, revûe & augmentée, *in*-12. 3 l.

La Rhétorique, ou l'Art de parler, nouvelle édition, augmentée de Réflexions sur l'Art Poëtique, *in*-12. 2 l. 10 s.

Ouvrages de M. l'Abbé DE VERTOT, *de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.*

HIstoire des Révolutions arrivées dans le Gouvernement de la République Romaine, nouvelle édition, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 l.

Histoire des Révolutions de Suede, où l'on voit les changemens arrivés dans ce Royaume, au sujet de la Religion & du Gouvernement. 2 vol. *in*-12. 5 l.

Histoire des Révolutions de Portugal, *in*-12. 2 l. 10 s.

Histoire Critique de l'Etablissement des Bretons dans les Gaules, & de leur dépendance des Rois de France & des Ducs de Normandie, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Ouvrages de M. l'Abbé PREVOST.

MEmoires & Avantures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde, 8 vol. *in*-12. en 5 tomes, 12 l. 10 s.

Histoire de M. Cleveland, fils de Cromwel, derniere édition, 6 vol. *in*-12 15 l.

Le Pour & Contre, Ouvrage périodique d'un nouveau goût, dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du Public en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, &c. sans prendre parti & sans offenser personne, 20 vol. *in*-12. 70 l.

Le Doyen de Killerine, Histoire Morale, composée sur les Mémoires d'une illustre Famille

d'Irlande, ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable, 6 vol. *in* 12. 12 l.

Histoire de Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre, contenant les Guerres de la Maison de Lancastre contre la Maison d'Yorck, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Histoire d'une Grecque moderne, 2 vol. *in*-12. 4 l.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Malthe, ou l'Histoire de la jeunesse du Commandeur de ** 2 vol. *in*-12. 4 l.

Campagnes Philosophiques, ou Mémoires de M. de Moncal, Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Tout pour l'Amour, ou la mort d'Antoine & de Cléopatre, Tragédie traduite de l'Anglois, 1 l. 4 s.

Histoire de Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre, 2 vol. 7 l.

Histoire de la Vie de Ciceron, tirée de ses écrits & des monumens de son siécle, avec les Preuves & des Eclaircissemens, composée sur l'Ouvrage Anglois de M. Midleton, 5 vol. *in*-12. seconde édition. 12 l. 10 s.

Voyages du Capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique, contenant l'Histoire de sa fortune, & ses Observations sur les Colonies & le Commerce des Espagnols, des Anglois, des Hollandois, &c. Ouvrage traduit de l'Anglois, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Lettres familieres de Ciceron, traduites en François, avec des Notes critiques & historiques, contenant les X premiers Livres, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

La suite avec les Lettres à Quintus, 2 vol. *sous presse*.

Histoire générale des Voyages depuis le com-

mencement du xv ſiécle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile & de mieux vérifié dans toutes les Relations des différentes Nations de l'Europe, Ouvrage traduit de l'Anglois par ordre de Monſeigneur le Chancelier de France, 7 vol. *in*-4. 140 l.

— Le même, 7 vol. grand papier, 210 l.

L'Ouvrage contiendra 10 vol. *in*-4. ornés de Cartes géographiques & de Figures; les volumes *in*-4. ſe vendent, 20 l.

En grand papier, 30 l.

Le même Ouvrage *in*-12, contiendra 40 volumes; chaque volume ſe vend, 3 l.

L'on donnera régulierement tous les ans 2 volumes *in*-4. & 8 volumes *in*-12.

L'on trouve chez le même Libraire les Livres nouveaux tant de France que des Pays étrangers.

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire DU ROI, rue de la Harpe, au Saint-Eſprit, 1749.